This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

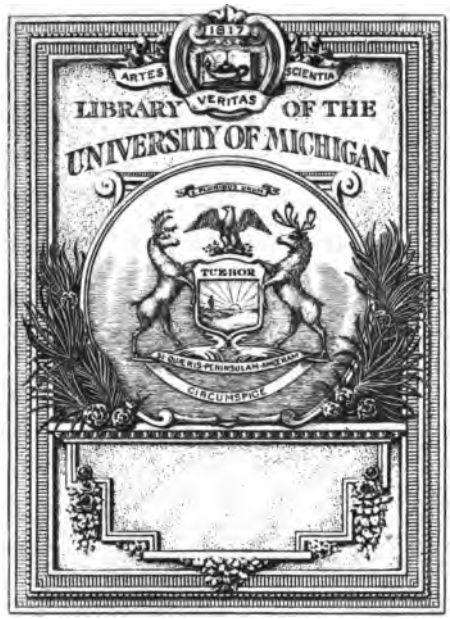
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LA CIE
D'IMP. MODERNE
10 RUE ST-VINCENT
MONTREAL



848
L168cn

COUPS D'ŒIL

ET

COUPS DE PLUME

PAR

ALPHONSE LUSIGNAN

OTTAWA

DES ATÉLIERS DU " FREE PRESS "

1884

ENREGISTRÉ conformément à l'acte du Parlement du Canada, dans l'année mil huit cent quatre-vingt-quatre, par ALPHONSE LUSIGNAN, dans le Bureau du Ministre de l'Agriculture.

A

MES CAMARADES

DU

CLUB DE RAQUETTES "LE CANADIEN"

DE

MONTRÉAL.

Rom. Lang.
Lucharme
9-11-47
59881

TABLE

Les premiers petits bas 1
Les petits plats 4
Débat d'amour 10
Trois malheurs d'un coup 16
Une distribution de prix 24
Médaille posthume 29
Souvenirs de Collège .....
Un pensum général 35
Une expulsion 38
Une niche au maître d'anglais 51
De notre géographie 55
Aux orangistes 62
Papineauville 69
Anatole Parthenais 77
Court pélerinage 83
Des statues, pas de fusées 87
De l'enthousiasme américain 92
Le deuil des avocats 99
Un gibier peu recherché 105
Des verruqueux 117
Les centenaires 122
Les poissonniers de l'Ottawa 126
Un dimanche à la campagne 135
Le mot "At home" 143
Le dimanche et les puritains 145
As-tu vu le diable ? 150
Rouvilla 160
Parlons français 166
Un chroniqueur huron 172
Deux John Brown 177
Souvenir de carnaval 182
J.-G. Barthe 186
Superstitions pascales 192

Joseph Caouette..... 198
Folie et suicide..... 203
Mgr Heiss..... 209
Naissances, mariages et décès..... 213
P.-J.-O. Chauveau..... 253
Témérité..... 256
Pétition Hubertus..... 260
La Société royale..... 265
J.-N. Bienvenu..... 270
Les Canadiens-français à Ottawa..... 283
L'abbé C. Tanguay..... 289
Achille Fréchette..... 297
F.-R.-E. Campeau..... 303
Le docteur Prévost..... 309
Une tombée de nuit naturaliste..... 316
La presse politique..... 320
A propos d'enseignes..... 325
De certaines annonces..... 331
Plutôt mourir..... 337
Patriote..... 340

COUPS D'ŒIL ET COUPS DE PLUME

LES PREMIERS PETITS BAS

Mademoiselle Antoinette vient de prendre ses quatre mois, c'est une grande fille déjà. Ronde et dure comme un gland, rose et blanche, avec de grands yeux bleu pervenche que recouvrent de longs cils châtains, la menotte potelée avec ses gros plis de graisse aux jointures et ses petits ongles nacre de perle, ma fifille est à croquer. Moi, je le vois et le pense, mais sa mère c'est bien autre chose. Il n'y a pas une voisine où elle n'ait exhibé l'enfant et fait admirer les adorables fossettes qui trouent ses joues et ses bras, son triple menton de chanoine et l'abondance de sa chevelure blonde.

Tanouchette va bientôt faire sa première quenotte. Comme elle va souffrir, la chère ! Et ce sera peut-être la mauvaise saison ; les chaleurs, c'est si traître, dit-on. Espérons toutefois ; le sort ne sera pas plus cruel pour la Titite que pour sa maman qui a fait ses criques en été.

Où la mère a passé passera bien l'enfant !

Dimanche on lui a ôté ses langes, on l'a mise en robe courte, histoire de bien rire, de lui manger les joues, de l'entendre gazouiller, et pour le papa de la percher haut sur son épaule. Comme elle souriait, comme elle ouvrait grands ses yeux

étonnés, comme elle regardait attentivement ces cent brimborions aux couleurs délicates que la main des mères sait si bien amasser dans la chambre à coucher et dont le chatoiement captive l'œil ! Le soleil était complice, il dorait tout. Comme elle s'est amusée, la petite loutre, et comme nous l'avons dévorée !

En la promenant, j'ai constaté du nouveau. Je passe d'ordinaire ma main sous ses langes et je presse, je caresse, je réchauffe ses chers petons. Aujourd'hui, ce n'est plus ça ! Des bas, des petoches de laine blanche et rouge, retenus au-dessus de la cheville par une boucle de ruban !

Et des tiges longues comme le doigt et qui atteignent le genou ! Mademoiselle Tanouchette, vous ne voulez donc plus que l'on joue avec vos pattes ! Nous allons bien voir !

Et j'enlève les chaussettes, et je les examine, et je reconnais l'œuvre de la maman à la régularité du tricot, à la disposition des couleurs, au goût qui s'accuse dans ce petit travail.

—C'est donc ça, madame sa mère, que tu as toujours quelque chose à cacher dans ton panier à ouvrage quand j'arrive ! Tu chaussais donc notre fillette ? Mais n'as-tu plus les bas du petit frère ? Tu en avais bien une douzaine, il me semble, dans le temps.

—Oui, mais j'aime mieux en faire d'autres.

—Pourquoi, mon amie ?

—Bien, vois-tu, ceux-ci sont plus à la mode, et

puis.....les couleurs des autres sont fanées, et puis .....il était plus maigre qu'elle.....

Une larme qui roulait lentement sur sa joue m'apprit la vraie raison. J'avais évoqué le souvenir de celui qui était parti il y a déjà treize ans, ayant à peine connu son berceau, trop jeune pour s'être pâmé sous les baisers maternels.

Je comprenais tout : ma femme ne voulait pas faire porter à la vivante les dépouilles du mort ; elle craignait qu'aux pieds de sa fille les petits bas ne se changeassent en ailes de Mercure pour l'enlever, elle aussi, dans ces régions célestes d'où l'on ne redescend plus.

Sainte superstition des femmes, qui a sa racine dans leur cœur plutôt que dans leur esprit !

Ces petites pattes qui avaient commencé par nous faire rire, nous faisaient pleurer maintenant.

Le soleil était trop beau, il fallait un léger nuage et un peu de rosée.

—Tiens, dis-je à ma femme après lui avoir remis l'enfant, voici de quoi acheter de la laine, fais-lui des bas tant que tu voudras.

LES PETITS PLATS

Savourons les douces joies familiales, ces petits grains de plaisir que presque toujours l'homme ne songe pas à ramasser. C'est en les cueillant et en les enfilant comme des perles, que l'on compose le chapelet du bonheur. Il ne faut pas attendre pour être heureux que la destinée nous fasse écheoir le gros lot : qui de nous peut compter sur deux ou même un seul grand bonheur dans sa vie ? La félicité se compose d'une succession de jouissances minimes qu'il s'agit de happer au passage,—car on les rencontre à tous les pas,—et de goûter comme il convient. En espérant saisir le meilleur problématique, on laisse bien souvent échapper le bon réel ; on s'acharne à rêver des cocagnes impossibles, quand les satisfactions vraies et bonnes sont sous la main. On est le gourmand qui ne cherche qu'à s'empiffrer, au lieu dêtre le gourmet qui se délecte des petits plats. Et ceux-ci sont infiniment meilleurs que ceux-là ; le tout est de savoir faire la sauce du jour.

Petits plats, sans doute, et délicieux !

Petits plats, que l'attente de la paternité, les tendres soins à l'épouse, la naissance du bébé, ses premiers balbutiements, sa première dent, ses

premiers pas, l'épanouissement progressif de cette intelligence que l'on épie sur les lèvres et dans les yeux, de cette beauté qui se dessine de jour en heure.

Si sua norint bona !

Ce qui veut dire : Dégustons les petits plats !

Vous êtes plongé dans une lecture attrayante ou dans un travail de tête que vous croyez bien important ; votre attention est concentrée sur un point. C'est une intrigue que vous suivez avec un intérêt palpitant, ou c'est une idée fuyante que vous n'entendez pas laisser échapper, une phrase rebelle qu'il faut soumettre.

Tout à coup le gazouillement argentin du bébé vous parvient, suivi du rire clair de la maman et de son appel empressé.

—Viens donc, viens donc voir ta fillette, comme elle est belle, comme elle est fine. Ho ! si tu la voyais !

—Tantôt, tantôt, je suis bien occupé.

C'est le bonheur qui vient de frapper à votre porte et vous ne lui ouvrez pas ! Malheureux ! Demain, ce soir, la maladie—grippe ou diphthérie —viendra peut-être, farouche, prendre l'enfant dans vos bras, et dans ses doigts visqueux l'emportera par delà les espaces. Vous n'aurez pas vu son dernier sourire de santé, ni entendu son suprême cri d'oiseau, ni baisé ses lèvres quand elles étaient

encore vermeilles, ni caressé ses petits membres dans leur chair grassette, blanche, rosée.

C'était peut-être en attendant vos appoints que la mère laissait l'enfant se rouler sur le tapis et que le courant d'air a saisi l'ange à la gorge.

Un petit plat de perdu, et à quel prix !

Meâ culpâ.

Cela ne vous flatte-t-il pas chatouilleusement et l'oreille et le cœur de vous entendre appeler papa pour la première fois par chacun de vos bébés à tour de rôle ? Ne vous semble-t-il pas que la voix du dernier venu pénètre plus avant dans vous-même ? Et le bonheur n'est-il pas chaque fois de plus en plus grand ?

Oui, et j'en ai fait dernièrement l'expérience.

Ma famille passait l'été à la campagne, où je me rendais l'embrasser une fois par semaine. La Tanouchette allait célébrer son septième mensiversaire. C'était une vieille fille, vous voyez. J'arrivai la veille de sa fête, le soir, trop tard pour jouer avec elle. Il ne fallait pas réveiller mademoiselle, la maman s'y opposait, mais je pouvais bien contempler sa tête de chérubin perdue dans le mollet petit oreiller du berceau ; il me fut même permis d'effleurer d'un baiser timide cette belle joue colorée et d'aspirer le doux souffle chaud de cette respiration égale de l'enfant en santé J'aurais bien mieux aimé l'enlever dans mes bras, la faire sauter, la réveiller tout de bon ; mais les

mères sont les gardiennes de nos trésors, et il faut leur obéir.

J'eus ma revanche le lendemain matin, et je m'en donnai.

Ayant épuisé les premières caresses, les gros baisers sonores, les claques retentissantes mais légères, les sauteries sans cadence, les allées et venues autour de la chambre, je m'étais assis ; et la Tanouchette, posée sur mes genoux, me regardant en face, faisant le mouvement de se dresser sur ses petons et me tendant ses petits bras, sérieuse, me reconnaissant bien, murmura : Papa.

Bien souvent elle avait prononcé ces syllabes et d'autres encore quelle égrenait en interminables séries de notes d'oiseau ; labiales, linguales et dentales, tout y passait ; mais jamais encore elle ne m'avait paru consciente de ce qu'elle disait. Elle s'était jusque-là fait comprendre par ses cris ou par ses signes, c'était la première fois qu'elle parlait sciemment le premier mot du langage articulé.

Si Labruyère a pu dire avec raison que la plus douce harmonie est le son de la voix de la personne que l'on aime, vous comprendrez combien ce simple mot, toujours l'un des premiers sur les lèvres de l'enfant, remua profondément mon cœur paternel.

Voilà un petit plat de lentilles que je n'échangerais pas contre un droit d'aînesse.

Cétait le bonheur en quatre lettres et deux syllabes.

Vagissements du berceau, premiers bégaiements joyeux, syllabes indéfinies que l'homme avec toute sa science ne peut rendre, vous tous, sons qui vous échappez de la bouche enfantine, murmures de l'innocence, souffles d'une intelligence qui veut prendre rang, vous êtes la vraie joie de la famille qui sait vous ouvrir l'oreille.

Petit plat, mais digne d'un président de répulique !

En plus, ce jour-là, mademoiselle Antoinette faisait sa première dent. Une toute petite pointe de crique qui avait percé la gencive durant la nuit, mais bien visible, nacrée, prête à mordre

La dentition commençait bien, l'été continuait frais, il n'y avait pas lieu de s'alarmer. Pas de fièvre, aucun symptôme de maladie. Ne devais-je pas être fier ?

Ainsi, deux plaisirs en un jour, c'était une bonne moyenne, et suffisante pour le papa le plus exigeant.

Deux petits plats au même service !

Ce me fut une heureuse journée.

Un mot et une dent, deux riens, l'avaient faite radieuse.

Deux petits plats, et le repas avait été complet.

Deux grains de plus au rosaire de mon bonheur

Pères qui, enchaînés par les affaires, ayant peu d'heures libres, distraits mais non détachés de vos affections domestiques par les exigences de la vie au dehors, tâchez de vous régaler le plus souvent possible aux suavités du foyer. Une soirée passée dans votre intérieur, la femme gaie à vos côtés, l'enfant jouant sur vos genoux, l'inquiétude bannie jusqu'au lendemain et l'affection vous enveloppant de toute part,—une telle soirée vaut toutes les fêtes mondaines.

C'est un petit plat, oui, mais il faut le déguster pour savoir comme il est excellent.

Hommes, savourez les douces joies familiales.

DÊBAT D'AMOUR

L'enfant était reveillée depuis un quart d'heure. Depuis un quart d'heure, débarrassés des couvertures, ses petons roses battaient l'air sur une mesure indéfinissable conduite par sa frêle voix de pinson joyeux, et scandée par des petits cris ravissants, si gais et si frais dans le matin brumeux de janvier que l'on se fût cru en plein avril. L'atmosphère tiède de la chambre permettait qu'elle prît ses ébats sans danger. Le papa et la maman, l'œil ouvert, mais à moitié endormis, savouraient son gazouillement. C'était le concert matinal de la fleur et de l'oiseau, de la fleur-oiseau qui chante et enchante. Musique primitive et gymnastique élémentaire, mais dont raffolent ceux qui ont des bébés !

La maman.—C'est à cette heure-ci du jour que je l'aime davantage. Comme elle est belle avec ses joues rougies par le sommeil, ses petits poings fermés qui frottent ses paupières encore alanguies ! Et ses grands quenœils d'un bleu si limpide, comme ils sont beaux et fins !

Le papa.—Moi aussi, je l'aime bien en ce moment, mais c'est tantôt que je l'aimerai bien plus fort, quand elle voudra grimper dans notre lit, quand

elle se roulera sur nous en nous meurtrissant, puis nous embrassera, me tirera la barbe.....

LA MAMAN.—Je me rappelle comme tu la dévorais de baisers le jour où je lui mis des bas pour la première fois.

LE PAPA.—Je me souviens des larmes que tu versas alors quand je parlai de lui mettre les bas de son petit frère qui est parti.

LA MAMAN.—N'attristons pas ce délicieux réveil par un souvenir poignant. Regarde-la plutôt jouer dans son ber, entends-la gazouiller comme l'alouette. Dis, n'est-ce pas le bonheur ?

LE PAPA.—Oui, sans doute. Mais ne te remets-tu pas de sa première usure ? Tu te souviens, elle avait usé la manche de sa jaquette de carisé blanc ; son coude, son coude à fossette, passait au travers. Si nous l'avons becqué des lèvres et du cœur ce petit morceau de bras blanc et ferme que la déchirure nous montrait ! Tu y serais encore, si je ne t'y avais ôtée.

LA MAMAN.—Ce n'est pas moi qui ai fait le plus de folies. Quand elle a dit papa pour la première fois, avant d'avoir dit maman, avoue, ne l'as-tu pas presque étouffée dans tes bras ?

LE PAPA.—Soit, mais toi-même, jalouse, confesse que tu as cherché toute la journée à lui faire dire maman, mais elle n'a pas voulu. C'est qu'elle m'aimait mieux que toi.

LA MAMAN—Les pères, ça n'aime pas comme nous. Leur affection est plus bruyante, mais pas aussi

profonde. Et les enfants le sentent, on dirait. Tu vas voir. Viens becquer maman, ma Tanouchette.

LE PAPA.—Viens voir papa, ma belle fille.

LA MAMAN.—Si elle va à toi, c'est qu'elle s'attend à sautiller.

LE PAPA.—Si elle va à toi, c'est qu'elle a soif.

LA MAMAN.—Non, non, c'est parce qu'elle m'aime plus que toi. Nous allons voir !

Le papa et la maman avaient tous deux raison.

L'enfant, mise dans le lit entre les deux, allait de l'un à l'autre, les embrassant alternativement.

N'est - ce pas qu'il est délicieux de sentir le toucher de cette peau fine et douce de l'enfant sur nos visages rugueux d'hommes barbus et vieillissant ?

LA MAMAN.—Elle tire ta moustache, c'est bien fait !

LE PAPA.—Elle va te tirer les cheveux, ce sera mieux.

LA MAMAN.—Aïe ! aïe ! tu me fais bobo, méchante.

LE PAPA.—Ce n'est pas à moi qu'elle arracherait les cheveux.

LA MAMAN.—Beau dommage ! tu les as trop courts ; elle n'a pas de prise. J'y pense, tu ne lui a jamais payé sa première crique.

LE PAPA.—Non-da ! et le carrosse que je lui ai donné ?

LA MAMAN.—C'était pour l'été, mais elle n'a pas de voiture d'hiver.

LE PAPA.—Demande donc des patins pour elle pendant que tu y es, ou bien un corset, une crinoline, des boucles d'oreilles, une tournure, un chignon. Elle sera grande assez vite, va !

L'enfant gazouillait, riait, sautait.

Heures suaves, si tôt envolées !

LA MAMAN.—Elle m'a causé bien du plaisir quand elle a fait ses premiers pas.

LE PAPA.—Et à moi bien de la peine quand elle est tombée sur son nez.

LA MAMAN.—C'était ta faute, tu t'éloignais d'elle à mesure qu'elle marchait, cette pauvre petite.

LE PAPA.—A-t-elle l'air fine quand elle se trémousse sur son séant et accorde sur tous les bruits qu'elle entend, bruit du poêle dont on secoue les cendres, de l'horloge qui sonne les heures, de mon rasoir que je frappe dans la paume de ma main, du serin qui chante, de sa sœur qui monte l'escalier quatre à quatre, de l'eau qui tombe dans l'évier ? Ce sera une fameuse musicienne, tu verras.

LA MAMAN.—Tu n'aimes pas comme moi entendre son ramage pendant des heures ; on s'aperçoit bien que cela comprend et que cela veut s'exprimer ; elle est de ton opinion en matière de langue, elle fait les mots qui lui plaisent, elle en crée à bouche que veux-tu.

LE PAPA.—Elle apprendra bien assez tôt les mots de tout le monde, la langue d'un chacun. Mon

grand plaisir est de la promener dans mes bras, quand elle encercle mon cou des siens et qu'elle colle sa joue sur la mienne. Quel babil alors ! Comme elle me donne la réplique dans un hébreu que je devine ! Et quand je rentre du bureau, ses battements de mains, son rire perlé, ses chers appels, la hâte qu'elle manifeste de se faire prendre, les caresses de sa main fraîche sur mon front souvent brûlant, tout cela, ma femme, c'est de l'or en barres.

LA MAMAN.—Tu ne l'aimes toujours pas autant que moi.

LA PAPA.—Je te dis que si. Plus, même.

LA MAMAN.—Voyons la jauge. Est-ce toi, gros ronfleur, qui passe tes nuits blanches à bercer, à chanter pour la rendormir, souvent à la promener? Tu dors comme un loir toute la nuit belle et longue. Où sont tes fatigues ?

LE PAPA.—Pour ce qui est de chanter, je m'époumonne tous les soirs à l'endormir. Ce n'est pas toi qui réussirais en trois chansons. Aussi, c'est que j'ai découvert le soporifique, pas toi. Quand j'ai fini de chanter *Gastibelza, l'homme à la carabine*, il y a disposition évidente au sommeil ; *Madeline* continue l'œuvre d'assoupissement, et je couronne le tout par un *La mer m'attend* qui endormirait toute la Bretagne. Est-ce toi qui aurais pu combiner ça ?

LA MAMAN.—Ta, ta, ta ! Tu l'aimes seulement à tel moment, moi je l'aime toujours.

LE PAPA.—Et toi, tu ne l'aimes qu'ici et là, moi je l'aime partout. Embrasse-moi. Julie, venez chercher la petite.

TROIS MALHEURS DU COUP

Ceci est une histoire simple et vraie.

Et navrante.

C'est un père qui vient de me la raconter.

" Ma femme, ce matin-là, fatiguée par une nuit de bal d'où nous étions rentrés à l'aube, dormait encore à l'heure où d'ordinaire elle avait donné au bébé son bain quotidien ; moi, il y avait beau temps que j'étais levé. Tu connais mes habitudes matineuses. J'étais enfermé dans mon cabinet, lisant d'un œil seulement, et suivant de l'autre l'enfant qui marchait à quatre pattes et s'ébattait sur le tapis sourd. Je l'avais enlevée de son ber, où elle chantait sur des tons que l'Albani ne connait plus. L'opéra qu'elle disait n'aurait été reconnu ni par Grau ni par Strakosh, mais la petite chantait à mon cœur mieux que tous les premiers prix du Conservatoire. Seulement, elle aurait réveillé la maman, qui avait besoin de repos.

" Il était déjà tard, et plus d'une fois j'avais songé à tirer du sommeil ma femme, la nonchalante. J'entrais dans sa chambre d'un pied libre, mais là je n'osais plus.

" C'eût été pitié, parole ! Elle dormait si profondément, de ce sommeil serein des jeunes mères

qui rêvent à l'enfant toujours, et le voient jouer avec les anges ses camarades. Sa joue était pâlie, ses yeux où la lassitude avait mis son cerne attestaient le besoin de reposer, et son souffle prolongé, sa respiration quelque peu forte me disaient " qu'elle ne fournissait pas à dormir."

" Alors, je sortais de la chambre sans effrayer les songes, sans dénouer ce fil mystérieux qui nous relie pendant le sommeil avec les êtres d'au delà. Et je revenais amuser Bébé, lui ramassant sa poupée sans bras, ses autres joujoux, lui parlant de ma voix la plus douce, l'empêchant surtout de pleurer. Je la faisais sauter sur mon pied, en lui disant : Au pas, petit trot, grand trot, à la course Comme elle riait d'un bon cœur, et aux éclats, de sa chère petite voix de soprane, quand, après avoir du bout du doigt touché tous ses traits en disant : Menton fourchu, bouche d'argent, nez cancan, joue rôtie, joue bouillie, petit œil, gros œil, sourcillon, sourcillette, j'ajoutais, en frappant légèrement du plat de la main son beau front : Cogne, cogne la caboche ! Si je ne lui ai pas donné tous les noms ! Mon loup blanc, la petite chatte, la belle coquine, le rat doré, la vieille canaille, la loutre à papa, mon chou d'argent,—toutes ces innocentes bêtises et ces divines injures que nous adressons aux petits enfants,—je ne m'en suis pas fait faute, va !

" Mon cher, elle n'avait jamais été ni si belle, ni si gaie,

" Si je lui demandais : " Où est papa ? "—de son petit index à fossette, que terminait un ongle nacré grand au plus comme un grain de millet, elle montrait aussitôt au mur mon portrait, crayon d'Achille Fréchette. " Chante donc," et, comme l'oiseau qui essaie son gosier, elle me turlutait des notes d'un faux superbe, soit, mais qui m'allaient à l'âme.

" Comme étreindre et baiser sont l'expression la plus souverainement satisfaisante de l'amour, j'étreignais et baisais ce petit visage doux et chaud, net à croquer, fait de lait et de roses. Et l'heure passait, coulait. Si mon bureau m'invite, le bonheur me retient : au diable les affaires !

" Mais voici que la maman s'éveille, j'entends son long bâillement sonore ; elle appelle de sa voix la plus traînante : Titite ! C'est le signal du vacarme ; toute la maison s'ébranle, les enfants, que la servante tenait à grand'peine en silence, accourent, moi-même je ne mets plus de sourdine à ma voix ; nous allons tous embrasser la mère paresseuse. Les aînés grimpent dans le grand lit, c'est une fête. L'un se cache sous la couverture, où l'autre le découvre en riant aux éclats. C'est le quart d'heure délicieux de chaque matin. Les enfants racontent, l'un qu'il a mal dormi, l'autre qu'il a fait un rêve : il y a toujours, si tu as remarqué, des oiseaux, et des jouets, et des bonbons dans ces jeunes songes. La maman embrasse à pleine bouche toute cette marmaille, et moi, le bébé

dans les bras, je me promène en contemplant ce gai tableau, en savourant cette joie pure.

" Hélas ! si les quarts d'heure se suivent, ils ne se ressemblent pas. Dire que la désolation côtoie de si près le bonheur !

" Les enfants ont quitté la chambre pour permettre à leur mère de se lever, ils transportent leur gaieté bruyante dans mon cabinet, où je les suis. La servante monte le petit bain de fer blanc peinturluré d'où s'échappe une forte buée et qui ne contient encore que l'eau bouillante. C'est pour la toilette du bébé. L'éponge, le savon, l'essuie-mains, le peigne minuscule et la brossette de poils de chameau, ces instruments de supplice pour tous les enfants, sont là tout auprès. On va baigner mademoiselle, et je vais la revoir battre l'eau de ces chères menottes, et inonder sa mère qui se récriera mais laissera faire, et mordre l'éponge, et lancer des petits cris joyeux. Comme j'ai hâte d'assister au bain de mon adorable tyran !

" A cette minute-là, mon cher, il n'y avait sous le soleil personne qui fût plus heureux que moi. Ce n'était ni un pacha à trois queues, ni un sultan et ses sultanes, ni un roi, ni un millionnaire qui m'auraient fait envie. J'étais gorgé de tous les plaisirs vrais : une femme jeune, bonne, intelligente, belle ; des enfants ravissants, pleins de santé ; mon existence à l'abri du besoin, et celle des miens protégée par.....les meilleures assurances ; peu d'amis, mais de solides, et pas un

ennemi. C'était moi qu'il fallait envier, hein ?

"Oui, à cet instant-là, mais pas une minute après !

"Ne t'étonne pas si j'ai déjà, à trente ans, la patte d'oie et les cheveux poivre et sel. Mon grand ressort est brisé. Je traîne l'existence, je ne la vis plus. Je t'ai dit de ne point t'étonner, mais j'oublie que tu dois ignorer mon malheur, car j'avais prié les journaux de n'en souffler mot : ils ont généreusement promis et loyalement tenu.

"Tiens ! prends ma main frémissante ; mets la tienne sur mon cœur, et vois s'il bat ; regarde-moi, je dois être pâle, il me semble que tout mon sang se retire, et si je pleure encore après cinq ans, mon ami, tu me pardonneras ces larmes, car tu les comprendras.

"Oui ! j'ai tué mon enfant. Ni plus, ni moins.

"Une enfant que les peintres eussent prise pour modèle. Le vivant portrait de sa mère, belle comme celle-ci.....alors, et robuste comme moi.... à cette époque. Oh ! maintenant nous sommes bien changés. T'ai-je dit qu'elle n'avait pas encore son an ? T'ai-je énuméré tout ce que j'attendais de cette intelligence, quand elle serait mûre, de ce cœur qui aurait été nécessairement bon, il me semble ?

"Je l'ai tuée, en l'adorant.

"Imprudent que j'étais ! Je la portais à sa mère au bout de mes bras, par-dessus ma tête, ce qui l'égayait toujours et entretenait son petit rire

perlé dont j'étais fou. Je ne regardais pas à mes pieds, tu penses bien. Mon pied s'arroche dans le tapis, me voici qui trébuche, et mon blond fardeau m'échappe et tombe dans la baignoire fumante

.....

" La chambre nuptiale où nous nous étions tant aimés était, trois jours après, convertie en chambre funéraire. Je fus fort, mais je le suis moins de jour en jour. J'ai ce souvenir ancré dans l'âme. Le meilleur de ma vie a passé. La catastrophe a été double : ma femme est folle.

" De voir ce berceau vide, qui ne sera plus habité, j'emporte chaque matin de la tristesse pour ma journée.

" Les funérailles ont été bien simples. J'ai pris deux amis qui m'ont aidé à remplir les formalités de la loi. Nous sommes passés par l'église, et j'ai vu, l'œil sec, le fossoyeur briser de sa pelle inhumaine mon dernier lien terrestre avec cet ange.

" Mais non pas mon dernier souvenir, non pas ma dernière espérance. Tu crois, n'est-ce pas ? à l'immortalité de l'âme, à la rencontre nécessaire des êtres qui se sont aimés. Moi j'y crois de toute la force de mon adoration pour cet enfant que j'ai tué. Si les tribunaux m'avaient demandé raison de mon acte, je ne pense pas que je me serais défendu. Il me tardait d'aller rejoindre ma chère victime.

" Ma femme n'a pas eu une larme ni un sourire depuis cinq ans. Sa folie est douce et sa manie

touchante. Sa manie, c'est de balancer le berceau. Nous ne l'avons pas enlevé de la chambre, il est toujours près de notre lit, défait, avec les mêmes couvertures, que le temps a jaunies et salies, mais que la mère ne veut pas que l'on change. Elle se tient des heures entières auprès et berce en imagination l'enfant qu'elle a perdu. Nous avons conservé nos amis, qui, par pitié, nous visitent et que nous allons voir de temps à autre. Quand elle va chez ses amies, la première chose que ma femme fait c'est de chercher un berceau et, vide ou plein, de le balancer tant qu'on ne l'en éloigne pas. Chose singulière, elle ne chante jamais, même alors, ces naïves chansonnettes ou ces délicieuses berceuses avec lesquelles elle a endormi nos trois enfants. Croirait-elle profaner le petit lit mortuaire, ce nid si vite changé en tombeau ? Elle est une ombre aujourd'hui, ombre vaillante il est vrai, tout le jour aux travaux d'aiguille et de crochet, mais silencieuse, me faisant la maison plus grande.

" Je l'aime toujours, comme j'aime mes enfants ; mais ceux-ci vont à l'école, les affaires me réclament de plus en plus, et la folie a jeté son froid dans le plus doux intérieur qu'il y eût, abrité qu'il était contre la tempête et achaudi par l'affection. Ma femme, du reste, n'en a pas beaucoup à vivre de ces années désoleillées qui lui sont une nuit perpétuelle ; elle est prise de la poitrine. Je prie Dieu tous les jours qu'il nous la laisse au

moins jusqu'à ce que notre famille soit élevée.

"Tu le vois, le malheur m'a bien pris, bien enserré, et me menace encore. J'ai beaucoup souffert. Quand j'aurai un ennemi, je lui souhaiterai mon aventure. Crois-tu que si je n'avais eu foi en un au delà meilleur, j'aurais consenti à pleurer tous les jours cette jeune vie que j'avais tirée des profondeurs du néant et que j'ai replongée dans ce grand inconnu ?"

Mon ami s'arrêta, pleurant.

J'ai, moi aussi, un bébé de dix mois.

Et comme je le faisais sauter dans mes bras, un peu haut peut-être, le père éperdu me cria :

—Pour l'amour de Dieu, de ta femme, et de tout ce que tu chéris en ce monde, de grâce, cesse ce jeu. On croit qu'il n'y a pas de danger, on se sent fort, on ne redoute rien, et une misérable cheville de soulier, un brin de fil, le plus bête accident vous tue à toujours un chérubin. Pas de gymnastique pour ces petits êtres, m'entends-tu bien ?

J'ai entendu et compris : j'ai cessé dès lors de faire tournoyer mon enfant au-dessus de mes épaules.

UNE DISTRIBUTION DE PRIX

Je sors d'une distribution de prix dans une maison d'éducation. C'est la première fois qu'il m'arrive de me rendre à ce spectacle depuis l'époque déjà lointaine où j'y assistais pour mon compte personnel, comme élève tenu au règlement, plutôt en témoin qu'en acteur, et non pas tant pour recevoir prix et couronnes que pour constater l'ouverture des vacances.

J'ai rarement pu dire, à propos de ce jour : *cujus pars magna fui.*

Cela ne m'inquiétait guère alors que je remportasse des prix ou que je revinsse au logis bredouille.

Comme on ne pense pas loin quand on est enfant !

Ce n'est pas que le fond soit mauvais ni le caractère éviré, mais, l'expérience de la vie manquant, on manque aux premiers devoirs de la reconnaissance filiale. Combien y en a-t-il d'enfants, jusqu'à quinze ans, qui songent aux sacrifices que leurs parents s'imposent pour leur éducation ?

On joue, on s'amuse, on se laisse vivre, on étudie un peu, on fait son cours avec toute la hâte d'en finir le plus tôt possible, on consent à ne pas

faire honte à ses parents, mais cherche-t-on vraiment à s'instruire ?

Et on ne se demande pas ce qu'il en coûte à la famille, le plus souvent pauvre, de vous tenir au collége, au couvent.

Pourtant, l'année a été mauvaise ; la pomme de terre a manqué, la sucrerie n'a pas rendu, la nielle a rongé les blés, le foin est léger, les pommiers ont coulé, la récolte est bien mince ; on a perdu deux vaches, un cheval s'est cassé une jambe et il a fallu l'équarrir, trois essaims d'abeilles se sont envolés. Bref, le rapport de la terre est nul, et la gêne est au foyer. Le père avait emprunté ses grains de semence ; la farine manquant, il en avait acheté ; les bras avaient été rares et chers, la moisson au-dessous de la moyenne ; on devait des arrérages de dîme, des lots et ventes, des cens et rentes, des taxes municipales sous toutes les formes ; la terre avait été hypothéquée en garantie de ces dettes ; on côtoyait littéralement la misère. Des avocats avaient écrit des lettres de menaces, on redoutait à tout moment de voir apparaître l'huissier. Il n'y avait pas toujours du pain dans la huche, et le saloir était souvent vide.

En somme, c'était la pire des années, avec cela du reste que les maigres produits se vendaient mal ou point.

Et pendant qu'en la demeure paternelle on " soupait souvent d'un gros soupir—sans fourchette"—l'écolier pouvait se goberger dans le réfec-

toire du collége, trouvant à redire au potage, estimant le pain trop brun, le beurre pas assez salé, versant son café sous la table, et faisant généralement la petite bouche.

Dans le temps, j'ai parfois trouvé trop sévères les admonestations du directeur du collége, qui disait en pleine communauté aux plaignards et aux grognards qu'on ne mangeait pas mieux dans leur famille ; il me semble aujourd'hui qu'il devait avoir raison, car il n'y a rien comme un mendiant à cheval, comme le pain bis porté à la hauteur du pain blanc, comme la tendance à prendre un pied quand on vous concède un pouce.

Nous voici fin d'année scolaire.

Le père a attelé sa meilleure jument à son meilleur charriot ; il était en chemin dès l'aube, il a parcouru les quatre lieues qui le séparent du collége. Arrivé, il a presque hésité à voir son fils : ses vêtements pourraient faire rougir le cher enfant, la tiretaine qu'il porte redoute le drap qu'il fait porter. Il a la cœur serré quand il met le pied dans ce vaste édifice froid, aux murs nus, où l'on sent bien que la femme n'a point passé. Il a tout de même espoir : il verra son fils couronné, les bras remplis de livres dorés sur tranche comme le bréviaire de monsieur le curé, comme le paroissien romain de la notairesse.

La séance commence ; on ne le connait pas, il occupe le dernier siége dans la salle vaste, il verra peu et n'entendra point. Il est là, l'œil fixe, la

bouche ouverte, haletant, le cœur battant ; il veut voir se détacher sur l'estrade la forme aimée de son garçon dans ses habits de fête, il lui tarde de l'entendre proclamer.

Le pauvre homme !

L'enfant a paressé toute la grasse année, il a fait l'école buissonnière, il ne sait rien ;—il a seulement dépensé, volé,—oui volé à son père qui fumait pour ne pas manger, à sa mère qui usait ses yeux à coudre, à ses sœurs qui seront sans dot, à ses frères qui travaillaient dur et rude dans les guérêts, dans la grange, à l'écurie, sur la route, pour masquer son absence et prendre sa place à l'ouvrage, pendant que lui, le sans-cœur, il buvait leurs sueurs,—il a volé, dis-je, deux cents piastres qui auraient, mieux appliquées, entretenu l'aisance au foyer, fait la mère et les sœurs riantes, le père et les frères satisfaits.

Le paresseux ! Il n'a remporté aucun prix.

J'ai dit le sans-cœur,—je retire le mot. L'enfant ne songe pas, ne réfléchit pas, ignore la portée de ses actes, méconnait inconsciemment la valeur des sacrifices qu'il coûte.

L'enfant n'a eu ni prix, ni accessit, ni couronne, ni mention honorable.

Rien ! comme s'il n'existait pas, comme s'il n'avait pas un père qui s'est tué à travailler à son intention, une famille qui a renoncé à toutes les aises pour faire de lui un homme !

Ces pensées, il me semble, ne vous assiégent

que lorsque vous êtes père. Enfant, je le confesse, elles ne me sont pas venues.

Aujourd'hui, père, j'en ressens la pénétrante et âcre vérité.

J'ai haleté cette après-midi.

Je devais être aussi immobile que la colonne de fer sur laquelle je m'accotais.

J'ai vu un père couronner son enfant. Il avait son siège, lui, étant un personnage, au premier rang. Moi, si le mon de mon enfant est appelé, comment pourrai-je, du fond de la salle, mettre des fleurs sur une tête où j'ai mis tant de baisers et placé tant d'espérances ?

L'enfant aura-t-il des prix ? un prix ?

Quand on est pauvre !.....

Tiens, voici que j'entends prononcer son nom ! Un premier prix, puis deux, puis trois, enfin la douzaine du boulanger.

C'en est assez, c'en est trop !

Mon cœur nage dans la joie, la sueur m'inonde, je me sauve.

Je souhaite ces émotions-là à tous mes amis.

Si, seulement, j'avais procuré le même bonheur à mon père !

MÉDAILLE POSTHUME

La question de l'accroissement de la population du pays par la seule force de sa multiplication naturelle, sans le secours de l'immigration, est l'une des plus graves parmi celles qui captivent l'attention de l'économiste. D'autant plus grave qu'elle se complique de la question de la fécondité. Que la fécondité soit plus grande ou moindre dans un pays que dans un autre à raison de ses conditions climatériques, du sang de la race qui l'habite, du métissage, de l'intermariage, de l'intempérance, des pratiques criminelles, ou pour toute autre cause, c'est un point qu'il ne m'appartient pas de traiter et qui, du reste, n'entre point dans le cadre d'une courte chronique de journal.

Ceci, néanmoins, m'intéresse et j'en puis parler : que les gouvernements ouvrent les yeux sur les causes d'une dépopulation qui ne résulte ni de la guerre, ni des épidémies, ni de l'émigration ; qu'ils trouvent des remèdes contre l'abaissement du taux des naissances et le fléchissement de la vitalité ; qu'ils adoptent des mesures propres à encourager la pratique de l'hygiène et à décourager les pratiques qui déroutent l'œuvre de la nature.

Du temps de Buffon, et c'est lui qui signale le fait, trois mariages en province donnaient plus de dix-huit enfants, au lieu qu'ils n'en donnaient que douze à Paris. La proportion s'est-elle maintenue, a-t-elle varié depuis lors ? c'est ce que je ne sais point, mais je suis fortement porté à croire que les inventions modernes, qui sont surtout appliquées dans les villes, l'y ont changée pour le pire. Et puis, la misère étant moindre, l'aisance plus générale dans les campagnes qu'à l'époque où Buffon écrivait et que dans les siècles précédents, il est supposable que le chiffre des naissances s'y est sensiblement accru. Il faut lire dans *la Sorcière* de Michelet le récit mouvementé des privations des serfs, des moyens qu'ils prenaient afin d'éteindre leur vertu prolifique et les dédommagements qu'ils s'accordaient durant ces sabbats dont n'approchèrent point les bacchanales et les saturnales romaines, ni les mystères d'Eleusis, ni les initiations de certaines sectes des premiers siècles du christianisme et du moyen âge. La misère abjecte était seule au fond de ces coutumes des Francs. A quoi bon créer l'être qui demain mourra de faim ? A quoi sert de concevoir ce qu'on ne pourra nourrir ? Quand il n'y pas de lait pour le nouveau-né, pourquoi pas plutôt l'infécondité ?

Nos journaux ont publié la dépêche suivante datée de Paris le 22 d'avril 1884 :

« Le décroissement graduel de la population en France, où le nombre des enfants dans les familles devient de plus

en plus restreint, préoccupe beaucoup le gouvernement. On cite, toutefois, un Français du nom de Moraud, qui vient de mourir à un âge très avancé, laissant après lui quinze enfants, soixante-cinq petits-enfants et trente et un arrière-petits-enfants. Ce fait est si rare en France que le gouvernement, pour honorer la mémoire de ce brave homme "et pour encourager les autres," a fait frapper une médaille qui a été offerte à la famille."

Une belle *happe*, vraiment, pour le père Moraud ! Voilà un homme qui n'a travaillé que pour la postérité,—c'est le cas de le dire dans un double sens ; —la gloire posthume devra lui suffire ! Il est, certes, déjà beau le mouvement qui porte le gouvernement de la France à rechercher les causes de sa dépopulation, plus louable encore celui qui fait frapper une médaille en l honneur d'un homme qui ne s'est pas croisé les bras. Mais il me semble que s'il eût reçu de l'Etat une layette pour son sixième enfant, son grain de semence au septième, et un cadeau de plus en plus important de fois en fois jusqu'à la douzième, alors qu'on lui aurait remis une médaille d'argent, il me semble, dis-je, que Moraud ne se serait reposé qu'après avoir conquis la médaille d'or à la quinzième édition de ses œuvres. Comme ses derniers jours auraient été riants, éclairés par les rayons rutilants de sa médaille à fleur de coin, crânement portée sur une robuste poitrine !

Tel qu'il est, si le tribut tardif du gouvernement français n'est bon qu'à déposer dans le musée de

Cluny, tout auprès de la ceinture de chasteté, il n'en atteste pas moins une disposition bienveillante envers les propagateurs, les sauveurs de la race. En attendant qu'elle inscrive les Morauds au grand-livre et qu'elle emmaillotte leur marmaille dans des titres de rente sur l'Etat, la République par sa démarche va créer de l'émulation, stimuler des rivalités, réveiller des engourdissements. Puisqu'il faut à nos aînés des récompenses pour l'accomplissement d'un devoir qui paraît si aisé aux Canadiens, c'est à la République de ne pas tarder à fonder des prix. Et si, en dépit de ses efforts, la population continue à décroître, je ne vois à la France qu'un moyen de salut,—nous faire émigrer en masse chez elle. Il restera toujours assez des nôtres au pays pour renouveler dans le siècle prochain le miracle qui a porté, depuis la conquête jusqu'aujourd'hui, de soixante mille à deux millions le chiffre des cœurs français battant dans des poitrines canadiennes.

Je songe à la mine piteuse que mon Moraud ne mettrait pas de temps à faire si, ressuscitant, il lui prenait fantaisie de venir promener dans nos campagnes sa médaille de reproducteur ! Je vois la fermière debout sur le pas de sa porte, l'air gaillard, interrogeant de l'œil son mari et s'écriant :

—En vérité, je crois qu'il se vante ! Quinze, la belle affaire, oui-da ! José, huche donc les nôtres pour lui faire voir ! On voit bien que ça ne sait pas ce que c'est que de payer la dîme du vingt-sixième !

On en a, rien qu'ici, dix-huit tout grouillants ; la Pierre-Batissette en a élevé vingt-deux, la Jean-Michel dix-neuf. Notre gouvernement se ruinerait vite s'il lui fallait nous payer l'impôt des langes. Pas plus tard que la semaine passée, ma deuxième voisine a eu un coup de trois !

Mon Français se rembarquerait profondément humilié, surtout s'il assistait à quelque dîner du premier de l'an à la table patriarcale de nos paysans.

Il faut dire aussi qu'en aucun pays les grossesses gémellaires, triples, quadruples, ne sont peut-être aussi fréquentes qu'au Canada. C'est la seule étrangeté que notre excellente reine, très proche de ses pièces, dit-on, daigne remarquer et encourager sur sa cassette particulière.

Elle a, paraît-il, l'habitude de faire tenir à l'heureuse maman d'un trio de chérubins une gratification de trois guinées ; mais on ajoute que cette libéralité ne sort pas du Royaume-Uni. J'ai connu à Saint-Hyacinthe un avocat qui n'a pas reçu de réponse à un placet demandant à Sa Majesté ce témoignage de satisfaction pour une brave et pauvre femme—une Canadienne-française—qui lui avait donné onze sujets et sujettes en quatre... vacations.

Voilà un cas de fécondité qui n'est pas manchot, et que l'on peut encore facilement vérifier.

Des érudits vont me citer ce paysan russe qui fut présenté à Catherine II et qui avait quatre-

vingt-dix enfants, ou ce Danois qui forma un bataillon de ses deux cent quatre-vingt-dix-sept garçons et fut offrir ses services au roi.

Je vous vois venir, feuilleteurs d'encyclopédies et de dictionnaires universels : vous admettez ces faits, mais je devine la question qui va tomber de vos lèvres.

Pour n'y point répondre, je vous tire ma révérence. (*)

(*) Dans le même temps où cet article paraissait, on adressait de Batiscan les lignes suivantes au *Monde :*

"On travaille activement à augmenter la population canadienne-française, et pour peu que nous ayons d'autres paroisses aussi actives, nous n'aurions plus besoin de dépenser pour l'immigration européenne.

"Le 24 avril dernier, madame Pierre Despins donnait naissance à deux fils. Le 25, madame Philias Duval, imitant sa voisine donna le jour à un fils et une fille, et il y a à peine un mois, une autre voisine avait inauguré le même système donnant naissance à deux jumeaux.

"Ces braves familles demeurent dans un rayon de six arpents seulement."

SOUVENIRS DE COLLÉGE

UN PENSUM GÉNÉRAL.

Nous étions bien vingt qui déjeûnions hier à table d'hôte, tous réunis par hasard ou par habitude, mais tous nous connaissant et amis.

Le restaurant est des mieux tenus et Vatel n'en désavouerait pas la cuisine. On y a liberté de table absolue. Ce qui se dit là de privé ne se répète pas au dehors. Chacun a son franc parler. La conversation ne se fait guère par groupes, on cause comme on boit,—librement, en face de tout le monde, en commun. Toutes les opinions s'expriment, toutes les histoires, si scabreuses qu'elles soient, se content. Tant pis pour les oreilles qui s'ouatent facilement et pour les opinions trop susceptibles. Le pour et le contre, le vieux et le nouveau, le dogme et l'hérésie, l'utopie et le paradoxe surtout s'y énoncent, s'y heurtent et s'y donnent leurs coudées. Qui cela blesse ne revient pas ; qui revient est un homme sans préjugés, partant un homme d'intelligence.

On dit donc à cette table tout ce qui passe par la tête. Un jour, ce sera une discussion politique, le lendemain la libre pensée sera aux prises avec la religion, un autre jour verra le tour des propos

paisibles, des histoires douces, des souvenirs racontés, des romans qui s'ébauchent, des projets en l'air.

C'était hier un des jours aux causeries bonnes et rajeunissantes, sans piment de controverse. D'accident, nous étions là quatre confrères de classe, quelques confrères de séminaire, des anciens qui ne s'étaient jamais lâchés mais ne se voyaient pas tous les jours. Un juge, des conseils de la reine, deux anciens ministres de la couronne, tous hommes de haute volée et de grands talents, un médecin et deux journalistes, ceux-ci de camps opposés mais de même coeur. Je ne sais plus comment la conversation tomba sur les exploits de collége, mais la bonde une fois ouverte aux réminiscences, ce fut entre nous assaut de récits et de questions.

—Te souviens-tu de X, le pion qui avait imposé un pensum à toute la communauté, et que nous n'appelions plus ensuite que le " pensum général ?"

—Oh ! la bonne histoire. Une dizaine de jeunes dissipés avaient emporté, le soir, dans la salle d'étude, une innombrable collection de hannetons. Ceux-ci, lâchés, se cognaient aux murailles, bourdonnaient autour des becs de gaz et provoquaient une bruyante hilarité ; le surveillant, ce brave X, irrité outre mesure, tapant du poing sur le rebord de la tribune, faisant du chiendent depuis une dizaine de minutes, perdant la tête, s'écriait : " Vous aurez une demi-heure d'étude de moins ! " Et comme les rires allaient crescendo et

tournaient à l'insubordination, lui, moins maître de sa parole, s'apercevant de son lapsus et voulant se reprendre, criait encore plus fort : " Vous aurez une heure de récréation de plus !" Quels éclats de rire homériques ! C'était à qui des élèves rirait plus haut, les couverts de pupitre battaient, les cris d'animaux les plus divers se faisaient entendre à rendre jalouse l'arche de Noé, les boulettes et les dards de papier criblaient la tribune du maître, les livres voltigeaient dans l'air, les sièges étaient culbutés,—c'était un brouhaha, un tumulte indescriptibles. Les *suiffiers* fourraient leurs chandelles dans leurs pupitres, et le *réglementaire*—c'était toi, juge,—se hâtait d'aller sonner le coucher. "Pensum général ! hurla le pion, vous copierez chacun dix pages de dictionnaire !" Ce fut le comble, la mesure renversait : cris, chants, piétinements, sifflets, claquements de main, ce fut un désordre inouï ; un vent de révolte soufflait ; un chef ! et nous proclamions notre indépendance. C'est encore toi, juge, qui étais notre chef naturel ; nous t'aimions tous et nous t'aurions suivi dans toutes les frasques possibles ; mais tu étais déjà trop sérieux, tu sentais déjà trop l'hermine, pour t'associer à ces manifestations de potaches. Et tu fis, comme toujours, sagement.

—Le pensum, est-ce que nous l'avons fait ?

—Mais non ! tu sais bien que le directeur nous en fit grâce, le lendemain soir, à la lecture spirituelle, mais au prix de quelle mercuriale ! Il était

fameux, le directeur, pour nous donner des suifs, mais ce soir-là il s'est surpassé. Quel pamphlétaire ç'aurait été ! Dites donc, avez-vous jamais vu manier le sarcasme plus mordamment que par lui ? Comme il était sûr que personne ne lui répondrait, il s'en donnait à cœur joie. C'était surtout quand il expulsait un élève que ses remarques brûlaient. Il promenait lentement son fer rouge dans la chair vive. Ses victimes devaient se croire marquées pour la vie. Heureusement qu'il n'en restait rien.

—Toi qui as été chassé du collége, conte-nous donc ton aventure, fit le juge en s'adressant à l'un de nous.

—Bien volontiers. Mon expulsion et mes impressions. Mais celles-ci n'ont en rien été rendues plus cuisantes par les méchancetés du directeur, car j'ai été chassé à huis clos. Quelle bizarrerie du langage ! J'ai dit à huis clos, et cependant tous les huis étaient ouverts pour me laisser passer et partir.

UNE EXPULSION

Au fait, dit Paul V...., ça été tout un événement dans mon adolescence que cette puérile équipée de collégien. Un rien gros de conséquences possibles, qui m'a donné à songer pendant quatre jours, et à songer triste. Heureusement, une simple venette. Voici comment cela s'est passé.

J'avais été élevé dans l'idée du sacerdoce. Prêtre ou laïque, ce m'était tout un ; qu'est-ce que j'en

savais ? Mais il n'en était pas de même de mes excellents parents ; avoir un fils prêtre, c'était leur grosse ambition. Il leur semblait sans doute que le salut commun de la famille serait plus facile. Et même au point de vue du bonheur terrestre, il y avait des avantages : vie de considération pour tous, respect acquis d'avance, aisance certaine ; le fils confesserait les auteurs de ses jou s, marierait ses frères et sœurs ; le père tiendrait les comptes de dîme et administrerait le bénéfice ; voilà les calculs, fort honnêtes, n'est-ce pas ? auxquels ils ont dû se livrer. Cela m'allait, comme cela me serait allé si on m'eût destiné à une profession, à une industrie, à un métier. Je grandissais donc en vue de l'autel.

J'avais quinze ans et demi ; dans trois mois mon cours d'études classiques serait terminé et j'embrasserais la carrière rêvée. On était fin mars. Le soleil du printemps faisait monter les sèves. Je me sentais sortir du cocon. Un travail de fermentation dans l'âme et l'esprit s'opérait. On n'est pas philosophe à cet âge sans se croire quelque chose ; l'orgueil éclosait donc, et avec lui et par lui des effluves de liberté qui chatouillaient mon jeune cœur, un sot besoin d'indépendance et une fierté absolument ridicule. Je n'étais pas précisément un paresseux, car je lisais beaucoup ; mais la métaphysique ne me séduisait pas et j'apprenais mes leçons moins souvent que de raison. Or un jour, fatigué de ne rien voir dans cette science des obscuri-

tés, j'avais résolument fermé mon Bouvier, et je m'étais, rendu en classe avec la détermination bien arrêtée, si l'on m'interrogeait, de déclarer à brûle-pourpoint que je n'entendais rien à tous ces songss creux ni aux beautés du style de l'évêque du Mans.

Le hasard me servit à souhait. Je fus le premier que le professeur interrogea sur j'ai oublié quel point de la philosophie de Kant.

—Je ne sais pas, répondis-je.

—C'est comme d'habitude, riposta-t-il. Vous êtes un petit paresseux et un petit ignorant.

Il aurait pu dire un fier ignorant, et il n'aurait pas menti !

Je venais de lire un volume des discours de Guizot ; j'en avais, entre autres, retenu une phrase à l'emporte-pièce. Aussi, me dressant sur mes ergots de jeune coq, je la lui lançai à la figure :

—Monsieur, vous avez beau accumuler toutes vos injures, elles ne s'élèveront jamais jusqu'à la hauteur de mon dédain.

Stupéfaction de la classe entière.

Les mots à peine lâchés, j'étais moi-même archi-stupéfait de mon audace et de ma grossièreté. Car, vous le savez, l'abbé G... était bien le meilleur homme du monde et le plus délicat des professeurs, et s'il m'avait tancé, ce n'était que poussé à bout par ma persistance à ne vouloir rien apprendre de la noble science de la génération des idées. J'avais déjà regret de mon algarade et je m'atten-

dais à me faire flanquer à la porte sur le champ.

—Asseyez vous, allez! asseyez-vous, me dit-il doucement.

Être chassé m'avait fait peur, mais cette magnanimité m'humiliait : deux grands hommes comme Guizot et moi étaient impuissants à faire sortir cet humble prêtre de ses gonds.

Celui-ci ajouta :

—Le meilleur moyen d'apprendre votre leçon, c'est de la copier en entier. Vous ferez ce pensum aux heures d'étude et me le remettrez jeudi prochain.

—Jamais de la vie!

—Assez, assez.

Je fis le pensum, et le jeudi arriva.

Une idée folichonne me vint : donner à croire au professeur que je quitterais le collége plutôt que de m'exécuter, et je réglai aussitôt la mise en scène. C'était un pauvre petit coup de théâtre, vous allez voir, et qui rata complètement. Je comptais sur le bon cœur de l'abbé, qui ne voudrait pas briser une carrière ; j'oubliais tout à fait l'autre côté de la position, le respect de l'autorité.

Personne ne savait que j'avais fait mon pensum, hors Michel Y. et Amédée Z. Je leur exposai aussi mon projet. Eux, fous comme moi, alléchés par l'espoir d'assister à une petite comédie, m'encouragèrent. L'un me prêta un frac noir, un *civis* comme nous disions, l'autre une clef du dortoir dérobée à quelque surveillant, et ce jour-là, l'heure

de la classe ayant sonné, j'allai jeter ma défroque de collégien pour revêtir l'habit du citoyen. Quand je descendis au cours, le professeur en était à exposer la théorie des idées innées de Leibnitz ; je l'entendais fort bien à travers la porte ; le cœur me battait fort, le courage faillit me manquer. La porte n'avait pas de bouton, vous vous rappelez que c'était la seule qui fut dans ce cas ; il fallait se faire ouvrir du dedans. Je frappai deux coups discrets ; mes vaisseaux étaient brûlés, il fallait aller au bout de l'aventure ; si on ne m'avait entendu, je n'aurais peut-être pas frappé de nouveau, mais il m'avait bien entendu, allez, ce Michel qui faisait l'office de portier et qui grillait de voir la bonne farce.

En me voyant entrer, solennel dans mon habit d'emprunt trop vaste pour moi, et me diriger non à ma place, mais vers la chaire du professeur, toute la classe se leva ; c'était l'habitude quand un élève de philosophie, quittant le collége avant la fin d'année, venait faire ses adieux à ses compagnons. Je m'approchai du professeur, et, lui tendant la main :

—Je viens vous dire adieu, monsieur ; j'entre dans le monde aujourd'hui.

—Qu-est-ce à dire ! Vous n'avez plus que trois mois pour compléter votre cours !

—Cest vrai, monsieur ; mais je ne puis me décider à faire le pensum que vous m'avez imposé.

Ici, parole d'honneur, je crus que l'abbé me

ferait grâce de ma punition, tant il était visiblement ému ; lui, si bon, comment laisserait-il aller une jeune âme se perdre dans Babylone quand d'un mot il pouvait la retenir dans Jérusalem ? Sûrement, il me garderait pour faire l'ornement du sanctuaire !

—Mon cher enfant, reprit-il, votre détermination me désole ; mais vous comprenez que l'autorité doit être respectée, obéie. Je ne doute pas que vous ne deveniez un brave citoyen. Adieu, portez-vous bien, soyez heureux.

Et il me pressa la main. Il y avait eu lutte intérieure chez lui, mais le principe l'avait emporté sur le sentiment.

Dites donc ! savez vous que j'étais loin de mon compte ? C'était embêtant après tout. Avoir espéré en une clémence et se heurter à un *non possumus* inflexible ! Au lieu d'un cœur, rencontrer une borne.

Je fis le tour de la classe, distribuant et recevant des poignées de main. Je les recevais plus fortes que je ne les donnais, car, mes confrères ignorant l'état réel des choses et prenant mon départ au sérieux, les uns me faisaient leurs souhaits, d'autres me demandaient de leur écrire, tous, —je ne sais si je me flatte en croyant cela,—tous prenant peine de l'événement. Rendu à la porte, le chapeau à la main, faisant mon dernier salut, je vous le confesse, je comptais encore m'entendre apostropher.

—Jeune fou, allait dire le professeur, revenez prendre votre siége, il n'y a plus de pensum.

Bernique!

Et la porte sans bouton me fut ouverte, la clef bruissant dans la serrure avec un claquement sec qui me fut au cœur. C'était comme si des verrous se fussent tirès sur moi, comme si j'eusse été emprisonné. Et pourtant je me trouvais dehors, libre, trop libre même, dans un long corridor, aux murailles et aux boiseries toutes blanches, triste comme un cloître désert ou une caserne inhabitée. Cela devenait sérieux. Je me trouvais réellement hors du collége, ayant cessé d'être élève, m'étant congédié moi-même. Et par ma faute encore. Puisqu'il était fait ce pensum, et que je l'avais dans ma poche, il ne fallait pas en perdre le fruit. Je n'avais jamais sérieusement contemplé le départ. Le professeur ne tombait pas dans le piége, cela ne l'émouvait pas outre mesure de me voir m'en aller, eh bien! il fallait m'accrocher à ma chance, revenir, avouer ma fumisterie et rentrer dans les rangs, au prix même d'un autre pensum.

Bravement j'en pris mon parti. Je frappe, la porte s'ouvre, je m'avance vers le professeur :

—Monsieur, voici mon pensum.

—Très bien, monsieur.

Les élèves riaient, l'abbé vit aussitôt que mon départ était simulé, que je lui faisais une frime. Il ajouta :

—Mettez-vous à genoux.

Je pouvais donc rester élève, mais à quelle condition !

Ah ! pour ça, non !

Me mettre à genoux, moi, un philosophe tout imbu de la dignité de l'homme ! m'humilier devant un semblable parce qu'il porte casaque ou soutane! balayer le plancher avec mon pantalon ! donner ce spectacle d'un grand, d'un finissant, qui se courbe et se soumet à des punitions bonnes au plus pour des enfants ! Nenni ! on ne verra pas cela.

C'est à ce moment-là que l'orgueil se met de la partie; il parle si fort et si haut que je dis résolument non et j'enfile la porte.

C'en était donc fait. Ma blague avait mal tourné. La comédie s'achevait en tragédie.

— Soit, me dis-je; je m'en irai plutôt que de m'abaisser.

Et je m'en fus errer autour du jeu de paume et dans les allées ombreuses de la cour, en attendant une solution plus nette. Tout n'était pas encore perdu, on pouvait faire un compromis, changer le genre de punition. La situation était critique, le moment décisif. D'un côté, me mettre à genoux, jamais ! De l'autre, ne pas être prêtre, manquer ma vocation, c'était très grave. Ce que diraient mes camarades si j'acceptais une punition humiliante ! Mais la peine que ressentiraient mes parents si j'interrompais mes études et m'éloignais du sanctuaire ! J'attendais du hasard qu'il dénouât ce fil..... barbelé, qui m'enserrait et me piquait cruellement.

La classe finit et les élèves se répandirent dans tous les coins de la cour, essaim joyeux où personne n'avait mes préoccupations. Je me mêlai à leurs jeux, distraitement, attendant mon arrêt à toute minute. En effet, la récréation ne durait pas depuis un quart d heure que je m'entendis appeler par la grosse voix d'Ernest P., qui me mandait de la part du professeur.

—Si vous consentez à vous mettre à genoux, me dit celui-ci, j'oublierai tout. Il n'y a personne dans la salle de récréation, on ne vous verra pas ; je ne vous inflige qu'une demi-heure. Si vous refusez, je vous remets entre les mains du directeur.

—Merci de vos égards, mais je n'introduirai point la mode des finissants qui se traînent par la place. Je m'en irai plutôt.

Cinq minutes après j'étais appelé chez le directeur.

—Tu en fais de belles, il paraît ! Outre que tu cherches à rire de ton professeur devant tes disciples, tu lui chantes pouilles d'un bout à l'autre de ton pensum. Tu n'as pas copié la leçon de philosophie, mais tu as écrit toute sorte de sottises à l'adresse de M. G...Ecoute, je n'ai pas de temps à perdre ; je te fais une dernière proposition, c'est à prendre ou à laisser : à genoux ou à la porte !

—La porte, m'écrai-je !

Je sortis et gagnai la grande porte du collége. Le directeur me suivait, il s'en allait rendre compte au supérieur de mon exécution. Je crus

bien pendant quelques instants qu'il me rappellerait, qu'il ne sacrifierait pas mon avenir aux exigences d'un point de discipline qui, alors, me paraissait absurde. Je t'en fiche ! il me laissa filer, filer.....jusque chez moi. Je me retournai plusieurs fois pour tâcher d'apercevoir un signe, d'entendre une voix qui m'eût rappelé au collége : rien de rien.

Pas besoin de vous dire la douleur de mes parents. Des rêves et des espérances de quinze ans s'écroulaient et s'évanouissaient, par un sot coup de tête d'enfant, à l'heure où tout promettait leur réalisation. Le moins navré n'était pas moi. Je comprenais les conséquences de mon étourderie, et en outre du chagrin que cela me causait, j'avais celui d'avoir peiné mon père et ma mère, en détruisant leurs châteaux d'Espagne, et la perspective de leur causer de nouveaux sacrifices, à eux pauvres mais convaincus que l'instruction était le seul et le meilleur héritage qu'ils pouvaient laisser à leurs enfants.

Mon père prit assez vite son parti.

—Qu'entends-tu faire ? me demanda-t-il le lendemain.

J'avais longtemps rêvé d'être une des illustrations de la chaire. Les plus beaux morceaux d'éloquence de Basile, de Grégoire, de Chrysostôme, de Bernard, de Bossuet, de Bridaine, de Frayssinous, de Ravignan, de Lacordaire surtout, je les savais tous par cœur ; j'avais ambitionné de mar-

cher sur leurs traces. Mais deux ans auparavant, monsieur le supérieur avait marché sur mes cors. C'était aux examens de la mi-année, en présence de toutes les classes réunies. J'avais déclamé la péroraison du plaidoyer *pro Milone*, et je croyais sincèrement que ma jeune déclamation, servie par une voie de fausset qui ne muait pas encore, avait dû emporter l'aréopage des examinateurs, quand monsieur le supérieur me dit froidement :

—Vous savez bien le morceau; mais j'aime à croire que Cicéron ne parlait pas aussi vite que vous : de là ses succès.

Mes illusions étaient détruites. C'était à recommencer.

L'éloquence du barreau m'aurait peut-être attiré, mais cette mauvaise interprétation de Cicéron m'effrayait, et dans quel conservatoire aurais-je pu apprendre l'art de la déclamation ?

Donc le barreau est à l'eau ; reste la médecine.

Ayant passé mes dernières vacances chez un oncle qui était médecin et qui m'engageait souvent à parcourir ses livres, j'avais étudié l'ostéologie, non pas en vue d'une profession, mais par simple curiosité de savoir. Les démonstrations étaient faciles sur un squelette monté qu'il possédait, le traité était clair, et je connus bientôt le nom, la forme et le rôle de tous les os, depuis les temporaux jusqu'au coccyx, du sternum au sacrum, des omoplates à l'astragale et au cunéiforme ; les apophyses m'étaient familières, et je savais la fonc-

tion des trous nourriciers. J'étais fort en os et vertèbres;— pourquoi ne serais je pas médecin ?

—Je veux étudier la médecine, répondis-je à mon père.

—N'y songe pas, mon fils, je ne suis pas en état de payer tes cours et ta pension à Montréal. Et puis tes frères et tes sœurs grandissent, il faut qu'ils s'instruisent.

Ainsi que d'un coup de plumeau on enlève d'épaisses toiles d'araignée, ainsi mon père, d'un mot, tua gros d illusions chez moi.

Ma mère, femme énergique, ne pouvait croire que pour une bravade d'enfant on persistât à détourner ma vie d'un cours tout tracé. Elle approuvait bien, certes, la brave femme, que je ne me fusse pas soumis à une punition humiliante, mais elle ne pouvait s'empêcher de me dire que je n'aurais pas dû me mettre dans cette position. Je le sentais, parbleu, bien. Elle voulait que je rentrasse au collége et elle y réussit. Prières à Dieu, messes promises, visites au supérieur, elle employa tout cela, et au bout de quatre jours je remettais les pieds dans ma classe.

Mais c'était à une condition, que j'avais acceptée .....mais que j'étais bien sûr d'éluder : je devais passer une heure à genoux, sous les yeux de la communauté, au temps de la récréation.

Vous souvenez vous de M***, ce paresseux qui à seize ans n'était pas encore sorti du rudiment latin, ce gourmand qui aurait baisé la terre

pour un fruit, qui nous quêtait notre morceau de pain frais à l'heure de la collation ? Pour six sous il aurait fait toutes les malpropretés ; j'étais certain que pour douze il passerait une heure à genoux. L'heure venue, voilà mon M*** agenouillé dans un coin de la salle, la tête enveloppée d'un pardessus, et faisant consciencieusement ma pénitence. J'avais ajouté trois sous s'il s'adjoignait un compère pour répondre aux maîtres qui demanderaient qui était là que c'était moi. Aussi quand, sur les huit heures, un peu avant la prière du soir, l'abbé G.... alla voir si la punition se faisait et s'enquit du nom du pénitent :

—C'est Paul V....., répondit l'imperturbable compère, en continuant à faire rouler ses marbres..... entre mes jambes de louage.

Il avait bien gagné ses trois sous. Je lui en comptai six le lendemain, car j'étais riche, mon père m'avait glissé une pièce de trente sous dans la main en prenant congé de moi après la reconduite du matin.

—Et toi, pendant ce temps-là, où te tenais-tu ?

— J'avais d'abord songé aux Nards ; mais passer une heure dans cet odorant pavillon de Flore de Poudrette eût été un dur exploit ; j'avais un ami parmi les surveillants, il me prêta sa clef du dortoir et j'allai me blottir dans son alcôve.

Ainsi finit mon aventure.

Et, journaliste aujourd'hui, je suis bien sûr de n'avoir pas manqué ma vocation.

Je suis avocat aussi, et si je n'ai pas brillé au barreau, ce n'est pas ma faute, c'est faute de clients, et peut-être parce que je parle plus vite que Cicéron.

UNE NICHE AU MAITRE D'ANGLAIS.

Petit à petit, dans la salle à manger, étaient arrivés des amis d'un peu partout, avocats et marchands, qui avaient fait leurs classes dans divers colléges. On ne voit jamais de médecins à ces déjeûners dans le restaurant, des notaires rarement. Générale comme elle est toujours là, la conversation tomba, aussitôt après l'histoire de l'expulsion, sur le martyre des maîtres d'anglais. Il s'en conta de belles, je vous assure.

Jai retenu l'histoire suivante, dite par un compagnon de classe perdu de vue depuis bien près de trente ans. Il avait voyagé et sa nostalgie le ramenait au foyer, presque riche, jeune encore.

Il s'exprima à peu près ainsi :

—Pour avoir vécu aux Antilles, brûlant le jour, gelant la nuit, je n'en ai pas moins conservé frais et comme arrosés de ce matin mes souvenirs de cinquième. C'est une classe que je n'ai pas dépassée. On la nommait la syntaxe. On y enseignait en effet la syntaxe des grammaires française et latine, mais nous n'en étions qu'aux éléments de l'anglais, dont nous n'avions, encore, qu'une leçon par semaine.

Notre maître d'anglais, vous vous en souvenez, l'abbé O., était bien le plus benin des Irlandais. Son œil bleu répandait de la douceur sur ses traits. Il était rare qu'il se fâchât, et alors même il ne paraissait pas féroce, comme l'était l'abbé Mc., vous savez, l'abbé Mc. qui avait passé la tête d'un élève entre les barreaux d'une chaise et lui avait fait porter sur le cou le poids de celle-ci pendant une heure. Mais cela c'est une autre histoire, et je ne m'y laisse pas entraîner. Mon abbé O. était donc bon malgré lui, et surtout malgré nous, car nous essayions bien notre petit possible pour le faire endêver, sans y réussir toujours. Pourtant une fois la mesure renversa et ce fut entre mes mains. Je soufflais persistamment à mon voisin sa leçon dont il ne savait pas le premier mot. Le maître m'ayant entendu m'avertit de cesser ; mais je continuai, voulant sauver au camarade une réprimande et croyant bien d'ailleurs avoir mis une sourdine à ma voix. Je me trompais, le maître m'entendait encore parfaitement.

—Allez, me dit-il, dans ma chambre ; là, derrière mon coffre, vous trouverez quelque chose que vous m'apporterez.

Toute la classe, moi surtout, comprit qu'il s'agissait d'un martinet, et l'on ne se trompait pas. Il y était derrière le coffre, l'instrument fatal dont j'avais d'autant plus peur que je n'en avais pas encore tâté. Il y était, oui, mais il y avait autre chose, et le maître n'ayant rien spécifié, je rappor-

tai en classe.....sa brosse à souliers et sa boîte de cirage.

—Oh ! je m'en souviens comme d'hier, dit l'un de nous. J'ai encore dans les oreilles le rire vrai, spontané, irrépressible, qui t'applaudit quand tu mis sur la table du maître, au lieu de ce qu'il attendait, ses ustensiles de propreté. C'était un jet qui ne finissait pas, une éruption d hilarité naturelle, mais prolongée par la malice d'écoliers gouailleurs, et qui aurait duré longtemps si monsieur O. ne t'avait dépêché au directeur avec ordre de lui raconter ton espièglerie.

—En effet, nous étions toi et moi de la même classe et tu as vu cela. Ce que personne n'a vu, par exemple, c'est la gaieté du directeur quand je lui eus exposé ma mission. Il était étendu sur son long canapé recouvert d'indienne usée et pâlie, où plusieurs d'entre nous se sont assis pour recevoir des réprimandes parfois assez spirituelles, toujours fortement épicées. Sa gaieté était communicative. De le voir soubresauter, la joie me gagna. Je ris de mon bon tour. D'accusé que j'avais été en entrant, je devenais compagnon de plaisir. Il n y avait plus ni juge ni coupable. La pénitence, en tout cas, ne serait pas forte, et si les épaules du directeur allaient, les miennes n'en allaient pas moins. Enfin, il me renvoya en classe absous. Seulement il ne fallait pas recommencer.

On ne recommence pas ces bonnes blagues, l'occasion en est trop rare. Je promis. Et le

maître, à mon air hypocritement contrit, crut que le directeur m'avait bien brossé, et, bon, n'ajouta pas l'insulte à l'humiliation.

Qui rit largement, la classe finie, ce furent nous tous. Quand ils connurent de quelle façon l'aventure s'était dénouée, ce fut un plaisir fou pour chacun des camarades.

On les aimait si peu, ces pauvres maîtres d'anglais, dans notre collége ! Il ne doit pas en être autrement ailleurs.

A quoi cela tient-il ?

Vous en connaissez, vous autres, des exemples de ces persécutions qu'on leur fait subir. Combien y en a-t-il qui soient spirituelles ? Elles sont presque toujours idiotes ou méchantes.

—Idiotes ou non, il y en a de bien drôles, dit mon ex-compagnon de classe, avec un soupir ; je voudrais bien être encore à cet âge d'insouciance et de malice.

Chacun de nous se disait la même chose.

Le déjeûner était fini.

DE NOTRE GÉOGRAPHIE

—Tu as appris l'aventure de ce pauvre X...?

—Non ; qu'y a-t-il ?

—Il y a que sa femme vient de faire une fugue, qu'elle a planté là bel et bien monsieur son homme et qu'elle voyage aujourd'hui en pays étranger.

—Qui t'a dit cela ?

—C'est dans la gazette de ce matin. C'est imprimé en toutes lettres. La gazette donne noms, dates et détails. Tu vois que c'est bien certain. C'est imprimé, mon cher.

C'est imprimé, c'est vrai : telle était la logique des premiers lecteurs de journaux, telle est encore celle d une foule de personnes dans les campagnes canadiennes.

C'est imprimé, la gazette le dit, je l'ai vu dans un livre ! C'était là le critérium de vérité admis de tout le monde, encore aujourd'hui accepté dans bien des endroits.

Et pourtant la gazette a-t-elle assez fait des siennes ! Le livre a-t-il assez menti ! Il me semble qu'on ne devrait plus se fier à eux, que le scepticisme devrait être à l'ordre du jour. Loin de là. L'homme a tellement besoin de croire, qu'il gobe à plaisir l'extraordinaire, le merveilleux ; sa malice

est si développée qu'il accueille avec joie, *con amore*, sans paraître en douter, *sine grano salis*, toute histoire scandaleuse, tout potin bien épicé, tout racontar scabreux ; c'est un autre besoin.

Aussi faut-il réagir contre je ne dirai pas ces tendances, mais ces quasi-nécessités de notre nature et de notre éducation.

Pour ce qui est des gazettes, elles ne se l'envoient pas dire. Elles se démentent à qui mieux mieux.

—Ce n'est pas vrai !

—Vous avez menti !

—C'est faux du tout au tout !

—Peut-on se tromper plus bêtement !

—A-t-on jamais lu pareilles absurdités !

Eh bien, elles ont leur antidote en elles. Elles disent le faux et rétablissent le vrai à bon marché. Les errata, les rétractations, les rectifications, les excuses ne coûtent pas cher.

Mais c'est le livre !

Le livre qui dit faux, le livre qui dit bête, le livre qui dit mauvais.

Comment le combattre !

Le combattre par le livre vous coûte les yeux de la tête. Combattons-le par la gazette, parbleu ! C'est la gazette qui se fera le porte-voix de la vérité, qui démolira l'erreur et de la gazette et du livre.

Ce travail de réparation—car en ce sens démolir c'est réparer—ce travail a été commencé, mais il faut

le pousser tous les jours sans découragement ; il ne sera jamais complété, personne n'en verra la fin. Rocher de Sisyphe, tonneau des Danaïdes, toile de Pénélope !

Je m'aperçois que je suis en train de faire une préface, et ce que j'ai à dire ne demande pas une aussi longue entrée en matière.

Il s'agit tout bonnement de signaler quelques erreurs commises par des étrangers à l'endroit du Canada.

L'écrivain étranger dira peut-être qu'il n'est pas tenu de savoir l'histoire ou la géographie du Canada plus que celle du Congo. Soit. Mais alors qu'il n'en parle pas.

Je ne m'arrêterai pas à relever la bévue de M Wm Young, de Londres, secrétaire de l'association pour l'abolition de la vaccination obligatoire, qui adresse des brochures à " New Brunswick, Province of St. John, United States of America." (*Daily Evening News*, St. John, N. B., 16 janvier 1883). Un citoyen de la métropole impériale n'est pas tenu de rien savoir de ce qui touche les coloniaux.

J'entends surtout parler ici de certain géographe, qui fait de la géographie fantaisiste et voyage à son aise dans l'orthographe des noms propres...qui n'ont pas d'orthographe, a-t-on dit afin de les mieux outrager. Ce doit être un personnage si j'en juge par ses titres : " Ancien Consul-Général et Secrétaire de Légation, Grand-Officier et commandeur de plusieurs ordres, Médaille d'or pour le mérite dans les

Sciences, de S. M. l'empereur d'Allemagne, membre correspondant des Sociétés de Géographie de Paris, Vienne, Amsterdam, Genève, Buda-Pesth, Marseille, etc., etc., délégué du gouvernement Belge aux congrès international de Géographie de Paris (1878) et de Venise (1881)." Si ce n'est pas un personnage, ce doit au moins être un savant. Voyons voir, comme dit le paysan canadien.

Ce savant a écrit un livre intitulé " Le troisième congrès international des Sciences Géographiques à Venise." Il en a fait présent à l'Institut-Canadien de *Hottowa, Etats-Unis* ; l'enveloppe porte *Hotowa.* Un peu plus, il en aurait fait Hottentot.

Ouvrons le livre.

Il y a une liste des pays qui ont envoyé des représentants au Congrès. Entre l'Allemagne et l'Autriche se trouvent " l'Angleterre et ses colonies ;" les colonies sont les Indes, la Nouvelle-Galles de Sud, etc. Viennent d'autres états indépendants, la Belgique, le Brésil, le *Canada,* le Chili, etc ; puis les Etats-Unis d'Amérique. Ceux-ci ont les délégués suivants : " Délégué du ministère de la guerre et commissaire à l'Exposition : le capitaine Georges Montagne Vheller, du corps du génie de l'armée des Etats-Unis. Délégué du ministère de la marine, M. Charles A. Balduin. Délégué de la Société météorologique américaine, le général Hasen, et de l'Institut-Canadien de Hottowa, M. Flemming Sangfort."

Je ne connais pas, même de nom, les délégués

américains, mais je parierais que le capitaine Vheller est un monsieur Wheller ou Wheeler ; je mettrais ma main au feu que M. Charles A. Balduin est un nommé Baldwin. Quant à M. Flemming Sangfort, je sais fort bien que c'est M. Sandford Flemming, d'Ottawa.

Plus loin, dans la liste des sociétés et instituts géographiques représentés au congrès, je lis, sous la rubrique " Etats-Unis d'Amérique " : " La société météorologique américaine. L'Institut-Canadien de Hottawa."

Ainsi, il est acquis à la géographie 1o que le Canada n'est pas une colonie de l'Angleterre, 2o qu'il est un pays indépendant, 3o qu' Ottawa est dans les Etats-Unis d'Amérique, et 4o que le nom de cette ville s'épelle indifféremment Hottowa, Hotowa et Hottawa.

Pauvre capitale, elle n'a pourtant point mérité de se faire défigurer de la sorte par les étrangers : il y a bien assez que deux ou trois de ses fils la brutalisent au point de la nommer Outaouais !

Mon intention était d'abord de livrer le nom du géographe à la risée du public canadien, mais, tout compte fait, je le tairai, parce que cet homme a tellement de titres qu'il doit être pauvre, et qu'étant un *ancien* consul général il est peut-être âgé : deux excuses à bien des erreurs, et, dans tous les cas, deux meilleurs titres à mon respect.

Je lisais dernièrement *Les Etangs*, de Gustave Droz. Ce n'est pas le moment—peut-être n'est-ce

pas la peine—de parler de la portée de ce livre. Mais il contient des erreurs qui se rapportent au Canada, et que pour cela je tiens à relever.

Il y a un personnage que l'auteur appelle "l'Américain" tout le long de son livre. Au dixième et dernier chapitre, page 333, il dit de lui :

"Tout cela ne prouvait rien, mais donnait de la consistance à mes soupçons. Ce qui les confirma d'une façon plus complète encore, ce fut l'examen des papiers personnels de Jacques Dripper, sujet américain, né à Montréal....."

D'abord, il n'y a jamais eu de sujets américains. Il y eut des sujets anglais, puis des citoyens américains. Y eût il eu des sujets américains, Dripper eût pu, à la rigueur, naître à Montréal et transférer son allégeance au drapeau étoilé. Mais la phrase que je cite, jointe au contexte, prouve que pour l'aimable auteur de *Monsieur, Madame et Bébé*, Montréal est une ville des Etats-Unis.

Le malheur nous en veut : notre capitale politique et notre métropole commerciale appartiennent aux Américains, qui peuvent pourtant bien s'en passer ! Je m'efforce à les reconquérir.

"Il devint évident pour moi, continue Droz, que les papiers américains étaient authentiques, mais n'appartenaient nullement au soi-disant Dripper que j'avais connu. Sans doute René s'était approprié ces papiers, les avait achetés ou les avait enlevés à quelque soldat tué sur la fron-

tière, *car on se battait encore aux Etats-Unis, lorsqu'il y était arrivé en* 1786, quoique le traité de Versailles eût été signé depuis longtemps."

Que l'on se battît encore sur la frontière américaine, trois ans après la signature du traité de Versailles, m'a paru invraisemblable : ce ne fut pas une guerre de partisans que celle de l'indépendance américaine. J'avoue ne m'être pas encore renseigné aux sources écrites, le temps m'en a manqué ; mais j'ai consulté quelques personnes qui connaissent l'histoire ; l'assertion de Droz les a surprises. Le fait signalé leur est inconnu.

Je m'abstiendrai donc d'affirmer qu'il se trompe, mais je le crois.

Nos relations avec la France sont aujourd'hui si intimes, nous avons tant de journaux qui y pénètrent, qu'il est bon de ne laisser s'y répandre aucune fausse notion sur notre pays.

AUX ORANGISTES

Si j'avais été député, j'aurais pris part au débat qui s'est élevé dans les communes au sujet de la constitution légale de la société des orangistes, et, m'adressant à ceux-ci, je me serais écrié :

Messieurs,

Vous vous présentez devant nous sous de faux prétextes, les couleurs que vous déployez ne sont pas les vôtres. J'ai entendu les discours de vos avocats, défenseurs intéressés de votre cause, qui est la leur. Je vous trouve bien humbles aujourd'hui, bien doux, bien conciliants : le ciel n'est pas plus ouaté que le bout de votre langue, le miel plus sucré que vos paroles. Peau floconneuse d'agneau rabattue sur les crocs du loup !

Vos instincts, vous les avez laissés au seuil de la Chambre, comme le Turc dépose ses babouches sous le portique de la mosquée. Vous marchez sur la pointe du pied, en sourdine, pour mieux nous surprendre. Vos bottes ferrées, rougies du sang catholique, rouille que la patine du temps accuse chaque jour davantage, dorment pour le moment reléguées au vestiaire ; mais il vous tarde de les chausser ; le 12 de juillet approche. Vous

vous hâtez de nous arracher une reconnaissance légale. Vous ne jouez pas cartes sur table, messieurs, mais nous connaissons les grecs et leurs atouts de contrebande.

Vous êtes modestes, vraiment ! Le seul droit de posséder en votre nom vous satisferait. C'est peu, c'est encore trop. Une fois le pied dans l'étrier, vous enfourcheriez la cavale, et qui serait capable de vous désarçonner ? Vous arriveriez ventre à terre à votre but. Or, c'est ce que nous ne voulons pas.

Nous ne le voulons pas, parce que nous perçons à jour vos desseins, parce qu'une première concession, loin de vous suffire, vous enhardirait à réclamer une égalité que la société ne vous doit pas et ne saurait vous reconnaître sans péril.

Nous nous y refusons, parce que votre société est inutile, si elle n'est pas dangereuse, et qu'il importe peu qu'elle existe.

Inutile, je l'ai dit, car elle se donne mission de prêcher la fidélité aux pouvoirs établis, dans un pays où il n'y a pas un traître, où les cent yeux d'Argus failliraient à découvrir, même parmi les républicains, un ennemi de notre souveraine et du système politique qui nous régit.

Dangereuse, je le répète, parce qu'elle cherche à diviser les enfants du Canada, à tourner les fils contre les pères, les races contre les races, les protestants contre les catholiques.

Vous vous prétendez tolérants,—et vous chassez

ignominieusement de vos loges celui d'entre vous qui épouse une catholique, votre frère qui envoie ses enfants à une école papiste !

Tolérance à la Torquemada !

Vous vous dites une société de bienveillance,— mais vous ne secourez que les vôtres, les affiliés, les initiés : pour vous la charité est bornée par la loge, la fraternité ne franchit pas la porte du temple, le secours s'arrête devant la croix ! Vous êtes toujours armés en guerre, vous vous abritez constamment sous le drapeau. Toute bannière qui n'est pas orange est ennemie. Dites-moi, quand vos gonfalons jaunes se sont-ils enlacés aux verts pennons de l'Irlande catholique ?

Vous êtes des frères qui haïssent leurs frères à mort, parce qu'eux et vous ne vous prosternez pas pour la prière sur les mêmes dalles ni ne participez aux mêmes mystères sacrés.

J'ai entendu tout à l heure l'un de vos avocats qui a osé comparer votre société aux institutions de bienfaisance et de charité si nombreuses dans ce pays et auxquelles personne n'a jamais songé un seul instant à refuser la constitution légale. On est impudent en votre nom, messieurs. Quoi ! vous vous croiriez sur le même pied que la société Saint-Vincent de Paul, que les unions Saint-Pierre, Saint-Joseph, Saint-Thomas, que les asiles, que les hospices, que les crèches !

Mais ces associations-là sont toutes fondées sur la loi d'amour et de charité, tandis que vous vous

appuyez snr la loi de haine ! Vous n'êtes pas même chrétiens dans une société chrétienne ! Observez-vous les préceptes renfermés dans cette Bible que vous portez si respectueusement sur un coussin d'or dans vos processions !

Ne commande-t-il pas d'aimer le prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu, ce livre que vous emmaillottez dans le brocart et dont les divines maximes sont pour vous lettre close ?

Que faites-vous parmi nous, revenants des siècles de haine ? Votre place est près des bûchers de l'Inquisition, dans les gorges des Cévennes, au pied de l'échafaud de Morus et de Fisher, partout où la haine se fait rancune pour s'éterniser et le fanatisme bourreau pour se venger !

Vous êtes les apôtres de la liberté religieuse, avez-vous dit par la bouche de l'un de vos défenseurs, vraiment ! Et à qui donc en avez-vous dans vos boucheries ? Est-ce à l'Irlandais protestant, mais non orangiste ? N'est-ce pas plutôt uniquement à l'Irlandais catholique ? Sur qui tombent vos insultes, sinon sur ceux-ci ? Quelle autre raison d'être avez-vous que de blesser dans leurs sentiments les plus chers vos frères qui ont d'autres croyances que les vôtres !

Votre société est monstrueuse et vos chants sont dignes d'elle.

Vous êtes le défi injurieux en permanence, la nargue érigée en système. Faibles, vous rampez ; forts, vous êtes insolents. Faites-moi donc com-

prendre la grandeur de votre but ! Comme il est noble, n'est-ce pas ? de piétiner un ennemi vaincu, de lui rappeler sans cesse sa défaite, et, le genou sur sa gorge, de lui cracher à la figure !

Or, c'est ce que vous faites là où vous êtes forts, ce que vous nous demandez de légaliser dans notre libre Canada ! Dans nos territoires immenses, le long de nos fleuves paisibles, au sommet des calmes montagnes, sur nos lacs majestueux, il n'y a pas place pour vos petitesses , pour vos mesquineries, pour vos haines séculaires ! La nature est trop grande ici pour que nous l'attristions du spectacle de vos étroitesses de cœur et d'esprit.

Je comprends que le prince d'Orange et ses légions aient aimé à commémorer la victoire de la Boyne ; je conçois que leurs decendants en gardent le souvenir, et se le rappellent, mais avec dignité, décemment, comme des chrétiens et comme des hommes. Mais, orangistes bravaches d'aujourd'hui, n'oubliez pas que vous n'étiez pas là, que le sang versé était celui des ancêtres, non le vôtre, et que si vous êtes toujours prêts à faire une tuerie, vous ne marcheriez peut-être pas aussi allègrement au combat !

Vous êtes des soldats d'embuscades, voilà tout ! Croyez-vous que nous allons vous mettre en mains des armes pour tirer impunément sur nos meilleures troupes ? Elles sont fidèles sans le crier sur les toits ; elles sont loyales sans l'afficher : elles ne se forment pas en loges de vertu, elles la prati-

quent ; elles ne se décorent point du titre pompeux de défenseurs du trône et de l'autel, mais elles les défendent vaillamment à l'occasion ; et disciples de celui qui est venu prêcher au monde la fraternité, elles ne rêvent pas de vider des calices remplis de sang.

....

J'aurais dit cela. Ce n'eût pas été bien éloquent, mais c'eût été vrai.

J'aurais peut-être ajouté :

Je vous ai concédé que vos ancêtres ont remporté la victoire de la Boyne, je me trompais. Vos ancêtres y étaient, sans doute, mais, sans le secours des états protestants, c'est Guillaume qui aurait été vaincu. Comptez bien :

Il y avait là les Anglais—protestants;

Les gardes écossaises—protestantes ;

La cavalerie Hollandaise—protestante ;

Le régiment de Brandebourg ....protestant ;

Le régiment de Finlande—protestant ;

La brigade danoise—protestante ;

Plusieurs corps d'élite allemands—protestants ;

Deux corps de réfugiés français—protestants ;

Enfin les Irlandais protestants.

Somme toute, Guillaume commandait 36,000 protestants, qui livrèrent bataille à 30,000 catholiques.

Si vos grands-pères et leurs alliés ont vaincu, est-ce merveille ?

Est-ce honneur à vous ?

Si votre idole combattait et traquait son beau-

père Jacques II, est-ce donc si honorable ?

Trente-six contre trente, la partie était assez facile !

Ce n'est pas la peine de rappeler l'exploit à tout bout de champ. Est-ce parce que vous craignez que son insignifiance le laisse oublier que vous vous acharnez tant à le faire surnager ?

Tout doux, messieurs !

Après deux siècles, vous célébrez l'anniversaire d'une victoire protestante, l'écume aux lèvres et la haine dans le cœur, et vous vous dites tolérants ! vous prétendez respecter les croyances d'autrui et vous les insultez périodiquement !

A d'autres, dénicheurs de merles !

....

Le langage n'eût pas été parlementaire, je le sais, mais il eût exprimé des vérités rudimentaires, et cela m'eût suffi.

PAPINEAUVILLE

—*Et ecce rusticans rusticas in rure rustico !*

Ce qui veut dire : Tiens ! tu flânes dans une vraie campagne !

C'est par ces paroles que m'abordait, à la fin de septembre dernier, à Papineauville, un ancien élève à qui j'enseignai un jour quelque chose, ou l'histoire du Canada, que je n'ai jamais sue, ou le latin, que je ne sais plus. Je penche vers la dernière hypothèse, car il faut être, vous le voyez, un latiniste forcené pour apostropher dans la langue d'Ovide le plus français de tous les Canadiens.

Cette phrase m'avait abasourdi ; je crus d'abord qu'on me demandait des nouvelles de la Russie, tant il y avait de *rus* en si peu de mots. Mais je reconnus vite mon élève, et me ressouvenant de son tic, je me redis toutes ces syllables sifflantes qui avaient silé dans mon oreille, et je compris l'interpellation.

A moins de consentir à passer pour faire la honte du professorat, il me fallait bien répondre dans le même langage, tout au moins dans le latin de Molière ou de Bouvier. L'exemple de L'homond : *Ego nominor leo* me revint en mémoire, et je m'écriai :

—*Ego habeo honorem te recipiendi in Papineau*.....

Ici je ne savais plus s'il fallait dire *rus* ou *rure*. J'hésitai une seconde, mais comme il n'y avait dans ma réception aucun mouvement oratoire, je me crus justifiable, en vertu d'une vieille règle de grammaire qui se réveilla soudain dans mon esprit, d'employer l'ablatif, et j'ajoutai :

—*Rure*.

Mon ami descendit du *Peerless*, qui le menait à Grenville, nous nous serrâmes la main, et comme le bateau avait beaucoup de fret à laisser au quai Chabot, nous pûmes entamer une conversation.

—Où sommes-nous ici et qu'y fais-tu ?

—Nous sommes, lui dis-je, à Papineauville, sur la Presqu'île. Cette presqu'île, qui a son point d'attache à plusieurs milles en amont, est parallèle à la terre ferme, et se termine à un mille d'ici. C'est sur la terre ferme qu'est bâti le village de Papineauville. La presqu'île a une douzaine d'arpents de large ; quand on l'a parcourue dans sa largeur, sur un magnifique trottoir que plusieurs rues d'Ottawa lui envieraient, on arrive à la Baie, c'est-à-dire à la nappe d'eau qui la sépare du village. Le passeur a tôt fait de franchir ces douze arpents d'eau grisâtre et de vous déposer sur la grève du village. Au fait, que vas-tu faire à Grenville ?

—Rien, c'est aujourd'hui jour d'excursion, j'ai pris le *Peerless*, et me voici.

—Bon ! tu n'as pas de bagages, tu vas allégir le bateau de ton poids, tu restes avec moi, nous dînons

ensemble à deux pas d'ici, nous allons au village, dans cinq heures le bateau repassera et t'emportera jusqu'à la capitale. Est-ce dit ?

—C'est dit.

Nous nous rendîmes bras dessus bras dessous à la maison, où je le présentai à ma femme et aux braves gens chez qui nous logions.

J'avais d'excellente bière à laquelle nous fîmes risette, et nous partîmes ensuite pour le village.

—Tiens, lui dis-je en sortant, tu as devant toi, de l'autre bord de la rivière, la province d'Ontario. C'est le quai Brown que l'on voit vis-à-vis nous et c'est ce nom que porte sur la rivière le petit village que tu vois : *Brown's wharf.* Le bureau de poste s'appelle Treadwell. Le tout est dans le canton de Plantagenet, comté de Prescott. On y est français comme ici. A cinq milles plus loin, Plantagenet et ses sources d'eau minérale, les moulins de Hagar, député de Prescott, les pâturages de Rodden, un éleveur de bestiaux. A ta gauche, et de ce côté-ci de la rivière, à quatre milles environ, le village de Montebello où dort Louis Joseph Papineau, le grand patriote, où son fils exploite ses propriétés, conserve honorée la mémoire de son père et se fait un plaisir de montrer aux nombreux visiteurs les merveilles du château, les jardins, la bibliothèque, le musée. Il faut voir le remue-ménage qui s'opère sur le bateau quand on passe devant le manoir : tous les voyageurs, qui ont entendu parler de Papineau, de sa poétique résidence de Montebello,

cherchent la meilleure place pour voir, lorgnent toute la propriété, le château, la chapelle, les dépendances, le vide-bouteille, l'arbre-piazza, la végétation, admirent le site, sont enchantés et se souhaitent, pour y vivre de longues années, un séjour aussi enchanteur.

—Diantre ! trois bacs qui traversent du quai de Brown ! Il y a donc de la vie ici ?

—De la vie, s'il y en a ? mais tout plein. On ne cesse de traverser entre les deux rives. Papineauville est un point important. C'est le centre de cette partie du comté d'Ottawa qui bénéficie de la navigation. Curran, Plantagenet, Pendleton, la Nation du sud, tout cela converge ici. Le *Peerless* et le chemin de fer du Nord les desservent. Ces chalands que tu vois appartiennent à une entreprise privée parfaitement constituée. Le gouvernement fédéral accorde au plus haut enchérisseur un permis de traverse ; l'adjudicataire a des bateaux pour tous les besoins. Je crois qu'il paie $30 par an au ministère de l'accise pour le privilége exclusif de passer piétons et voitures, et ce privilége se renouvelle tous les cinq ans.

—Quel est le prix du passage ?

—Dix centins pour une personne, trente pour un cheval et une voiture.

—C'est cher, dit le visiteur.

—Oui, mais que veux-tu ? Personne ne prendrait l'entreprise s'il n'avait espoir d'y faire sa vie.

Or, à meilleur marché que cela, il n'y a pas d'argent à faire.

—L'argument est convaincant. Filons au village.

Nous traversâmes la presqu'île.

Nous étions rendus chez Chabot, au bord de la Baie, et de là nous voyions admirablement le village. En effet, haut perchés comme nous l'étions, aucune partie de Papineauville ne nous échappait, sauf quelques habitations enfouies dans les arbres. Car il y a là des arbres, et beaucoup. En arrière-plan sont plusieurs petites montagnes, au flanc desquelles les maisons semblent accrochées. Non pas que leur altitude soit bien considérable, non; mais, s'étageant les unes derrière les autres, elles forment un amphithéâtre où l'œil n'a pas la peine de fouiller. Tout s'étale en pleine lumière, largement : l'église qui, comme presque partout ailleurs, bâtie sur un des points élevés de la paroisse, domine celle-ci et semble tout à la fois la protéger comme un paratonnerre et la surveiller comme un pion de collége ; le joli presbytère, bâti par M. Joly, de Plantagenet, sur les plans de l'abbé Bouillon, d'Ottawa ; le ruban du chemin de fer, sur lequel on voit filer à toute vapeur sur l'espace d'un mille les nombreux convois qui distribuent la vie sur leur passage ; les hôtels, les magasins, les résidences privées,—tout cela net, propret, joyeux dans l'air libre, respirant l'aisance et le contentement. Pas de décombres qui font tache, pas de masure qui atteste l'indigence, mais un air de

jeunesse répandu sur tout. On se sent vivre et l'on vit les poumons dilatés.

Mon ami admirait ce coquet village et s'extasiait sur la beauté de son site. A la tête de l'escalier de quarante marches qui descend au rivage, nous étions bien placés pour tout voir, pour embrasser d'un coup d'œil la grande et la petite baies, l'île à la tête dénudée, rongée par la lame, qui les sépare, l'île Roussin et Montebello. Un passeur vint nous offrir ses services et nous arracha brusquement à notre contemplation.

Une fois dans la chaloupe qui nous passa la baie, je montrai à mon compagnon un grand chaland amarré au rivage.

—Il existe une coutume fort jolie, une tradition qui promet devoir se perpétuer. Etablie par le père Couillard quand il fonda le premier service des bateaux-passeurs, elle est religieusement continuée par son gendre et successeur. Dans ce chaland traversent et retraversent le dimanche tous les habitants de la Presqu'île et de Pendleton qui se rendent à la messe ; on ne leur prend rien. C'est une générosité dictée par l'esprit de religion. Tu comprends qu'il serait impossible à bien des familles de payer toutes les semaines un chelin pour chacun de ses membres. Eh bien, on arrive ici jusqu'à neuf heures ; à neuf heures on traverse. Il faut voir ces soixante, ces quatre-vingts personnes, qui prennent place dans le chaland. Quelques femmes, les braves, s'asseoient

sur le bord de l'embarcation ; le reste, hommes, femmes et enfants, se tiennent debout, pressés les uns contre les autres, le cotillon près du pantalon, l'enfant rose entre les jambes du viellard chenu, les fraîches couleurs à côté des teints basanés, la gorgerette en face du veston. Les amoureux trouvent toujours le moyen de ne se pas quitter ; on dirait que c'est le hasard qui les a rapprochés, mais sois sûr qu'ils ont aidé le haard. On parle fort, on rit bruyamment ; les plus grosses farces sont les meilleures. Les fermiers parlent semailles ou moissons, les fermières basse-cour ou tricot, les jeunes filles toilette. Les gars étalent une chaîne dorée ou une cravate flamboyante ; un chapeau campé sur l'oreille fait foi de leur crânerie; ils ont au doigt une énorme chevalière d'argent. L'un chique, l'atre fume ; des filles mâchent de la gomme d'épinette ; tout le monde cause ou pose. La conversation ne change de thème qu'au retour de l'église ; elle roule alors sur le prône, sur les bans publiés, sur les malades recommandés aux prières, sur les morts de la semaine. C'est l'heure de l'épluchage du prochain.

Nous étions rendus au village.

Je remis mon compagnon entre les mains de M. Samuel Mackay, l'hospitalité même, l'urbanité faite homme, et pendant deux heures nous apprîmes tout le passé de la paroisse Sainte-Angélique, et nous vîmes tout ce qu'elle pouvait offrir à notre admiration.

J'ai dit " la paroisse de Sainte-Angélique " à dessein. Pour les fins municipales, scolaires, électorales, ecclésiastiques, c'est le nom de l'endroit, qui se nomme Papineauville pour les fins judiciaires et postales.

M. Tétreau, notaire, eut ensuite l'extrême complaisance de me fournir certaines statistiques se rapportant à l'année 1880, celle qui a précédé le dernier recensement, mais je me dispense de les citer.

J'ajouterai que Papineauville possède un médecin, deux avocats et deux notaires—tous excellents praticiens,—quatre ou cinq magasins, trois hôtels très bien tenus et plusieurs bonnes maisons de pension. On y arrive d'Ottawa et de Montreal par bateau et par chemin de fer.

—Eh bien, dis-je à mon ami, quand nous eûmes tout vu, tout entendu, tout su, qu'est-ce que tu dis de Papineauville ?

—Je dis...je dis que j'y viendrai passer l'été prochain avec ma famille.

—Et moi, j'y viendrai très certainement !

ANATOLE PARTHENAIS

Dans le cimetière d'une petite ville, modeste, sans pompeux monuments, mais entretenu avec un soin qui atteste la vivacité du souvenir laissé par les partis, par les chers envolés,—sur une pierre qu'entoure un grillage de fer, j'ai lu l'épitaphe suivante:

ICI REPOSE
DANS L'ATTENTE
de la
BIENHEUREUSE
RESURRECTION
ANATOLE PARTHENAIS
ARTISTE SCULPTEUR
TROIS FOIS COURONNÉ
par
L'ECOLE IMPERIALE
des
BEAUX-ARTS DE PARIS
France
DÉCÉDÉ LE 27 DÉCEMBRE
1864
AGÉ DE 25 ANS ET 3 MOIS
Priez pour lui.

En ce moment où nous semblons prendre à tâche de nimber nos hommes de talent; où Fréchette est couronné par l'Académie française et provoque les applaudissements américains; où son frère Achille remporte quatre prix sur cinq dans un concours de dessin et de peinture; où le sculpteur Hébert reçoit de l'Etat l'honorable commande de la statue de Cartier; où Chauveau préside la Société Royale du Canada; où l'on publie les remarquables travaux historiques de Garneau et de Sulte; où le Canada, mieux connu, rentre dans le giron de la France qui se réchauffe; où nos artistes et nos écrivains voient poindre enfin l'heure longtemps attendue du mérite récompensé, —il me paraît utile de ressusciter un mort génial, de mettre en lumière sa carrière brusquement interrompue.

Qui connaît Parthenais? Hors de Joliette, pas cent personnes.

Et cependant ce jeune homme, arrivant d'un Canada ignoré, méconnu plutôt, où la France croyait qu'il n'y avait que des anthropophages, cet enfant s'est percé une trouée dans l'épaisse et vivante cohue des hommes de talent dont Paris déborde! Parmi tant d'intelligences d'élite, il s'est frayé un chemin, et vite, vous allez voir.

Première année, aux grands concours, on lui donnait un deuxième prix de sculpture; médaille de bronze.

Deuxième année, 1863, aux concours de semestre, un premier prix ; médaille de bronze.

Même année, au concours annuel, le premier prix et la médaille d'argent.

Il n'avait encore que 24 ans.

Pour un sauvage, c'était aspirer haut et bien atteindre.

J'ai sous les yeux ces médailles précieuses, ces trophées de pacifiques mais honorantes victoires, et je comprends le soin jaloux avec lequel la famille du jeune poitrinaire les conserve.

Sa mère, la pauvre octogénaire, avait cette bien pardonnable vanité d'exhiber à quiconque était sympathique ces reliques, plus souvent baisées qu'un agnus, ce bronze qu'aucun or n'aurait acheté.

J'ai chez moi deux morceaux de bois que le ciseau d'Anatole Parthenais a fouillés. Ces morceaux de bois sont devenus des œuvres d'art, et celui qui me les enlèvera se lèvera matin. L'un est une corniche, un peu payenne, mais superbement conçue, l'autre est un motif de chasse. Moi, j'aime mieux le dernier. C'est grand à peine comme la main, et vous y distinguez parfaitement, dans les proportions voulues, les crocs du chien comme les griffes de l'ours.

Parthenais avait la conception, sa corniche me le prouve ; il était aussi maître des détails ; son ciseau délicat, qui ne recule ni devant une mèche de poils ni devant une dent, en témoigne assez.

Il avait fait, en cire, une réduction d'un monument qui devait être élevé sur la tombe de M. Scallon, de Joliette. Il y a trop longtemps que je l'ai vu pour en parler longuement. L'allégorie, je l'ai oubliée. Je sais seulement qu'il y avait quatre statuettes, hautes comme le doigt, où tout était si parfaitement fini que les ongles des doigts du pied s'accusaient avec la même vérité que ceux de la main.

On conserve à Paris plusieurs des sculptures de Parthenais, me dit-on.

Une chasse sur une crosse de fusil existe encore au Canada : c'est un chef-d'œuvre.

Une pipe en bois ciselée par lui—un vrai bijou —a été volée dans une exposition à Montréal.

Inutile de mentionner par le menu, d'autant plus que je ne les ai pas toutes vues, les œuvres de Parthenais. Cet enfant de vingt-cinq ans n'avait pas donné toute sa mesure. On pouvait attendre beaucoup de ce travailleur, désireux de produire s'il n'eût été cloué par la maladie, de ce bras trop tôt refroidi, de cette âme ardente usant un fourreau fragile, de ce fils revenu de France pour embrasser sa vieille mère avant de s'éteindre.

Comme je m'attarderais à parler de lui si j'avais le temps de babiller ! Rien ne m'émeut comme de penser à ces morts prématurées d'hommes qui n'ont pas eu le temps de montrer leur envergure, les Gilbert, les Millevoye, les Chatterton, pour ne rappeler que les noms les plus connus,

"Aux petits hommes des mausolées ; aux grands hommes une pierre et un nom", a dit Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe.*

Ce n'est qu'un paradoxe, et le sentait bien celui qui l'a écrit, lui qui n'a choisi, il est vrai, pour sa dernière demeure qu'un rocher,—mais un rocher poétique, pittoresque, le Grand-Bé de Saint-Malo, qui le mettait en vue comme s'il se fût fait élever un tombeau sur le Mont-Blanc.

Des monuments, donnez-nous de cela. Des statues, il en faut. On pourra en élever, à force d'argent, à des gens qui n'en méritent point. Mais ce sera l'exception. La règle prévaudra toujours, l'intelligence y aidant de plus en plus, que le mausolée écrase le pygmée comme la pierre l'insecte. Les robustes peuvent et doivent seuls se charger d'un monument.

Je ne demande rien pour Parthenais : je le rappelle à quelques-uns, je le révêle à beaucoup.

Souvenons-nous de lui, maintenant que nous commençons à reconnaître le talent, aujourd'hui que nous n'ensevelissons plus dans les bandelettes d'une indifférence honteuse les hommes qui nous font honneur, à présent qu'il s'opère un déterrement des mérites enfouis,à cette heure où nous exhumons du caveau des gloires dignes du piédestal.

L'Albani, les Fréchette, Hébert, Desève, Martel, Falardeau, Couture, pour ne citer que quelques-uns de nos artistes qui ont reçu la consécration de l'étranger, doivent vivre et vivront sans doute.

Pourquoi pas, et au même titre, Anatole Parthenais ?

Honorons nos morts !

COURT PÉLERINAGE

D'avoir lu une simple annonce dans un journal, me voici tout chose. On organise un pélérinage canadien en Terre-Sainte, et les pélerins visiteront Paris, Londres, Lorette, Assise, Rome, Naples, Alexandrie, le Caire, Jaffa, Jérusalem, Bethléem, Saint-Jean in Montana, le Jourdain, la mer Morte, ainsi que la Galilée, la Syrie, le Liban, Smyrne, Constantinople, Athènes, &c.

Quelques noms propres sous les yeux, et vous voilà rêveur !

C'est aussi que ces noms appartienneut à l'Orient, et que l'Orient est le berceau du monde et le pays des rêves. On n'y a jamais mis le pied, mais on l'a habité la moitié de sa vie par l'imagination ; le désir de le voir vous a empoigné tout jeune, vous abandonnera-t-il jamais ?

L'irruption d'une troupe de gamins dans un taillis n'éveille pas sous le feuillage une plus nombreuse nichée d'oiseaux que ce seul mot—l'Orient—ne fait affluer dans le cœur, dans l'esprit, de souvenirs frais et vermeils.

Quelle douce envolée de réminiscences mélancoliques ! quels suaves retours aux heures naïves de l'enfance où l'on s'est tant de fois promis de visiter

un jour les contrées qui virent la création de l'homme et sa rédemption, le Paradis Terrestre et le drame du Golgotha !

Je ne puis lire rien de l'Orient sans faire une pause ; le livre se ferme, l'œil se clot, l'imagination voyage, le souvenir envahit l'être, le rêve me berce, l'esprit somnole : la voluptueuse torpeur !

Et alors défilent, en gros et en détail, la terre ensoleillée et toutes ses merveilles, le pays entier, la ville, le lac, la montagne, le monument, le désert et le chameau, l'homme et son vêtement, la femme surtout, Eve aux blonds cheveux, Agar la poétique concubine chassée, Ruth la belle glaneuse, Rachel la mère sublime qui ne voulait se consoler, la Vierge Sainte et la pécheresse Marie-Madeleine,—tous les lieux, toutes les scènes que la Bible décrit.

Comme il n'y a qu'un pas des Lieux-Saints chrétiens aux Lieux-Saints musulmans, de Jérusalem à la Mecque, de la Palestine à l'Arabie, comme l'Asie-Mineure est proche, comme l'Egypte n'est pas loin, comme le même soleil enveloppe tout cela de lumière et de chaleur, comme la même poésie triste plane sur toutes ces contrées, je les visite en esprit, tantôt sautant de l'une à l'autre, tantôt m'attardant aux carrefours de la route, passant d'une ruine à un obélisque, de la Croix aux Pyramides.

Et il me revient de mes lectures, du *Voyage en Orient* de Lamartine, de l'*Itinéraire de Paris à Jérusa-*

lem de Chateaubriand, des *Orientales* de Victor Hugo, des bribes de phrases, des bouffées de souvenirs, des envies de vivre de cette vie orientale si pleine de nonchaloir.

Je revois l'indolente Sara qui se balance dans son hamac et de son pied mutin agace l'eau de la fontaine, Sara

> .....la paresseuse fille
> Qui s'habille
> Si tard un jour de moisson !

Les jardins suspendus de Babylone, où fleurissait la rose, " cette sultane du rossignol ", comme a dit Byron ;

Smyrne, bazar universel, où tous les peuples ont pris rendez-vous, caravansérail où s'entre-croisent tous les idiomes et chatoient soieries et pierres précieuses ;

Malte la vaillante, encore hantée par les ombres de ses chevaliers ;

Stamboul la riante, caressée par son golfe, la ville aux innombrables harems " qui avait visité Versailles et s'y trouvait à l'aise", sous Louis XV ;

Saint-Jean-d'Acre, aux siéges mémorables, encore imprégnée de la gloire de Richard Cœur-de-Lion et de Napoléon ;

Jaffa, qui vend les meilleures oranges de la Syrie ;

Les pyramides d'Egypte, et les hiéroglyphes, et les momies, et le Sphinx, et la campagne de Bonaparte ;

Et lady Esther Stanhope, cette moderne Zénobie ;

Et Botsaris, et Canaris, les immortels héros de la guerre des Hellènes ;

Et Navarin,

> .....la ville aux maison, peintes,
> La ville aux dômes d'or, la blanche Navarin,
> Sur la colline assise entre les térébinthes,
> Qui prête son beau golfe aux ardentes étreintes.
> De deux flottes heurtant leurs carènes d'airain ;

Et les ruines de Balbec ;

Etc., etc., etc.,

Plongez-vous dans cette rêverie, elle sera longue tant l'Orient est vaste, tant son histoire est poétique, tant ses villes et ses enfants sont pittoresques, tant ses souvenirs sont ineffaçables.

Il faut pourtant que je m'y arrache et que je cesse de babiller.

DES STATUES, PAS DE FUSÉES !

Au moment où j'énonçais le désir de voir les Canadiens élever des monuments à leurs hommes remarquables, M. Sentenne, dans la chaire de Notre-Dame, souhaitait voir consacrer à cette œuvre vraiment nationale les sommes folles annuellement dépensées en arcs de verdure et en chars allégoriques le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

Ces deux désirs ne sont ni nouveaux, ni pour la première fois exprimés en public.

M. Joly émettait il y a quelques semaines le vœu que l'on respectât nos forêts ce jour-là et qu'il fût mis un terme à cette ruineuse fantaisie de couper des baliveaux des meilleures essences pour les planter dans les rues. Planter n'est pas le mot, c'est piquer en terre qu'il faut dire. Douze heures après cette opération de piquage il ne reste plus rien que des arbres couchés en travers de la chaussée à la frayeur des chevaux, des feuilles sèches jonchant les trottoirs, et des trous en face de nos maisons. On n'a même pas la pensée généreuse de donner ces jeunes troncs aux pauvres pour qu'ils se chauffent.

Maintenant que notre législature provinciale manifeste de l'intérêt pour la conservation des bois,

pour la plantation des arbres, et qu'on a créé en l'honneur de ceux-ci une fête publique où le peuple fait sa part, peut-être comprendra-t-on qu'en déracinant des arbres au lieu de les couper, en les transportant de la campagne dans la ville, en les plantant à demeure au lieu de les ficher en terre, nous aurions dès la première année tout le feuillage nécessaire à nos processions nationales ?

Ces trois idées se complètent, il me semble :

Respectons nos forêts ;

Ne gaspillons pas des milliers de piastres en démonstrations frivoles ;

Avec cet argent élevons des monuments.

Le Canada français dans quelques jours sera en liesse. Les drapeaux amis de France et d'Angleterre flotteront sur les toits, aux fenêtres ; les rues seront bordées de jeunes érables par milliers ; chacun portera à sa boutonnière la rosette de l'ordre de chevalerie de Saint-Jean-Baptiste, le ruban de la légion d'honneur nationale ; on fera une splendide retraite de cinq, dix, vingt mille hommes qui passeront sous les arcs de verdure élégants autant que coûteux ; des charriots allégoriques porteront des ouvriers de tout état dans l'excercice fantaisiste de leurs métiers ; on entendra d'excellents discours patriotiques, expression des sentiments les plus nobles et les plus vrais ; il y aura des feux d'artifice, des concerts, des illuminations, etc.

Eh bien, je le demande, que restera-t-il tout cela le lendemain ?

Le souvenir d'une journée de plaisir ;

L'orgueil de s'être affirmé comme peuple ;

Une bonne semence tombée des lèvres d'un orateur éloquent dans un cœur bien préparé.

C'est beaucoup, certes, mais allez-vous me dire que l'on sera plus avancé parce qu'on aura détruit cinquante mille érables, bâti cinquante arcs de triomphe, fait parader cinquante ou cent chars allégoriques, où des barbiers armés de grands rasoirs de bois renouvellent un spectacle digne des bateleurs de la foire, où des cordonniers, des tailleurs de pierre, des charpentiers s'esquintent à frapper de grands coups de hache et de marteau sans faire pour cinq sous d'ouvrage ?

De tout ce qui ne laisse aucune trace dans nos esprits ou nos cœurs, débarrassons-nous au plus tôt.

Il est bien tard cette année pour mettre l'idée à exécution : fêtons donc avec entrain.

Mais l'année prochaine et à l'avenir, songeons à nos grands hommes que rien sur les places publiques des grandes villes ne rappelle au souvenir d'un peuple qui se glorifie d'eux.

Ici, dans la province de Québec, où l'influence et la population françaises croissent d'année en année, nous n'avons pas besoin de ces imposantes démonstrations annuelles, nécessaires dans les endroits—les Etats-Unis par exemple, ou les provinces anglaises de la confédération,—où les nôtres doivent se connaître, se compter, s'unir pour se maintenir et s'affirmer.

Une fête décennale comme celle de 1874, comme celle de 1884, suffirait.

Aux Etats-Unis, dans le Manitoba, plus on en fera, mieux ce sera.

Gardons notre argent pour des statues.

—Vous parlez de statues bien à votre aise, va-t-on me dire. A qui en élever ?

—Aux morts qui ont honoré notre race.

—Parbleu ! mais qui va les désigner au choix populaire, à l'initiative nationale ? Où les érigera-t-on, ces statues ? Qui aura la sienne le premier ?

Je vous vois venir ! vous redoutez les jalousies des villes, des partis, des corps publics ; vous craignez que l'Eglise, l'Etat, la robe, l'épée, les lettres, les arts, les sciences, se disputent la préséance ; vous avez plus encore peur de l'ostracisme,—et vous n'avez pas tort. Les nécessités de parti, les exigences d'une cause, les préjugés de caste, l'esprit de clocher, si puissants chez nous, sont sûrement à appréhender, mais il me semble qu'il est facile de les mater.

—De quelle manière ?

—En laissant le choix des hommes et des localités aux membres français de la Société Royale du Canada. Ces messieurs se réunissent une fois l'an, et je ne doute pas qu'ils se chargeraient avec plaisir de cette pieuse tâche. Le laïque, l'ecclésiasti-

que, le savant, le partisan politique, le citoyen de Québec, de Montréal, des villes moindres, sont aussi également que possible représentés dans ce corps. Ce sont des hommes instruits, comme tels moins prévenus, plus justes, reconnaissant mieux le mérite réel, plus disposés à le bien récompenser. Il me paraît qu'aucun corps n'offre autant et d'aussi acceptables garanties d'impartialité.

Voilà l'idée : la statue de préférence à la fusée !

La presse pourrait la débattre, les sociétés nationales l'adopter, régler le détail, se mettre à la tête de l'exécution.

Le tout respectueusement soumis

DE L'ENTHOUSIASME AMÉRICAIN

L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain.

C'est Lamartine qui l'a dit, et c'est peut-être vrai. Quand ça ne serait pas, le vers est beau, et cela suffit.

Je crois sans peine à l'enthousiasme des croisés, —par moments, pas toujours. Je crois au feu sacré de la foi, de l'espérance, du courage qui les brûlait. Je crois à la résignation avec laquelle ils supportaient leurs nombreux revers : défaites, pestes, trahisons. Mais il me semble que depuis l'époque de ces respectables dévouements, l'enthousiasme a fui à tire-d'aile pour ne plus retourner vers cette terre nue, aride, désolée, dont les voyageurs nous font la plus attristante peinture. Il ne doit y avoir d'enthousiastes maintenant que les rares pélerins qui vont baiser la pierre du sépulcre et pleurer à chaudes larmes l'époque lointaine où l'Islam abaissait le croissant devant la croix.

Enfin !

Mais un pays où il y en a de l'enthousiasme, je vais vous le dire, c'est le Dakota. Et du plus débordant, du plus exubérant, du plus délirant !

J'ai mis hier la main sur un petit pamphlet intitulé : " A scream from the American Eagle in

Dakota." Une compagnie de chemin de fer distribue cela, et je vous prie de croire qu'elle ne s'en fait pas une mince de réclame avec ce chef-œuvre. C'est un discours censé avoir été prononcé par le col. P. Donan, de l'*Argus* de Fargo, une oration du 4 de juillet, où l'abondance de l'éloquence fait songer à la fertilité du sol qui produit de tels phénomènes.

Enfoncé le Marseillais ! Dans le dix-septième dessous le Gascon !

" Les autres pays, s'écrie mon colonel Donan, les autres pays se glorifient-ils de leurs grands fleuves ? Nous pourrions prendre par le petit bout leur Nil et leur Tamise, leur Tibre jaune, leur Rhin bordé de châteaux et leur beau Danube bleu, les vider dans nos majestueux Mississipi, Missouri, Amazone, Saskatchewan et De la Plata, sans faire monter l'eau assez pour remettre à flot un bateau plat de l'Indiana échoué sur un banc de sable ! Osent-ils vanter leurs mers et leurs lacs ? Nous pourrions verser leurs mesquines mers Caspienne et d'Azof, leur mer Morte, leur Nyanzie et leur lac Majeur dans nos superbes lacs Supérieur, Michigan, Erié et Ontario, et à peine cela produirait-il sur les rives caillouteuses de ceux-ci une vaguelette suffisante pour effacer l'empreinte d'un pied de dix-huit pouces laissée sur le sable par la pantoufle de fée d'un fille de St-Louis ou de Chicago ! Vont-ils parler de leurs paysages romantiques ? Nous avons mille bijoux de lacs qui feraient se cacher sous le voile d'un brouillard ami leur lac de Côme, leur lac de Genève, leur lac de Killarney, que l'on vante tant ! Le tonnerre de notre Niagara étouffe le faible murmure de toutes leurs cataractes ; les pics abrupts et les torrents de notre Yosemite et de notre Yellowstone ; le prisme étincelant de notre St-Antoine et de notre Minnehaha ; la mélancolique grandeur de nos prairies bornées par l'horizon seul, de nos océans de verdure sans limites, rapetissent jusqu'à l'infime les plus fameux paysages de la Suisse et de l'Italie,

éclipsent les merveilles et les gloires des Mille et une Nuits, et défient la plume du poète et le crayon de l'artiste qui ne pourraient jamais rendre une parcelle de leur sublimité ! "

Et ainsi de suite.

Le ton est soutenu du commencement à la fin. L'orateur ne se refuse rien. Il continue à passer en revue les volcans, les mines d'or, d'argent et de diamant, les moissons, les vignobles, le climat, la faune et la flore de l'Amérique.

Naturellement le reste du monde est éclipsé en tout et partout.

Je ne résiste pas au désir de citer une autre phrase :

" Tout l'empire romain, dont les aigles dorées étendaient leurs ailes victorieuses des sables brûlants de l'Afrique aux collines brumeuses de la Calédonie, n'égalait pas en immensité notre Nouveau-Monde. La Russie, le plus vaste des empires modernes, pourrait se perdre dans notre hémisphère septentrional, que tous les limiers de la chrétienté ne seraient jamais capables de la découvrir. La France, cette terre de Napoléon, dont les légions, il n'y a pas plus d'un demi-siècle, faisaient trembler sous leurs pas toute l'Europe comme si elle eût eu la fièvre de vallée de Wabash, ne recouvrirait pas le seul territoire du Dakota ; tandis que la Grande Bretagne, dont le tambour éveille le globe tous les matins, serait à peine une chiure de mouche sur la face du Texas ou de la Californie."

Pas respectueux pour sa grand'-mère, le gars !

Pour la baie de Naples non plus, vous allez voir.

La gravure illustre le texte dans cet impayable petit livre, des gravures à faire pouffer !

Le Vésuve à l'horizon, Naples qui fait ceinture, grand comme la main d'eau, voilà bien l'aspect général de la baie de Naples ; sur la plage.....

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,

un mendiant sordide tendant son chapeau, et un chien qui chasse ses puces !

Au bas la légende : *Beggar-hemmed and flea-girt Bay of Naples !*

Pauvre Lamartine, si tu n'étais pas mort, cela t'assommerait du coup, hein ?

Une autre gravure représente la course des races après le progrès, *the race of races.*

En avant de toutes les autres, bien entendu, se voit le grand Yankee avec ses longues guiboles sèches et ses bottes de sept lieues ; il est serré de près par l'Ecossais, dont le tartan vole au vent ; vient ensuite l'Irlandais, avec sa pipe et son chapeau bossué, qui fut de soie ; après lui John Bull, le gros John Bull qui n'a l'air de courir que pour la forme, sûr qu'il est de les rattraper ; puis l'Espagnol, le Chinois, le Sauvage.

On conviendra que cet ordre aurait pu être interverti sans nuire à la vérité.....ni à la délicatesse. Je conçois pourtant ces malices : l'Anglais a créé l'Américain, et l'Américain, ce gavroche endiablé, rit volontiers du bonhomme ; quant au Français, n'est-il pas le Chinois de l'Est ?

Foster aura soufflé l'idée de la gravure.

Notre Niagara lui-même, dont l'orateur a parlé si pompeusement pour l'opposer aux cascatelles de l'Europe, et dont Chateaubriand a dit : "Quand on a vu la cataracte de Niagara, il n'y a plus de chute

d'eau",—est représenté par un seau d'eau de vaisselle qu'une bonne ménagère lance d'un premier étage sur la tête des passants.

La gravure n'est décidément pas enthousiaste, mais est-ce la faute de Donan ! Non.

Lui, il est monté, soufflé, chauffé à blanc pour huit pages. Il ne descendra des hautes cimes que lorsque la raréfaction de l'air ou de son souffle l'y forcera.

Nous avons vu tout à l'heure que Donan avait exalté l'Amérique. Mais dans l'Amérique il y a le Dakota, et le Dakota n'est pas peu.

"Un clair de lune plus doux ne baigne pas d'un éclat plus argenté les orangeries de l'Andalousie, ni n'invite mieux l'oison à faire une razzia de citrouilles en compagnie de sa seule bien-aimée. Nulle brise plus embaumée ne souffle sur l'Arabie heureuse ou les jardins de Gul dans leur épanouissement que les zéphirs surchargés de douces senteurs qui s'attardent en badinages amoureux dans nos buissons de rosiers et nos toits à cochons, dans nos fourrés de tilleuls, dans nos chèvrefeuilles et les piles de tripailles et de rebuts d'égouts. De plus gros moustiques n'ont jamais été fricassés dans les restaurants fashionables de l'Est que ceux qui bourdonnent si harmonieusement le long de nos cours d'eau et de nos lacs romantiques.

Ce sont les femmes qui sont belles par-là !

"Jamais femmes plus éblouissantes, plus chères, plus adorables n'ont hanté les rêves paradisiaques des poètes de l'Orient que nos célestes divinités en basin, nos seraphins en calicot domestique, nos belles en crinolines gonflables brévetées, nos amoureuses du Dakota, nos femmes, nos mères, nos belles-mères, nos grands-mères et nos cousines Marianne, qui sont l'orgueil et les favorites de la création, et dignes d'être reines partout."

Jourdain, mon petit, tu fais mieux de reposer dans ton lit tranquille que d'arroser l'enthousiasme

sur tes rives ; quand il en pousserait quelques bourgeons, serait-il à comparer aux futaies du Dakota ?

Et toi, Lamartine, mon garçon, dors bien : tu n'as jamais connu le véritable enthousiasme.

Si Donan existe, s'il a prononcé ce discours en toute sincérité, c'est le plus grand—comment dirais-je ?—le plus grand...tribun canadien des Etats-Unis. S'il n'a voulu que monter une forte blague, une superbe balançoire, c'est indéniablement un homme d'esprit, n'est-ce pas ?

Procurez-vous la brochure dans les agences de chemins de fer, et vous passerez une jolie demi-heure.

Pour terminer, je prends une légère licence avec le poète, et je m'écrie avec lui et Donan :

Quid dignum memorare tuis, O Dakota, terris vox humana valet ?.

LE DEUIL DES AVOCATS

J'ai connu, dans mes courses d'élection—au profit des autres—un bon vieillard que j'appellerai le père Thoin.

Chargé d'organiser la victoire dans une des plus populeuses paroisses du district de Montréal, j'avais établi mes quartiers-généraux chez lui. On me l'avait désigné comme étant un vieux de la vieille ; sa longue expérience des hommes et des choses de sa paroisse devait m'être d'un grand secours; sa finesse d'esprit, l'abondance de ses ressources, sa popularité, le respect qui l'entourait, tout cela ferait des mervilles.

C'était vrai.

Nous fîmes des prodiges, mais nous fûmes battus.

Le père Thoin était inconsolable. Je promis de lui envoyer souvent des journaux de la ville.

Car il lisait, chose assez rare chez les vieux cultivateurs, et il aimait cela, chose encore trop rare partout.

Il tenait à se rendre compte, il courait après le vrai. On lui citait des tours de force, d'adresse : il allait au cirque;—on parlait d'animaux étranges : il visitait les ménageries;—sa vie était une recherche

continuelle, une curiosité toujours alimentée mais jamais satisfaite.

Dans sa paroisse, on l'appelait le père *la Belette.* Plût au ciel qu'il y en eût davantage de ces belettes, fines, intelligentes, curieuses de voir de près, de savoir, surtout de savoir juste !

Je perdis de vue le père Thoin pendant plusieurs années ; je lui envoyais toujours des journaux. Je reçus parfois de lui des lettres, écrites par sa fille, où il me demandait si c'était vrai ce que disait la gazette, à savoir que le gouvernment avait gaspillé telle somme, fait telle coche mal taillée, etc. Je répondis à chaque lettre, et lui adressai force Livres Bleus.

Je ne songeais guère à lui quand je le rencontrai l'an dernier à Montréal. Il s'était rendu à l'Exposition ; il avait tout fouillé, tout compris, il s'en retournait chez lui avec des trésors.

—Bonjour, père Thoin, comment vous portez vous ?

—Alerte, et vous ?

—Très bien, je vous remercie. Et madame Thoin ?

—Pardon, mais dites-moi donc si c'est un avocat qui passe en ce moment, là, vis-à-vis nous ?

—C'est le libraire C...., lui répondis-je.

—J'ai une question à vous faire, excusez-moi si je vous retiens, mais je voudrais bien savoir.....

—Allons d'abord prendre un coup à la santé de votre femme, de qui vous ne m'avez pas encore

donné de nouvelles ; voici le Richelieu, entrons.

Nous n'avions pas fait dix pas que le vieux, me poussant du coude, me demanda :

—Et celui-ci, est-ce un avocat ?

—Mais non, c'est un huissier, maître X...,de par chez vous. Vous avez bien connu son père, j'en suis sûr.....

—Ah ! interjecta le père Thoin du ton d'un homme grandement désappointé.

Nous entrâmes prendre une consommation. Le vieux ne parlait pas. Tout à coup, je me sens souffler dans l'oreille :

—En voici un, cette fois !

—Un quoi ?

—Un avocat ! Tenez, ce gros blanc, courtaud, avec une cravate blanche, et qui s'écoute parler !

—Mais non, c'est Isidore, le propriétaire de cet hôtel. Comment ! vous ne connaissez pas Isidore, le vaste, l'incomparable, l'unique Isidore ! mais il n'y a que lui à Montréal ! Vous avez vu tous les cirques, tous les musées, tous les monuments, tous les édifices de Montréal, et vous ne connaissez ni le Richelieu, ni Isidore, ni ses *cock-tails* ! Garçon, deux *cock-tails* Richelieu !

Le bonhomme avait l'air soucieux.

—Qu'avez-vous donc, père ?

—Mon cher monsieur, j'ai une question à vous faire : de quelle manière les avocats portent-ils le deuil ?

Si on m'avait demandé de quelle manière un

lymphatique marche, comment un médecin dort, dans quelle clef parle un créancier, je ne serais pas resté plus ébahi que je le fus à cette singulière question.

—Mais comme tout le monde, répondis-je.

—Crêpe au chapeau ?

—Crêpe au chapeau ; il n'y a que le militaire en tenue qui le porte au bras.

Je n'étais pas absolument sûr de ce dernier point, je me risquai tout de même.

—Cravate blanche ?

—Non, cravate noire. La cravate blanche est pour le Palais, quand ces messieurs plaident.

—Habits noirs ?

—Hé oui !

—Alors, les avocats sont toujours habillés de noir ?

—Non. Pourquoi cela ? Tenez, il y en a deux devant nous ; l'un est tout en brun, l'autre tout en gris.

—Et ils n'ont pas de crêpes à leurs chapeaux ?

—Mais, diantre ! pourquoi toutes ces questions, m'écriai-je ?

—Parce que...parce que...C'est bien simple. Monsieur Z...., l'avocat de la reine, est mort la semaine dernière ; j'ai lu dans ma gazette que le barreau, après avoir exprimé son chagrin de cette perte, a décidé de porter le deuil pendant un mois. Vous me montrez deux avocats...

—En voici trois autres qui entrent, lui dis-je ; l'audience est finie.

—Cela fait cinq. Eh bien, aucun d'eux n'a d'insignes de deuil ! Et les trois personnes que je vous ai désignées, les seules qui avaient des crêpes à leurs chapeaux, ne sont pas des avocats ! C'est étrange !

—Le formalisme, père ! le formalisme...et l'égoïsme ! On formule des regrets, c'est l'usage, mais on n'en ressent aucun ; voilà un avocat de parti, cela fait de la place pour d'autres. S'il en disparaissait une douzaine, et des meilleurs ! S'il se vidait six des bureaux les plus en vogue ! On a décidé de prendre le deuil, personne ne le fera. Le seuil du Palais passé, qui donc songera à faire coudre un crêpe à son chapeau, à porter des habits plus sombres, à reléguer les cravates voyantes au fond de sa commode ! Tout au plus, quelques vieux avocats, frappés dans leur famille et dont le deuil expire, garderont-ils pendant un mois encore leurs lugubles insignes. La mort approche pour eux, ils songent un peu aux autres et beaucoup à eux-mêmes, car, leur tour venant, il fera si bon n'être pas oublié tout à fait ni tout à coup. Ils sont cinquante avocats, réunis, dans cette salle pour témoigner de leur chagrin ; ils expriment de beaux sentiments, leurs phrases sont touchantes ; comme leur amitié paraît chaude pour le défunt ! Quel esprit de camaraderie ! Demain dix, les plus intimes, iront aux funérailles, trois porteront un

bout de crêpe pendant quelques semaines, et tout sera dit.

—Vous ne me dites pas ça !

—De ces cinquante confrères, il n'y en aura qu'un, le secrétaire de la réunion, qui se dérangera un peu. Car il lui faudra transmettre à la famille du défunt et aux journaux la copie des résolutions de condoléance. Il y aura de l'écriture. Il jurera un peu, mais s'exécutera. Remarquez que je n'y trouve pas à redire. Il meurt plus de douze avocats par année à Montréal, il ne se passe guère de mois que le barreau ne soit appelé à s'apitoyer officiellement sur la mort d'un confrère et ne s'oblige à afficher son chagrin sur son couvre-chef pendant trente jours. Ce serait un deuil perpétuel ! On ne pourrait porter un joli et léger chapeau à la mode qui ne fût taché de crêpe. On n'aurait plus l'air jeune, la jeunesse s'écoulerait à arborer l'emblême de la mort sur sa tête.

—Alors pourquoi prendre cette obligation ?

—Le formalisme, l'habitude, la routine, que voulez-vous ? Il n'y a pas que les avocats qui en soient les victimes. Toutes les corporations en feraient autant. Je constate que les sociétés de bienveillance, les caisses de bienfaisance et jusqu'à certains clubs sont en voie d'adopter cet usage. Il serait encore temps pour eux de ne pas se faire les esclaves de ce mensonge officiel, de ce chagrin de convention qui me rappelle involontairement ces pleureurs payés dont les Chinois enjolivent leurs

funérailles. Verser des larmes par ordre, revêtir la douleur par préjugé, est-ce assez fou ? Tout cela c'est de l'hypocrisie, et de la plus sotte, car elle n'est ni nécessaire ni utile.

—Nous autres, les habitants, dit le père Thoin, quand nous adoptons des résolutions, c'est presque toujours pour nous imposer des taxes, taxes d'école, taxes d'église, taxes municipales, et je vous prie de croire que nous nous conformons bon gré mal gré à l'esprit et à la lettre de ces résolutions. Parfois nous voudrions bien pouvoir faire comme les avocats : s'engager et n'avoir pas à tenir.

Comme ce langage me parut irrévérencieux, j'interrompis le bonhomme, et nous fûmes au Palais voir défiler les avocats qui portent le deuil.

—Père, lui dis-je, la revue finie, vous aviez entendu parler de gymnastes qui font le *saut de Morissette* par-dessus quatorze chevaux, vous êtes allé les voir, c'était vrai. Vous avez lu des avocats que si l'un d'eux s'avise de mourir, tous les autres s'empressent de jurer à la face de leurs clients qu'ils prendront son deuil et le porteront pendant un mois...

—Et ça n'est pas vrai !...

UN GIBIER PEU RECHERCHÉ

Lundi,—fête de la confédération et congé quasi général,—nous nous trouvions une dizaine d'amis groupés sur le pont d'un bateau à vapeur, riant, fumant, devisant de toutes choses. Chacun contait son histoire, qui toutes avaient leur mérite ; mais celle qui m'a le plus frappé, c'est la suivante, narrée lentement, froidement, par un beau diseur, qui, la main sur un câble et le cigare aux dents, s'écoutait parler :

"J'ai un ami dont l'ambition étrange, dont le caprice singulier ont été récemment assouvis,—un peu bien rudement, vous allez voir.

" Ce garçon-là était presque toujours sur l'eaut ; rameur et chasseur, il partait presque toutes les après-dînées en chaloupe ; Joe Vincent n'a pas eu de meilleur client. Tantôt armé d'un fusil de chasse, un vrai Lefaucheux, ou d'une canne à pêche, tantôt seul avec son chien, grand épagneul blanc tacheté de brun, il partait à l'entre chien et loup et pendant des heures il nageait sec, allant de-ci, de-là, la tête remuant mais le regard toujours fixe sur l'onde, comme cherchant.

—Tu ne tueras rien ce soir, lui disais-je parfois, il est trop tard.

—Il y a la lune, répondait-il.

—La lune, oui; mais de gibier, point.

—Le gibier que je cherche n'est pas tuable.

" Ces paroles mystérieuses me le faisaient prendre pour toqué. Aller avec un fusil à la chasse d'un gibier qui n'est pas à tuer, cela ne pouvait être que d'un fou.

" Certains jours, mon ami partait avec l'aube et ne rentrait que pour le déjeuner, fatigué, l'air soucieux. Il ne manquait jamais cette course au lendemain d'une nuit d'orage, d'une bourrasque, ni pendant les longues journées venteuses. Bureau, clients, affaires, rien ne le retenait. Le port s'éveillait à peine, les matelots matineux n'avaient pas commencé à puiser dans le fleuve l'eau de leur toilette, on n'entendait encore ni roulements de voiture ni grincements de gouvernail, qu'il explorait déjà en compagnie de son domestique le chenal et les bassins, contournait les îles et les jetées, passait le long des navires, interrogeant le flot, fouillant, cherchant l'introuvable gibier.

" Le domestique était discret; je le pompai souvent mais sans en rien tirer. Il lui arrivait de faire seul l'excursion, quand le maître était malade ou absent et qu'il était survenu un violent coup de vent.

" Ces allures étranges, ces allées et venues dans la nuit, ces façons de contrebandier ne laissaient pas que d'inquiéter la femme de mon ami ; elle s'en ouvrit un jour à moi. Je filai à plusieurs re-

prises mes deux mystérieux personnages, sans pouvoir jamais constater autre chose que la fixité de leur regard dardé sur l'eau et se promenant autour de l'embarcation.

" Nous intéressâmes à la solution du problème des amis communs, qui furent bientôt comme moi sur les dents : impossible de deviner ce gibier qui ne se tue pas. Impossible davantage de faire parler mon ami.

" Quand sa femme lui reprochait doucement ses absences multipliées, lui demandait pourquoi il n'en rapportait ni oiseaux ni poissons, lui, pour expliquer ses courses infructueuses, prétextait le besoin d'exercice, la nécessité du bain, le secours de la lune pour la rime, car il était poète et tournait de fort jolis vers en faisant le guet du fleuve.

"Nous savions bien tous qu'il mentait ; mais comment le démentir ? Nos preuves, où étaient-elles ?

" C'était un assidu lecteur de gazettes.

"Une après-midi qu'il lisait la *Patrie*, il jeta tout à coup le journal sur la table et pria sa femme de faire sa malle sur le champ : il voulait partir le soir même pour l'île d'Orléans. J'étais avec lui, je m'emparai du journal et y cherchai ce qui pouvait motiver une aussi prompte détermination. Je lus bien le récit d'une épouvantable noyade arrivée là et racontée dans ses plus navrants détails, mais cela ne me disait pas grand'chose. Je ne saisissais point le

rapport entre l'accident et ce voyage inopiné. Je lui fis la conduite jusqu'au bateau.

—Je pense tenir mon gibier, me dit-il en me serrant la main.

"Il revint quatre jours après.

—Pas moyen de mettre la main sur le gibier ! fit-il quand il me vit.

"Il semblait découragé.

"Un éclair me traversa l'esprit, je crus entrevoir le secret.

—Il va devenir fou, me dis-je.

"Mais non ! "

"Un matin que je dormais comme un loir, je fus éveillé en sursaut par un carillon d'enfer ; la sonnette tintait, le marteau battait, une voix montait de la rue. Il n'était pas cinq heures, je rentrais d'un banquet politique scié jusqu'aux os ; pas besoin de vous dire que j'avais sommeil. Si c'était le feu ! Je courus à la fenêtre, et je vis mon grand diable d'ami qui s'acharnait à mettre le voisinage en émoi. Des têtes se montraient aux lucarnes, minois chiffonnés de servantes ou faces rébarbatives de bourgeois atteints d'insomnie ; les jolies bouches murmuraient, les museaux crachaient des jurons.

—Ouvre-moi vite, cria Félix,—c'était le nom de mon ami.

—Me prends-tu pour une écaillère ? lui répondis-je, en volant un mot d'Augustine Brohan.

—Vite ! vite ! je n'ai pas le temps de parlemen-

ter ; livre la place ou je la prends d'assaut. Viens m'aider, Pierre, dit-il à son domestique.

"Toute la maison était sur pied.

"Il fallait bien m'exécuter, mais je maugréai dur.

—Qu'as-tu au corps, dis-moi donc, ce matin ?

—Le gibier est trouvé, mon cher, je sais où il est. Je t'emmène le voir, en prendre possession avec moi ; c'est Pierre qui a fait la découverte. Hâte-toi.

—Etant donné que tu tombes chez moi comme une bombe, à une heure indue, et que je n'ai pas dormi, tu trouveras bon que je prenne mon temps pour m'habiller et que je me détire un peu.

"J'ordonnai à la servante d'infuser du café et je procédai lentement à ma toilette. Félix rageait : il arpeutait impatiemment la salle à manger, il mordillait le pommeau de sa canne.

—Mais avance donc, me criait-il, avance donc, tortue bipède ! Je t'enverrai à Barnum, tu verras ! A-t-on jamais vu pareil lambin ?

"Nous prîmes une tasse de bon martinique avec du gâteau de Savoie, et nous partîmes, au grand soulagement de Félix, qui se mit à marcher comme s'il eût eu la police à ses trousses.

"Pierre battait la marche. Nous avoins à descendre la rue Saint-Denis dans presque toute sa longueur, puis la rue Bonsecours jusqu'au fleuve.

—Ecoute, me dit mon ami, je vais te dire où je te mène et pourquoi. Vous ai-je assez longtemps intrigués, toi, ma femme, nos bons amis ? Vous

m'avez pris pour fou ; ne nie pas, je m'en suis bien aperçu, va ! J'avais un projet, j'avais un but ; vous en faire part, c'était me livrer en ridicule à vous tous. Je ne me serais pas arrêté, mais j'aurais constamment redouté de vous voir sourire, de vous entendre parler ; j'aurais tremblé, je me serais peut-être fâché sous vos sarcasmes. Aujourd'hui que j'ai atteint mon but, si absurde qu'il soit, il ne m'en coûte nullement de le dévoiler. Riez tant que vous voudrez, maintenant.

"Je vous confesse que j'avais hâte de savoir si j'avais deviné juste.

"Felix continua ainsi :

— Mon cher j'ai bientôt quarante ans ; je suis à l'âge où l'ambition fermente ; la mienne a cessé hier soir. Oui, quand Pierre m'a annoncé la découverte du gibier que je convoite depuis si long temps, il a entonné mon *nunc dimittis*. J'ai toujours eu de l'ambition, tu le sais, j'ai aimé la gloriole :

> Un souris de l'amour est plus doux à vingt ans ;
> Mais à trente ans la gloire est plus douce peut-être.

Fontanes a raison. J'ai eu presque tous les honneurs, et il me semble que j'ai atteint quasiment tout ce que l'on recherche. J'ai été commissaire d'écoles, conseiller municipal, maire de mon village natal, préfet de mon comté. Je suis aujourd'hui député. Serai-je jamais ministre ? Je ne sais, mais je n'y tiens pas, franchement. J'ai été marguillier, j'ai fait partie du grand-jury, du petit-

jury, j'ai agi comme juge aux comices agricoles; de locataire je suis devenu propriétaire ; j'ai des dettes, actives et passives; j'ai souvent servi comme arbitre judiciaire, comme syndic ; je suis époux, père et colonel de milice ; je viens d'être nommé juge de paix et commissaire des petites causes ; ma profession est honorable et ma clientèle lucrative. Je suis à l'aise, même riche. Je suis tuteur.....

—Diable ! il ne te manque rien alors ?

—Oui, mon cher ; il me manque une chose. Tu le vois, j'ai rempli à peu près tous les devoirs d'un citoyen, mais je ne serai parfaitement heureux que ce soir, quand j'aurai servi dans le jury du coroner.

—Et tu vas y servir aujourd'hui ? comment sais-tu cela ?

—C'est que le gibier découvert par Pierre est le cadavre d'un noyé. Il était tard quand il l'a vu hier ; il l'a attaché au rivage, nous allons le chercher, nous le menons à la Morgue, nous notifions le fait au coroner, et tu comprends que je ne puis manquer d'être du jury. Peut-être même serai-je désigné pour la présidence. Pierre sera témoin, moi juge. Et ce sera fini ; plus de courses nocturnes, plus d'excursions du matin ; mon rêve réalisé, je redeviens un mari modèle et je ne sors plus de chez moi que pour aller au bureau.....et au club ; vous ne direz plus que je suis fou, j'espère. Qu'en dis-tu ?

" Pour dire la vérité, cette volubilité, cet esprit de suite, cet agencement logique des démarches, et surtout cette inconcevable tenacité à réaliser un rêve d'Hoffmann ou d'Edgar Poë, me jetèrent dans le plus complet étonnement. Il me fallait bien parler, mais je ne savais que dire ou plutôt par où commencer. J'avais le cœur à rire de la manie, mais à le faire sans peiner le maniaque, inoffensif du reste, et dont rien dans la conduite et les rapports sociaux ne prêtait à la risée. C'était un poète agréable, qui ne sollicitait pas la muse ou la prenait de force, mais qui écrivait sous sa dictée ; il avait eu quelque succès dans le journalisme au temps de sa cléricature ; il avait une carrière jusque-là bien remplie ; c'était le meilleur des amis et rien dans son caractère ni sa vie publique ou privée ne donnait prise à la hautaine moquerie des gens qui se croient supérieurs.

" J'étais en face d'un accident physiologique, voilà tout. Il eût eu un vice de conformation physique que j'aurais de la même manière fermé les yeux dessus, sans chercher une explication.

" Je voulus m'échapper par la tangente ; comment répondre directement à un homme qui vous avoue un travers et vous demande votre opinion ?

—Mais, lui dis-je, as-tu songé que tu as bien des fois risqué, même en découvrant ton gibier, de voir ton rêve crever comme une bulle de savon ?

—Comment cela ?

—Si tu avais jeté le grappin sur un cadavre de

noyé, tu aurais été appelé en témoignage, le devoir du coroner l'eût empêché de t'assigner comme juré.

—Je le sais bien ; aussi j'aurais pris conseil des circonstances sur ce qu'il aurait convenu de faire ; j'aurais essayé de soustraire le cadavre aux regards, et volé quérir Pierre qui, lui, l'aurait découvert officiellement, tout comme Colomb a découvert officiellement l'Amérique fréquentée par des Européens depuis au moins cinq cents ans, ou Jacques Cartier le Canada visité longtemps auparavant par les navigateurs basques ou malouins. Au surplus, je n'ai pas guetté que des noyés. J'ai épié les accidents comme un reporter en quête de copie. Quand j'ai pu assister à la pose de la croix chrétienne ou du coq gaulois sur les clochers de nos églises ou sur la coupole de nos édifices publics, je n'y ai pas manqué. Je pressentais, a faux heureusement, des chutes de ces hauts sommets ; je voyais des Claude Frollo tournoyer dans le vide et se fracasser sur le pavé, et je les suivais, non pas avec le rire moqueur de Quasimodo, mais la prière aux lèvres' et de la pitié plein le cœur et de l'horreur plein mon être. Dans la foule qui savoure ces spectacles, on aurait trouvé des témoins du malheur, et j'aurais eu chance de servir la société dans un nouvel emploi.

" Nous étions arrivés au port.

" Il nous fut impossible de nous procurer une chaloupe, une bourrasque effroyable passait sur le fleuve avec de faux airs de cyclone ; le vent ato-

misait la crête moutonnante des vagues et nous la jetait en poussière d'eau à la figure. Aucun batelier ne voulut se risquer sur le flot furieux ; et personne, pas même les patrons de barges et de goêlettes, ne voulut nous louer une embarcation.

—Allons déjeuner, dit Félix, qui prit assez bravement son parti, comptant sans doute sur la solidité du câble qui retenait son gibier sur le rivage.

—Ne craignez-vous pas, dis-je à Pierre, que le vent ou la lame ne soit plus fort que la corde ?

—Non, monsieur.

—Mais quand il fera jour, quelqu'un pourra vous voler votre découverte ?

" Félix devenait soucieux ; Pierre se hâta de le rassurer.

" Nous étions convaincus que la tempête durerait encore quelques heures, et nous allâmes déjeuner chez Félix. Celui-ci fut maussade, il était sous l'empire d'une forte préoccupation, peut-être d'un pressentiment funeste.

"Tout à coup la porte s'ouvrit, et la facteur jeta dans le portique une lettre à l'enveloppe de deuil qu'une servante apporta sur un plateau d'argent.

"Félix, visiblement troublé, la lut d'un coup d'œil, et nous annonça gravement, presque solnnellement, que son frère, qui habitait Prescott, n'avait pas paru chez lui depuis cinq jours, sans qu'on sût le moins du monde ce qu'il était devenu ; on priait mon ami de s'y rendre pour aider aux recherches.

—J'irai ce soir, dit Félix ; aujourd'hui, j'ai de la besogne de taillée. Viens-tu, me dit-il ? "Le vent avait molli, la vague pouvait être bravée, un batelier nous offrit ses services et nous nous lançames hardiment à la conquête, non d'une toison d'or, mais d'une chevelure souillée de fange.

—Oui, me dit mon ami, ce soir j'aurai occupé à peu près toutes les charges que la société confie à des citoyens honorables.

—Excepté celle de bourreau !

—Je te parle de citoyens honorables, imbécile !

—Tu oublies que le bourreau est la clef de voûte de l'édifice social. De Maistre l'a divinisé ; il est l'instrument de la sanction que Dieu donne à ses lois,—naturelles ou positives. N'appartiens-tu plus à l'école.....

—Pas de scie, hein ? Le moment est trop grave pour badiner.

"Le moment était grave en effet.

"Nous abordions. Pierre nous conduisit au cadavre, solidement lié au tronc d'un arbre. Le soleil, maintenant radieux, frappait droit un visage glabre, à l'œil entr'ouvert, à la bouche remplie de gravier, les chairs tuméfiées, les oreilles et le nez rejetant un sang que la tempête avait mal lavé, la chevelure emmêlée et pleine des déchets que la vague apporte.

"Je n'ai pas vu la Morgue, je ne la visiterai jamais.

" Félix se pencha sur le cadavre et fouilla dans

ses poches ; il y trouva des papiers détrempés, les lut, pâlit, regarda le noyé et tomba à la renverse en criant :

—Mon frère !

" Ce jour-là, Félix ne fut pas juré, mais témoin.

.....

" Je lui demandai à quelques jours de là s'il n'allait pas reprendre son rêve.

—J'avais oublié qu'il me restait à être millionnaire,—j'y vais essayer, me répondit-il. Demain jentre dans le commerce de bois, et si je ne suis ni plus sot ni plus malheureux que les marchands de bois en gros de l'Ottawa, j'y parviendrai d'ici à dix ans.

" Puis il ajouta, en hésitant :

—Si quelqu'un de mes bûcherons meurt accidentellement, et cela ne saurait manquer, j'aurai chance d'être...juré du coroner.

DES VERRUQUEUX

—Oui ! De jolies mains pour un pianiste !

—Quoi ? Mes verrues ? Je donnerais mon piano.....

—Pour faire plaisir aux voisins ?

—Pour me débarrasser de ces maudites excroissances. Tiens, mon vieux, quand je suis à jouer, quand dans ma tête bourdonnent ce qui me semble être des idées musicales neuves, que je m'enivre des applaudissements de la foule aux concerts, de la société dans les salons, que je me sens de force à créer et à créer grand, que je me berce au son de ma musique dans ces rêves dont ne peuvent vous tirer ni le froufroutement de la danse ni les acclamations de l'auditoire, si je jette les yeux sur mes laides pattes de devant semées d'un archipel de verrues, parole d'honneur ! je porte envie à mon boucher.....Si je connaissais un remède.....

—Il n'y a rien de plus simple, dis-je à mon ami : j'ai dix recettes à ta disposition.

—Quelque conte de ma mère l'oie ?

—Non ; ce qu'il y a de plus autorisé par la Faculté. L'acide nitrique.

—Si ces messieurs le permettaient, interrompit la vieille bonne de mon ami,—un antique meuble

de famille respecté à l'égal des portraits d'aïeux et d'une utilité aussi incontestable pour le moins,— je puis le dire, Jules, que je ferai passer tes verrues en un clin d'œil. Je connais plusieurs remèdes bien certains. Mon défunt père .....

—Voyons, voyons ce que c'est, la mère ! La théorie d'abord, la pratique ensuite !

—Je vous l'ai dit, il y a bien des manières. La plus simple est celle-ci : on les lèche trois fois le matin avant de se laver. J'ai eu une voisine.....

—Et combien de temps faut-il ainsi adorer sa peau, dit Jules ?

—Ça n'est pas bien long, mais peut-être l'autre moyen opère-t-il plus vite. Vous faites compter vos verrues par quelqu'un plus jeune que vous. C'est lui qui les attrappe. A mesure qu'elles disparaissent de vos mains, elles croissent sur les siennes. Le plus jeune de mes frères, André...

—Comme c'est charitable, m'écriai-je ! Cela me rappelle ce que j'ai entendu dire enfant : on fait à un bâton autant de coches qu'on a de verrues et on le cache celui qui le trouve et compte les coches se voit pousser le même nombre de verrues.

—Mais cela peut prendre du temps, fit Jules.

—Oui, mais on peut aussi enterrer le bâton, et les verrues disparaîtront à mesure qu'il pourrira.

—Il vaut bien mieux frotter la verrue avec un pois, dit la vieille bonne. Après avoir frotté, à jeun, pendant trois minutes, on enveloppe le pois dans

un papier et on le jette loin de soi. Par exemple, il ne faut pas l'entendre tomber. C'est pour cela que le garçon de Pierre à Toiniche n'a pas.....

—Voyons, Marguerite, cite nous tous tes remèdes, si tu le veux, mais pas d'exemples ! Connais-tu autre chose ?

—Moi-même je me suis fait passer deux verrues en bien peu de temps. Ce n'était pas hier, je t'assure, Jules. J'étais déjà au service de ta mère. Luc Boisseau ne me trouvait pas trop vilaine, il me le disait du moins. Il a été tué au feu de trente-sept. Dieu ait pitié de lui ! Je trouvais toujours moyen de cacher les deux doigts affligés. C'était à la main droite. J'évitais même de lui donner la main. S'il avait fallu qu'il vît cela, lui un beau gars qui jouait si bien du violon dans les partis de tire et aux épluchettes de blé-d'inde ! Quand il y avait un bal.....

—Marguerite, Marguerite, finis donc. Qu'as-tu fait ?

—Si j'avais été aussi impatiente que toi au temps où tu geignais pendant des heures sur mes genoux, mon pauvre Jules, tu ne saurais pas encore parler. Ça ne se souvient pas, les enfants ! Eh bien, c'est ma cousine, la petite Julienne Matha, qui s'est mariée l'année d'ensuite avec Simon Larivière, qui m'a enseigné cela. J'ai volé un petit morceau de bœuf au boucher, j'ai frotté mes verrues avec...

—Avec le boucher ?

—Laisse-moi donc parler. Je disais en même

temps : "Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ;" puis j'ai jeté le morceau de bœuf par-dessus mon épaule gauche en arrière de moi. Huit jours après j'avais les mains aussi nettes qu'aujourd'hui. Pas ridées comme à cette heure, par exemple !

—Et tu as commencé à donner la main à Luc Boisseau après cela ?

—Oui, et je me suis aperçue qu'il avait une grosse verrue lui aussi.

—Sur la lèvre ?

—Non, dans la main. Il a essayé de la faire passer autrement que nous autres, car il était instruit, lui, et il lisait dans les gazettes. Il y avait vu que la verrue disparaissait quand on la ceinturait avec un crin de cheval noir. Comme de fait ! La sienne a disparu, mais il lui est venu du mal, et il avait la main enflée quand il est allé rejoindre les patriotes qui se battaient à Saint-Charles. Au bout de quelques jours, ils l'ont tué.

—Non, Marguerite, ils ne l'ont pas tué. Cest lui qui s'est tué, grâce à sa croyance aux remèdes populaires. Maman m'a raconté que ce Luc était un brave homme qu'elle désirait beaucoup te voir épouser. Malheureusement, le crin de cheval, comme le ciseau de la Parque, a tranché le fil de ses jours. La verrue a disparu, mais le cancer est venu, et le cancer a emporté ton amant avant qu'il eût pu se battre. Il y a, ma bonne vieille, des croyances populaires qui, pour superstitieuses

qu'elles soient, n'offensent pas la divinité, mais font mal à ceux qui y croient. Ton fiancé s'est tué avec un crin de cheval noir ; d'autres s'appauvrissent à détruire l'un de leurs meilleurs amis, le crapaud.

—Et comment cela, dis-je !

—Oui, mon cher, il y a des milliers et des milliers de crapauds de détruits chaque année par suite de ce ridicule préjugé que son attouchement produit la verrue à chaque endroit touché. Or, tu connais l'utilité de ce batracien ?

—Bien ! mon Jules, notre troisième voisin Charles .....

—Ma pauvre Marguerite, tes remèdes me font rire et je vais dès demain consulter un médecin et lui montrer mes mains verruqueuses.

—Vas trouver le docteur.....

Il y a des médecins qui voudraient que je misse ici leur nom !

Peut-être le ferai-je dans un prochain article sur les remèdes de vieilles femmes.

LES CENTENAIRES

Il n'y a presque plus moyen d'être centenaire, et la chose ne mérite guère qu'on l'essaie, tant les chances sont minces.

D'abord, il y a Dieu qui, voyant que Mathusalem avait abusé de la permission, a mis l'humanité à la portion congrue ; c'est à peine si l'homme vivote maintenant ses quarante ans. Adam sans doute se sera plaint, humilié d'avoir été distancé par un petit-fils qui a ri à là barbe de neuf siècles, quand lui, le premier père, n'avait souri qu'à deux ou trois.

Et puis il y a l'abbé Tanguay qui les traque Ces pauvres braconniers de la vie, il leur dresse procès-verbal en forme et ils sont rares ceux qu'il relâche ; et s'il en laisse filer, ce n'est jamais qu'après avoir scruté leur vie jusqu'au baptême

Le moyen de trouver grâce devant un juge aussi renseigné, qui vous dit : " Vous êtes né messidor an III, ou brumaire an VIII, d'une tel et d'une telle, dans le bourg de X ou le village de Z, vous avez eu pour parrain et marraine celui-ci et celle-là. J'ai votre extrait de baptême en poche !"

Pour un homme. un prêtre surtout, qui se dispose à doubler le cap de la centaine, le procédé

manque de charité, et s'il lui arrive comme à Fontenelle de rater de quelques mois, ce n'est pas moi qui l'en plaindrai.....moi qui serai depuis longtemps rendu dans les pays d'en haut.

Il y a eu sur les rangs au-delà de quatre cents centenaires dans le Bas-Canada. N'ont été admis à l'honneur de l'examen que quatre-vingt-deux ; les autres auraient pu être bicentenaires que le moyen de contrôler la prétention faisant absolument défaut, l'abbé Tanguay les a forcément mis hors concours. C'étaient pour la plupart des étrangers nés Dieu sait où.

Un des plus célèbres bibliothécaires de Londres trouvait étonnant qu'on eût pu retrouver en Angleterre l'état civil de dix vieillards centenaires ou prétendus tels, et se refusait à croire que l'abbé Tanguay eût fait ce travail pour quatre-vingt-deux personnes. Ce travil existe, il est consigné dans le cinquième volume du recensement de 1871. Vous voyez là le nom de la personne, son sexe, le lieu de sa naissance, son âge allégué, son âge exact, son occupation, la date de sa naissance, de son mariage, de sa mort, et le lieu de sa sépulture.

Ouvrez et lisez.

Combien croyez-vous qu'il y avait eu de centenaires authentiques depuis 1667, date de la naissance des deux plus anciens individus qui ont passé pour tels ?

Neuf seulement.

9 sur 82 ! !

Je les nomme :

Anne Charlotte Dumont, née à Québec, non mariée, 100 ans :

Marie Josette Dupuis, née à Saint-François du Lac, 100 ans ;

François Forcier, né à Sorel, 103 ans ;

François Giguère-Despins, né à Saint-François du Lac, 102 ans ;

Pierre Joubert, né à Charlesbourg, 118 ans ;

Rosalie Lizotte, née à Saint-Roch des Aulnaies, 109 ans ;

Pierre Noel Plante, né à Saint-Jean, Ile d'Orléans, 101 ans ;

Jean-Baptiste Poupard, né à Laprairie, 103 ans ;

Thérèse-Marie, sauvagesse née à Saint-Régis et enterrée au Saut Saint-Louis, 100 ans ;

Avoir cent ans, c'est une gloire comme une autre, et qui rapporte toujours respect et considération. C'est parfois un métier, qui rapporte de l'argent. Il y avait à Québec—peut-être y vit-il encore—un vieillard dont les journaux se sont souvent entretenus et qui battait monnaie avec son âge et sa couronne de cheveux blancs. L'abbé Tanguay ne le juge pas un centenaire authentitique. Jalousie possible d'un jeune vieillard qui guigne sa centième et qui préfèrera mourir en petite compagnie ! Toujours est-il que le père Doyer n'a ou n'aurait que quatre-vingt-quatorze ans.

J'ai vu à Saint-Hyacinthe un vieux barbon qui

s'en attribuait cent quatorze. Son nom m'échappe, je sais seulement qu'il venait de Chambly, et que l'hôpital l'avait recueilli. Nous refusions de croire qu'il eût cet âge, à le voir encore vert parcourir nos rues d'un pas assez leste. L'impression générale était qu'il exhibait le baptistaire de son père.

Si je me suis trompé à son sujet, j'en demande pardon à ses mânes.

J'ai lu quelque part dans les *Annales de la propagation de la foi* que le Français vit fort vieux au Canada. Cette observation, qui est d'un Canadien, Mgr Taché je crois, doit être basée sur l'expérience, et je ne doute pas que des candidats centenaires écartés de l'examen parce qu'il était impossible de mettre la main sur leurs registres baptistaires, la grande majorité ne fût française. Mais ce travail de constatation est absolument impossible.

Au reste, il suffit, pour les besoins de la statistique, de savoir que le nombre des centenaires réels chez nous est à celui des prétendants comme 9 à 82, c'est-à-dire dans une proportion de dix pour cent.

Cet écart montre bien l'inanité de certaines croyances populaires.

On ne croit plus guère aux loups-garous, ni aux chasse-galeries ; on ne croira bientôt plus aux centenaires sans visa.

LES POISSONNIERS DE L'OTTAWA

Je parle ici de cette portion de la rivière Ottawa qui descend de la capitale jusqu'à Grenville C'est un des anneaux intermédiaires d'un cours d'eau que le dictionnaire m'empêche d'appeler fleuve parce qu'il ne conserve pas son nom jusqu'à la mer, mais que nommaient ainsi les titres de concession de la seigneurie de la Petite-Nation au siècle dernier, lorsqu'ils le désignaient sous le nom de " Grand fleuve Saint-Laurent. " Les géographes n'avaient pas encore peut-être constaté laquelle des deux cornes de l'y qui se soudent au pied de l'Ile de Montréal est la plus considérable et devait seule porter le nom du corps principal. Il faut croire qu'une branche secondaire d'un fleuve, c'est comme le fils cadet de la noblesse anglaise : ça n'hérite pas du titre. Jeune branche, tu bifurques ! adieu, je t'ai vue !

Depuis longtemps je savais comment Montréal s'approvisionne de poisson ; ce n'est que cette année que j'ai appris comment Ottawa fait pour ne point s'en passer.

Il n'est évidemment point question ici de poisson salé et personne ne me demandera où se prend le poisson fumé : il s'agit uniquement du poisson frais,

Il y a, même en poisson frais, une forte importation des Etats-Unis et du golfe Saint-Laurent. Le cabillaud, le flétan, le saumon, le bar, la plie, l'éperlan et' bien d'autres nous viennent de là. C est la nourriture du riche ou de la famille aisée ; cela se vend cher. Le pauvre d'Ottawa trouve sa nourriture, sans grands frais, dans sa rivière, et le riche, qui aurait les moyens de manger des murènes et des lamproies, est bien forcé de faire comme nous et de se contenter de la faune qu'il a sous la main.

Il n'y a qu'un vendeur de poisson frais en été dans la capitale ; c'est Moïse Lapointe,—un charmant garçon que tout le monde estime et qui s'est enrichi honêtement dans son commerce. Jeune et rieur, patriote et charitable, franc luron, n'ayant pas de porte de derrière, joli. garçon,— ce qui ne nuit jamais,—voilà Moïse. La ponctualité même ; il ne fait courir ses pratiques qu'une fois l'an : le premier d'avril.

Moïse achète-t-il son poisson d'occasion, des passants, des pêcheurs heureux et qui n'ont que faire de leurs captures ? Oh ! non. Il a tout un service organisé ; il a ses fournisseurs à l'année, qui ne le laissent jamais manquer de rien. Tous les jeudis soir, il est certain de recevoir par le *Peerless* autant de poisson frais qu'il en faut à la ville pour le lendemain.

D'abord, me demandera-t-on, quel poisson est-ce? Je réponds ;

De la truite, ou brune, ou noire, on saumonée ;

De l'esturgeon, dont nous ne savons pas utiliser les œufs pour faire du caviar ; de l'escargot,—non reconnu par le dictionnaire, mais avec lequel on fait d'excellentes escalopes très françaises ; du maillé, moins difficile à manier que le précédent et pour le moins aussi bon en cuisine,—tous poissons du même genre et à croquer, je vous assure, surtout à la sauce blanche et à l'étuvée.

Des carpes, qui n'ont peut-être pas cent cinquante ans bien avérés comme celles que Buffon vit dans les fossés du château de M. de Maurepas, mais qui sont de fameuse nourriture ;

Des brochets, des dorés, qui pèsent jusqu'à dix-livres, de l'achigan vert ou noir fort beau, de l'anguille, du maskinongé, du crapet, de la brème, de la perchaude, de la manigane, de la barbotte et de la barbue.

J'emploie là des mots que le dictionnaire n'a pas mais qu'il faudra bien qu'il enregistre un jour, puisque la langue est faite pour les hommes et non les hommes pour la langue.

Ils sont en tout sept ou huit, entre Grenville et Ottawa, les poissonniers dont toute la pêche est vendue d'avance à Lapointe. C'est surtout entre Rockland et Montebello qu'ils sont échelonnés. Ces gens pêchent toute l'année ou à peu près. Ils prennent, au département des pêcheries, un permis qui ne leur coûte rien et en vertu duquel ils peuvent tendre autant de rets et de lignes dor-

mantes qu'il leur plaît. Aussi ne s'en font-ils faute. Quand on a trois, quatre, six rets de trente brasses de tendus, autant de lignes dormantes longues de sept ou huit arpents, visiter cela trois ou quatre fois par jour, mettre l'appât à six cents hameçons, raccommoder et laver les filets, en un mot tenir en parfait ordre tous ces engins de pêche et surveiller les prises,—cela prend à peu près tout le temps d'un homme. Mais quand on est poissonnier, on ne l'est pas à demi ; toute la famille s'occupe du métier : la mère et les filles lacent, c'est-à-dire font les mailles d'un rets, les petits garçons vont à la recherche du ver et du vairon ; l'un coupe en petits cubes d'un demi-pouce la chair d'une carpe ou d'un brochet,— c'est l'appât destiné aux lignes de fond ; un autre décortique un jeune bois-blanc, avec l'aubier duquel il fait des lanières qui tiennent à toutes fins lieu de ficelle. C'est avec elles qu'on attache au rets flottes et cales.

Entre temps, on pêche à la ligne traînante, et c'est ainsi que l'on capture les plus belles pièces.

Et toujours, à toute heure, ce monde chante.

Mais nous voici au jeudi matin.

Les réservoirs d'eau que l'on a traînés derrière soi pendant une semaine sont amarrés à la rive ; le père, les fils arrivent de leur dernière visite aux rets et aux lignes de fond ; on va voir ce que la semaine a donné.

Il faut être à l'abri du soleil ; on choisit, au bord

de l'eau, un endroit ombreux où le poisson ne sèchera pas, où l'on ne cuira pas soi-même. C'est tôt fait, le quai du bateau ou une touffe d'arbres suffit. Toute la famille est rendue. Un, deux, trois enfants préparent la barbotte ; c'est le seul poisson pour lequel on prenne ce soin : trois coups de couteau et deux mouvements, elle a perdu sa tête, sa peau et ses entrailles ; une incision à la queue, et la voilà enfilée dans la lanière de bois-blanc. Le pouce gauche des opérateurs est revêtu d'un poucier de cuir ; le couteau est aiguisé, croyez-moi. Et les débris sont jetés à l'eau, et la vessie flotte, et les plus petits enfants s'en emparent pour la faire, d un coup sec, éclater avec un bruit de pétard. On assomme l'anguille avant de l'empaqueter, les autres poissons, on les laisse mourir de leur belle mort.

Cinq ou six barbottes—selon la grosseur—sont enfilées, voilà un *paquet* ; voici un brochet, une truite ou un achigan, il pèse deux livres,—il fait son paquet.

Tout poisson ou tout collection de poissons qui pèse deux livres fait paquet.

Si un poisson, quel qu'il soit, pèse quatre livres, c'est un *redoubleux*.

Un paquet se vend à Lapointe dix centins, un *redoubleux* vingt. Mais il n'y a ni tripleux, ni quadrupleux. Seulement, si un poisson pèse vingt livres, on vous le paie un dollar. Libre à vous, par exemple, de le vendre ailleurs, où l'on

vous en donnera plus, mais les poissonniers, qui passent tant de petites pièces avec les grosses, ont la pudeur de le livrer à Moïse et ne cherchent point à éluder la convention.

Les paquets sont faits. Voici qu'on apporte de grandes boîtes oblongues avec des poignées de bois qui forment brancard. On en garnit le fond de glace, on suspend les paquets à des petites barres transversales, on les recouvre de glace, le *Peerless* passe, et voilà Ottawa sûr de manger maigre et bon le lendemain. Tous les poissons sont mêlés dans ces boîtes, tous, sauf la barbue. Si les autres ont besoin de la glace, elle a besoin pour conserver sa couleur, pour ne pas blanchir, qu'on ne l'en entoure point.

Le soir même, on recommencera à travailler pour le jeudi suivant.

—Combien de paquets cette semaine, demandai-je l'autre jour à un poissonnier ?

—Cent quarante-huit, monsieur.

—Et cela vous fait ?

—A dix centins le paquet, cela me donne quatorze piastres et quatre-vingt centins. C'est Lapointe qui paie le fret.

—Est-ce une forte semaine ?

—Oui, une des bonnes de l'année.

—Dites-moi, est-ce que le poisson disparaît ?

—Sans doute, me répondit-il, sans doute. Jadis, deux cents paquets, c'était une petite semaine. J'ai vu des semaines de huit cents paquets.

C'était le bon temps. On n'avait pas encore construit cette damnée chaussée de Carillon, et le poisson montait jusqu'ici. Le métier s'en va, monsieur, le métier s'en va.

—Mais attribuez-vous la disparition du poisson à la seule construction de ce barrage ?

—Oh ! que non ! Ceci est une cause, sans doute, mais la moindre des deux causes principales. L'autre, la vraie, celle qui nous ruine en ruinant le poisson, c'est le bois que les moulins jettent à l'eau, le bran de scie, les déchets, les rognures, tout ce qui flotte un temps et s'accumule lentement au fond de la rivière. Dans dix ans il n'y aura plus de poisson.

Le bonhomme s'emballait, je le laissai continuer.

—Oui, monsieur, dans dix ans, adieu la pêche dans cette section-ci de l'Ottawa. Pour se rendre aux désirs de huit ou dix propriétaires de bateaux qui cassaient quelques aubes de roues sur les fortes pièces de bois rejetées par les moulins, on ruine la navigation, on ruine la pêche. Auparavant, quand le bois flottant, libre, était jeté au rivage ou passait au fil de l'eau, nous le ramassions ; mais aujourd'hui ces débris, ces copeaux, cette sciure, ces saletés qui flottent à la surface, personne ne s'en emparant, s'enfoncent et embarrassent le lit de la rivière. Quand je vous dis que le poisson meurt par milliers dans les baies ! Le bois s'accumule à l'entrée de ces baies, corrompt l'eau, emprisonne et empoisonne le poisson. Faites un trou

dans la glace, à la Baie des Outardes, à la Baie Noire, à la Baie de Campbell, même à la Baie de la Pentecôte, l'odeur qui en sort, en plein janvier. vous force à reculer. C'est le poisson mort qui pue ainsi.

"Quand on tue le poissons par millions, comment voulez-vous qu'il dure?

"A de certaines entrées de baies, il y a plus de dix pieds de sciure de bois. Tenez, j'ai failli y périr pas plus tard que ce printemps. Une explosion, quoi! A tout instant, nous autres pêcheurs, nous sommes témoins de ces explosions. Pouf! et le bran de scie qui fermentait jaillit hors de l'eau, soulève celle-ci,fait une détonation sourde, et noie le pauvre monde. Mon canot a monté trois pieds en l'air, j'ai perdu mon aviron. Je me suis cru flambé et j'ai dit un acte de contrition.

"Je disais que les pauvres gens faisaient leur profit du gros bois de rebut qui descendait la rivière, et que pour faire plaisir à une demi-douzaine d'hommes on nous ruine. Savez-vous comment? On force les propriétaires de moulins—c'est la loi—à broyer leurs déchets ; on vous passe une bonne pièce de bois, qui serait bonne pour le chauffage, dans des *cochons* qui l'entaillent, la déchiquètent, la réduisent en fragments impropres au chauffage. Cela s'imbibe bien vite d'eau et va au fond de la rivière ; la navigation en souffrira sérieusement d'ici à dix ans ; le poisson disparu, nos prairies riveraines couvertes de ces copeaux et in-

cultivables, voilà ce qui nous attend. Peut-être même quelque peste.

" Vous qui êtes un avocat, parlez-en donc au gouvernement ?

—J'en parlerai dans les gazettes.

UN DIMANCHE À LA CAMPAGNE

Samedi soir.

....

Ma course errante, qui me ballotte depuis une semaine, vient de m'échouer à R***, que je n'avais pas revu depuis mon enfance. C'est assez une importante paroisse, mais où peu de choses changent ; je reconnais l'église, le presbytère, la place publique, où se dresse une immense croix ; la maison d'école qui me rappelle mes premières férules et tant de petits compagnons presque tous aujourd'hui dispersés ou morts et dont je ne rencontre plus un seul ! le marché, prétexte de construction, un toit sur quatre poteaux, où j'ai failli m'éventrer sur un crochet de boucher un matin que j'avais grimpé sur les entraits ; mais surtout la maison paternelle, cette bonne vieille maison en croupe, bâtie en pierre de rang, solidement assise sur la cour sablée, et le grand jardin dont quatre peupliers, quatre flèches, indiquaient les angles.

Des milliers de souvenirs m'assaillent, doux, naïfs, innocents, sereins, et pourtant tristes, rendus tristes par la distance où les années les tiennent, par la comparaison des graves événements d'alors, l'évasion d'un geai, la pièce d'argent trouvée sur

la route et partagée avec un camarade, la première messe servie le dimanche en surplis, jupon et bonnet carré,—avec les piètres responsabilités du jour —gouvernment de la famille, devoirs publics, carrière à faire fructueuse,—attristés surtout par le regret des joies perdues.

Je m'arrête, pour ne pas commettre une phrase—longue et embrouillée—comme celles de Maurice Guillemot. J'étais en bon chemin...

Mais la voiture file et me voici en dehors de mon village. J'arrive bientôt aux confins de la paroisse, et je débarque chez un vieux couple où m'amènent mes affaires. On m'offre sans façon l'hospitalité pour la nuit et le dimanche ; le bateau ne passera ici que lundi matin : j'accepte.

Dimanche soir.

On s'est levé matin à la ferme ; à cinq heures j'entendais rôder de la maison à la laiterie et du hangar à l'écurie.

C'est un ménage de rentiers, un couple antique. On a blanchi sous le même harnais, il a fallu travailler dur pendant près de cinquante ans de ménage pour acquitter la terre achetée à crédit, élever une nombreuse famille tout en s'arrondissant peu à peu. Mais on a conquis l'aisance ; on a établi ses garçons, bien marié ses filles; tous ont fait souche et on est bisaïeul. Couronne de cheveux blancs sur la tête, oui, mais plus belle couronne encore dans ce régiment d'enfants, de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants qui, me dit-on, vient

tous les ans, à l'époque des fêtes de l'année nouvelle, saluer les ancêtres et déposer sur leur joue encore fraîche le baiser du respect et de l'affection. On n'a pas eu, comme Victor Hugo, son apothéose nationale ; mais on vit ferme dans une brigade de jeunes et de vieux cœurs ; on a des Georges et des Jeannes en veux-tu en voilà. Et puis, on habite tous la même paroisse, à l'ombre du même cloche,— patriarchat touchant qui permet à toute la descendance, avenant fête ou péril, de chercher l'abri ou le plaisir sous l'aile grand'-paternelle.

A huit heures le déjeuner est pris ; la calèche attelée vous entraîne à la messe. Mais il faut s'arrêter en chemin, chez le fils ainé, histoire de demander une place de banc pour le monsieur de la ville que voici et de boire ensemble un petit verre.

C'est un remue-ménage, un brouhaha, un va-et-vient charmant. Les enfants passent devant vous en s'excusant, chacun mettant la dernière main à sa toilette.

—Es-tu prête, Catherine ?

—Non, je cherche mes gants. Ton parasol est ici.

—Dépêchez-vous, dit la voix vibrante de l'un des gars, la jument s'impatiente !

—On y va, on y va !

La petite colonie s'ébranle en deux voitures, nous la suivons, comme il convient à des anciens,

Le second coup de la messe sonne, on est encore loin de l'église, on arrivera bien avant le tinton.

O mes vieilles cloches, dont les rapides et joyeuses volées ont les premières célébré mon baptéeme et annoncé au village la venue d'un nouveau-né, vous toutes trois dont les sons sharmonisaient si bien je vous reconnais allez à l'écho que vous réveillez dans mon âme ; vous appelez aujourd'hui à la prière l'enfant qui autrefois se suspendit souvent à vos longues cordes et vous fit vibrer dans la tour massive. Je n'ai jamais entendu sonnerie plus lugubre que le glas frappé sur votre airain, et je vois défiler sous l'œil du souvenir les processions de la Fête-Dieu et des Rogations, les compérages, les mariages, les cortèges funèbres que de vos voix sonores vous convoquiez dans le temple. C'est un morceau de mon enfance qui me revient, je m'en empare et veux en revivre encore un jour.

Il est encore là, au pied de l'église, lo baptistère gothique où l'on me fit chrétien ; là encore les hauts et blancs piliers de la nef; le balustre brun de la sainte table ; la chaire accrochée au jubé et portant sculptés sur ses flancs le portrait des évangélistes et leurs attributs, l'aigle de Jean et le bœuf de Marc ; le grand banc à six places où ma famille s'agenouillait. Qui donc l'occupe aujourd'hui ?

Voici que la messe commence, le sermon ne tarde pas, mais ce n'est plus comme jadis ; où es-tu, vénérable grand vicaire dont la puissante voix

ne tonnait pas contre de prétendus erreurs, mais enseignait le bien et la vertu ? Je ne te vois plus, modeste rabat noir au liseré de galon blanc, l'élégant collet romain te remplace. Où donc la vieille soutane râpée, verdissante, dans les plis de laquelle se cachait tant de bonté d'âme, tout de générosité ? Tiens, cet accent qui frappe mon oreille est anglais ! Et ce langage théologique, savant, correct, je suis sûr que le troupeau ne le comprend pas. Comme cela a changé en trente ans !

Le service divin est terminé, on s'attroupe sur la place de l'église, le crieur annonce un poulin perdu et un chapelet trouvé; je circule dans les groupes, cherchant d'anciennes connaissances. Je reconnais quelques hommes mûrs, qui ne me reconnaissent, eux, qu'après avoir appris mon nom et vérifié ma ressemblance à mon père. On m'invite obligeamment à dîner ; je dois refuser. Je m'éloigne à regret du village natal, je jette un dernier coup d'œil à la maison paternelle, et c'en est fait peut-être pour jamais.

Nous terminons nos affaires dans l'après-midi ; nous causons de l'apparence des moissons, du cirque qui va venir à la ville prochaine ; la récolte sera bonne, le cirque attirera Philémon, mais Baucis ne tient à voir ni singes ni singeries. Le souper se prend, la pipe s'allume, puis le vieux :

—Monsieur, dit-il, nous permettra-t-il de nous absenter pendant une heure

ou deux ? Je sais que ce n'est pas poli, mais de l'autre côté de la rivière, dans le village d'en face, tenez, cette maison blanche, à main droite, près du gros orme,—j'ai un ami de plus de quarante ans qui est bien malade. J'ai bien peur qu'il n'en réchappe pas. Il m'attend aujourd'hui avec na femme. Ce sera peut-être la dernière fois que nous le verrons. Nous ne serons pas longtemps. Peut-être aimeriez-vous à venir avec nous ? Nous allons traverser en canot. Si vous préférez rester ici, mettez-vous à l'aise, faites comme chez vous ; le jardin est en fleurs, il y a des fruits ; ne vous gênez pas.

—J'ai apporté des journaux, je vais lire en fumant. Je serais fâché que vous ne rendissiez point les derniers devoirs à votre ami et à sa famille.

Je reste seul à la maison, seul avec un gros chien de garde qu'on n'osait pas risquer dans le canot.

Le soir arrive lentement ; la lune émerge difficilement de l'horizon, des nuages pommelés et immobiles l'interceptent par intervalles. Le temps est mort, pas un souffle n'agite les feuilles, sur une branche de pommier le rossignol égrène ses perles : mauvais présage ! L'ombre descend plus épaisse; quelques feux s'allument le long de la rivière, et à leur clarté on voit dans l'eau les arbres de la rive et les maisons se mirer tête en bas. Les bruits s'éteignent l'un après l'autre ; mais le rossignol chante encore. On n'entend

bientôt plus au loin que le hurlement de quelque chien, le coassement de la grenouille ou le cri rauque de quelque oiseau de proie qui vient s'abattre dans les joncs. Cela sent l'orage. Pas de mouvement, pas de vie, pas un couple d'amoureux passant à portée du regard, pas une chanson humaine s'élévant de l'onde, de la maison, du bosquet. Comme ce silence et cette torpeur vous pèsent ! On dirait que la mort plane dans ces parages.

Je m'enfonce dans une morne rêverie, d'où ne sont pas propres à me distraire le nuage qui noircit et la lune qui disparait. Je crois sentir une légère brise fraîchir mon front. A bientôt la pluie !

Tout à coup de l'autre rive une voix hèle le passeur ; presque aussitôt j'entends battre l'eau par les rames d'un chaland que je ne vois pas, mais que je devine à quelques arpents en amont au brasillement qu'il laisse dans la nuit noire. La voix semble s'impatienter, les coups de rames se précipitent. Il y a quelqu'un qui est pressé.

C'est peut-être la mort.

Bientôt je distingue un galop qui va toujours se rapprochant, et à la lueur d'un éclair fauve je vois passer sur la grande route, ventre à terre, un cheval qui gagne vers le village.

Je cours chez le passeur.

Il m'apprend que le cavalier va chercher le prêtre, que le curé de la paroisse d'en face est parti

après les vêpres pour aider un de ses collègues occupé aux Quarante-Heures, que le médecin est au chevet du malade, que ce malade est l'ami de mon hôte, et que les nouvelles sont mauvaises.

Mais voici la pluie, voici le tonnere, je rentre.

Quel orage superbe !

Lundi matin.

C'était bien la mort qui visitait hier soir ce voisinage ! Mes hôtes ne font que de revenir : ils ont perdu leur ami.

Et comme un malheur arrive rarement seul, la foudre a incendié sa grange et tous les bâtiments de la ferme.

Pas gai, mon dimanche à la campagne !

LE MOT "AT HOME"

At home. Voilà un mot que personne au Canada ne sait ou ne veut traduire. Les journaux diront qu'il y a eu un à *home* chez le gouverneur ; les jeunes gens diront qu'ils sont invités à l'*at home* de Mme X. Mais personne ne cherchera le mot français correspondant.

—D'abord, y a t-il un mot français ? me dira-t on.

—Certainement.

—Et quel est il ?

—*Appartement.* Ou bien *Cercle.* Ouvrez Littré au mot *appartement* et vous lirez :

" Autrefois, cercle qui se tenait chez le roi. Le roi tient appartement aujourd'hui. Le soir, il y avait *appartement.* Ce qu'on appelait *appartement* était le concours de toute la cour depuis sept heures du soir jusqu'à dix. (St. Simon, 2, 45.) On dit aujourd'hui cercle dans ce sens. On disait aussi tenir *appartement*, recevoir compagnie chez soi avec les formalités établies par l'usage."

N'est-ce pas que l'appartement, le cercle et l'*at home* sont la même chose ?

Cherchez cercle dans Littre et lisez :

" Particulièrement, la réunion des princesses et des duchesses assises circulairement en présence de la reine. Par extension, société, assemblée d'hommes et de femmes réunis pour le plaisir de la conversation ; les habitués eux-mêmes d'une réunion de ce genre. Le mot plut à Monsieur, il le redit au cercle (Retz, 11, 82). On y tient le cercle (chez la princesse) une heure du jour (Sévigné, 414). Le soir on tient lecercle un moment (Id, 417). Elle tient son cercle depuis huit heures du soir jusqu'à neuf heures et demie (Id, 419).

Je puis me tromper ; mais j'expose ce que j'en pense, avec l'espoir que ceux qui s'intéressent à ces sortes de questions nous feront connaître leur opinion.

J'ai lu beaucoup de mémoires du dix-septième et du dix-huitième siècles et je me suis toujours dit que les *appartements* étaient semblables à nos *at home*.

Je préfère appartment à cercle.

LE DIMANCHE ET LES PURITAINS

C'était une bien belle femme que j'avais pour voisine d'en face.

Quand, le matin, elle sortait sur son balcon, armée d'une époussette et d'un balai, la jupe courte, les manches retroussées, et la tête couverte d'un mouchoir blanc, vous auriez dit une de ces ménagères flamandes si bien peintes par Téniers, et c'était plaisir de voir aller, venir, cette paire de bas blancs bien tirés qui emprisonnaient des mollets pleins de promesses.

C'est dire que je la reluquais à œil que vois-tu.

Ne se reposant pas sur ses servantes des soins du ménage, elle était partout, surveillait tout, trottinait tout le jour, mettait la main aux travaux les plus humbles.

Mais aussi comme les vitres luisaient ! comme les persiennes étaient vertes ! comme le parterre était bien sarclé et ratissé ! comme la batterie de cuisine étincelait ! Quel air de propreté, ou plutôt quelle propreté réelle, par toute cette maison ! Comme les enfants étaient bien nets, bien mis, quand ils partaient la main dans la main pour l'école !

Toute la semaine, cette maison était une ruche bourdonnante, active, gaie ; le travail la faisait heureuse.

Mais autant la semaine était affairée, autant le dimanche de cette maison me paraissait morne. Pas un bruit, un cri ; pas une allée, une venue ; pas de spirale de fumée bleue s'échappant de la cheminée de la cuisine ; les cages de la véranda, rentrées, n'avaient plus de voix pour la rue ; l'arrosoir faisait défaut aux fleurs, qui semblaient languir. L'ennui enveloppait tout cela.

—Mais dites-moi donc, lui demandai-je un jour, comment vous passez le dimanche. Outre sortir avec votre famille pour le service divin du matin et rentrer deux heures après, il n'y a ni mouvement ni vie chez vous. A quoi employez-vous votre temps ?

Ma voisine était protestante.

—Nous lisons la Bible en famille, répondit-elle.

—C'est cela qui doit être d'un gai !... Heureusement que vous avez des occupations domestiques qui prennent une bonne partie de votre temps.

—Des occupations le dimanche ! Y pensez-vous ? me dit-elle, toute surprise de mon ignorance. D'abord nous ne faisons que deux repas ce jour-là, deux repas apprêtés de la veille. Ni thé, ni café, —de l'eau, de la bière ou du lait.

—La servante trait la vache le dimanche ?

—Pardon, le samedi soir, aussi tard que possible.

—Et les lits ?

—Nos lits sont à sommier élastique ; pas besoin de les brasser. Le balayage se fait le soir précédent, et nous remuons si peu qu'il ne se soulève guère de poussière. En un mot tout travail manuel qui n'est pas absolument indispensable est exécuté la veille ou remis au lendemain.

—Votre mari fume le dimanche ?

—Non, monsieur ; lui qui toute la semaine a la pipe au bec, ce jour-là se prive de son tabac.

—Vous sortez ? Vous recevez ?

—Jamais le dimanche.

—Vous employez le temps entier à lire la Bible ?

—La Bible et des livres de religion. Et à chanter quelques hymnes à mi-voix.

—Et à bâiller ?

—Oui, à bâiller souvent. Je ne suis pas aussi dévote que mon mari, qui est un des *elders* de la congrégation. Aussi me sermonne-t-il parfois. Je vous confesse que j'aimerais pouvoir lire les journaux, le feuilleton du jour. Mais il faut donner le bon exemple aux enfants et aux domestiques.

—A quelle secte appartenez-vous donc ?

—Nous sommes, mon mari et moi, de descendance écossaise et puritaine ; nous fréquentons l'église presbytérienne.

—Madame, je vous admire, mais je vous plains.

—Vous me plaignez ! Mais dans votre religion, est-ce que les prêtres, les sœurs, les moines, ne

s'imposent pas plus de privations que nous ? Après tout, nous ne nous ennuyons qu'un jour par semaine ; eux, c'est toujours. Si vous saviez, du reste, combien l'observance du sabbat s'est relâchée !

Mon accorte voisine s'en fut prendre un album dans la bibliothèque de son mari.

—Ecoutez, reprit-elle ; voici quelques unes des anciennes lois du Connecticut :

1o Personne, sauf un membre du clergé reconnu, ne traversera une rivière le jour du sabbat.

2o Personne ne courra le jour du sabbat, ni ne marchera dans son jardin ni ailleurs, excepté pour se rendre au meeting et en revenir révèrement.

3o Personne ne voyagera, ne cuira d'aliments, ne fera les lits, ne balayera la maison, ne coupera ses cheveux, ne se rasera le jour du sabbat.

4o Aucune femme n'embrassera ses enfants le jour du sabbat ni les jours de jeûne.

5o Le sabbat commencera au coucher du soleil, le samedi.

—N'embrassez-vous pas vos enfants le dimanche, lui demandai-je ?

—Sans doute je les embrasse, répondit-elle...

Et, rougissant un peu, elle ajouta en riant :

—Et mon mari par-dessus le marché !

Elle disait cela avec des lèvres si rouges et des dents si blanches, que j'aurais bien aimé être son mari à cette minute-là.

J'ignore s'ils sont nombreux les Canadiens qui observent le dimanche aussi rigoureusement que le mari de ma belle voisine ; mais je sais qu'il y a une école qui se remue fort et se trémousse dru pour changer, de par la loi, le repos dominical en immobilité forcée. On commence par vouloir arrêter les steamboats et les chemins de fer ; on parle de fermer les canaux et les bureaux de poste ; on en viendrait à proscrire les lectures profanes et la composition. De là à éteindre la pensée, il n'y aurait qu'un pas.

Le monde porterait l'éteignoir sur la tête comme un bonnet d'âne, une journée par semaine ; la pensée, la science, la littérature et les arts perdraient un septième du temps que l'on consacre à leur culture, et seraient retardés d'autant dans leur développement.

La jolie perspective, en vérité !

Qui tirerait, et où, la ligne de démarcation entre les œuvres serviles et celles qui ne le sont pas, si penser, lire, écrire devaient être mis en quarantaine à heure fixe, comme obstacles au salut ?

Si, encore, tous les puritains étaient sûrs de se sauver !

C'est précisément pour cette classe de chrétiens que je tremble plus fort.

AS-TU VU LE DIABLE ?

Quelqu'un de vous a-t-il jamais vu le diable ?

Moi, non.

Je ne l'ai pas aperçu,—ni queue, ni cornes, ni pied fourchu,—mais j'ai connu des personnes qui avaient parlé à des gens lesquels avaient entendu dire que certains individus l'avaient vu.

Pas besoin d'aller si loin ni de remonter si haut.

Quand on a bâti le collège de Saint-Hyacinthe, il a une trentaine d'années, le diable a été tenu en laisse, en bride plutôt, par un camionneur de l'endroit, qui, si son cheval ne l'a pas emporté, pourrait témoigner de la vérité de ce qui va suivre.

On avait décidé de construire ce vaste édifice ; les fonds étaient assez minces, mais les amis de l'éducation étaient bien disposés ; M. Cadoret donna le terrain, la législature accorda une subvention, le clergé souscrivit largement, des laïques aussi. A M. Marchessault, qui avait alors charge de la procure du séminaire, fut confié le soin de conduire l'entreprise à bonne fin.

Or M. Marchessault, en remettant certain cheval à mon camionneur, lui recommanda tout particulièrement de ne lui ôter sous aucun prétexte, pas même pour boire et manger, le mors ni la bride.

Mais celui-ci, au bout de quelques jours, dévoré de curiosité, désobéit, et le cheval débridé à l'abreuvoir disparut aussitôt en fumée.

C'était le diable, mes enfants, le diable que l'économe du séminaire avait évoqué et réduit en servage. Car M. Marchessault était un grand clerc, et il lisait dans le Petit-Albert, et vous savez que celui qui lit dans ce livre a tout pouvoir sur le malin esprit.

Comment le démon peut-il, au même moment, être asservi à la volonté de tous ceux pour qui le Petit-Albert n'a pas d'arcanes, c'est ce que je ne saurais vous expliquer, et je vous renvoie, si vous voulez en avoir le cœur net, à Collin de Plancy, qui doit résoudre la question quelque part dans ses livres de mystique infernale.

Je n'ai pas été témoin de l'évaporation du diable, mais la chose m'a été racontée, je le répète, par des gens qui l'avait entendu dire.

Vous pouvez donc m'en croire.

Je conversais, un soir de l'été dernier, avec deux vieillards qui avaient passé une partie de leur jeunesse dans les chantiers. C'étaient maintenant de braves cultivateurs qui avaient conservé un vif souvenir de leurs aventures à cette époque éloignée où la coupe, le flottage et le sciage du bois étaient relativement dans leur enfance.

On se repaît volontiers de merveilleux, et ces natures ignorantes et crédules ne pouvaient manquer de croire en avoir vu dans leurs courses à travers les immenses régions non défrichées de la vallée de l'Ottawa. Il y a de l'intérêt à suivre leurs récits. L'homme instruit hausse souvent les épaules, rit nécessairement en dedans mais laisse toujours poursuivre ces longues narrées qui le captivent par plus d'un côté. Si peu que l'on soit observateur, par tempérament ou par nécessité de métier, on s'estime heureux de mettre la main sur ces naïfs conteurs. Ce que j'ai entendu pendant les quelques mois que j'ai passés à la campagne ferait plusieurs respectables volumes.

—Dites donc, père Lavigne, avez-vous jamais vu le diable dans les chantiers ?

—Moi, non pas. Mais nous avions dans notre troupe un nommé Saint-Louis qui le voyait quand il voulait, qui lui parlait, qui s'en faisait servir. Tu le sais toi, Bastien, tu travaillais avec nous autres pour M. Cook, aux moulins de la Nation du Nord. Pas vrai ?

—Oui, monsieur, c'est vrai.

—Saint-Louis, continua le père Lavigne, était un "charretier de bœufs." Un matin que nous étions rendus à plusieurs milles du chantier, presque à l'endroit où nous allions chercher des plançons, il s'aperçut qu'il avait oublié d'emporter du foin pour le dîner de ses bêtes. Nous proposions de retourner en chercher, mais Saint-Louis ne voulut pas en

entendre parler. Que dirait le contre-maître s'il nous voyait revenir ? Ce serait un quart de jour de perdu, on pourrait être remercié, l'on passerait pour des nigauds, etc. Les bœufs jeûneront plutôt !

Cela ne nous souriait qu'à demi, mais nous avions trop peur de ce possédé-là pour le contredire. " Bonhomme va m'en fournir du foin, dit-il." Et il se mit à sacrer, à tempêter, à maudire son baptême, que les cheveux nous en dressaient malgré nous. Il appela le diable en lui disant : "Je t'ordonne de venir ici, Bonhomme, et de m'écouter. Je veux que tu me portes tout de suite deux bottes de foin sur les premiers plançons. Si tu y manques, mon damné, tu auras affaire à moi. Vous allez voir qu'il va obéir, ajouta-t-il en se tournant vers nous."

Comme de fait, monsieur. Le foin était tout rendu quand nous arrivâmes. Demandez à Bastien.

—C'est la vérité pure, monsieur.

—Une autre fois, il avait cassé sa hart sur le dos de ses bœufs. Vous n'avez pas d'idée de ses blasphêmes. C'était dans le désert ; pas moyen de trouver la plus petite branche. " Bonhomme va m'en apporter une tout de suite, dit-il. Entends-tu, vieux démon ? j'en veux une tout de suite, et de hêtre encore ! une belle hart droite et longue de six pieds ! " Et en disant cela il se mit à se rouler sur la neige en sacrant d'une manière épouvantable. Nous le vîmes tout à coup une hart à la main, une hart de hêtre et de la longueur qu'il

avait demandée. Je ne vous cache pas que nous eûmes grand'peur ; nous n'étions pas dévots, mais nous fîmes tous le signe de la croix. Lui se mit à rire de nous. Bastien est là pour vous le dire.

—Qu'en dites-vous, père Bastien ?

—C'est arrivé comme cela, monsieur.

—Vous ne me ferez pas accroire ces choses-là !

—Comme vous voudrez, mais j'y étais.

—D'autres fois, continua le père Lavigne, les moulins s'éclairaient tout à coup en plein cœur de minuit et commençaient à marcher tout seuls. Sans être des lâches, pas un homme dans tout le chantier n'aurait osé s'approcher des moulins. Saint-Louis, monsieur, s'écriait que c'était Bonhomme qui jouait de ces tours-là, et qu'il allait mettre à la raison le vieux grillé. Nous n'avions pas d'eau bénite, mais nous lui offrions nos chapelets ; lui jurait comme un payen, nous riait au nez, et s'en allait seul éteindre les lumières et arrêter les scies. Quelques-uns se risquaient à le suivre jusqu'à une trentaine de pas des moulins, mais pas plus proche. Lui s'en revenait en chantant, et nous disait au retour qu'il faisait ce qu'il voulait du diable et qu'il n'était jamais en peine de rien. Ceux qui l'avaient suivi disaient avoir vu dans le moulin une grosse face épouvantable à laquelle Saint-Louis parlait rudement. Faut être hardi, monsieur, allez ! pour se conduire ainsi. M. Cook lui accordait tout ce qu'il demandait, tant il en avait peur lui-même ; il ne lui refusait ni permission ni augmentation de gages. Est-ce des menteries, Bastien ?

—C'est exact en tout point, depuis le commencement jusqu'à la fin, fit son ami.

—Qu'est-ce que Saint-Louis n'a pas fait un soir, reprit le père Lavigne ? Nous avions pris le souper, soigné les animaux, mis chaque chose à sa place, et nous fumions en chantant et en jasant. " Moi, dit Saint-Louis en regardant à sa montre, moi je gage une chique de tabac noir que je vais commander à Bonhomme de pousser mon canot au large et qu'il va m'obéir tout de suite. Vas-y, mon poilu de Bonhomme, mon fourchu de démon, mon cornu de vieux Charlot, vas-y ou je t'étrangle. C'est fait, les gars, allez-y voir." Quelques uns y allèrent et virent le canot qui gagnait l'autre bord de la rivière.

—Vous me permettrez bien, messieurs, dis-je à mes interlocuteurs, sans vous manquer de respect, de n'ajouter aucune foi à ces histoires. Que les faits racontés par le père Lavigne soient arrivés, je ne le nie pas, mais j'ai bien le droit de croire qu'il n'y avait pas plus de diable que sur la main dans toutes ces manigances. Votre Saint-Louis devait être un joyeux farceur, qui vous a blagués vous et vos camarades de la belle manière. Et ce fin merle devait avoir un compère qui l'aidait à vous berner. Parlons d'autre chose, s'il vous plaît.

—Nous prenez-vous pour des fous ? dit le père Lavigne, un peu aigrement. Nous étions assez de monde pour nous apercevoir que c'étaient des tours, si c'en avait été. On ne fait pas de ces folleries-là à la barbe de tout un chantier sans être pincé tôt

ou tard. Vous ne vous êtes pas levé assez matin, monsieur.

—A votre aise, père.

—Si je savais, continua le père Lavigne, de plus en plus animé, si je savais que Saint-Louis se serait moqué de nous, moi comme les autres, j'irais demain lui donner la volée. Car on a beau être timide devant le mauvais esprit, on n'a pas peur d'un homme seul à seul, et suffit que Saint-Louis ne parle pas à Bonhomme pour que je lui rince la gueule. On n'est pas manchot, je vous prie de croire; Bastien le sait. Saint-Louis est plein de vie comme vous et moi, il reste dans la paroisse voisine, et si je savais...

Le père Bastien partit ici d'un long éclat de rire.

—Tu peux, dit-il, partir demain dès le petit matin, mon cher vieux ; monsieur a raison, et Saint-Louis a bafoué tout le chantier, je le sais.

—Et qu'en sais-tu, toi ?

—Monsieur a deviné juste. Saint-Louis avait un compère, et ce compère... c'était moi.

L'abasourdissement de Lavigne était complet ; cependant l'incrédulité se lisait sur sa figure, l'incrédulité et une colère qui ne demandait qu'une raison pour éclater. Bastien riait toujours et bourradait son vieil ami sur les bras.

Je ne riais pas haut, mais je jouissais intérieurement d'avoir amené un aveu qui contribuerait sans doute à détruire une folle croyance dans un esprit honnête.

Nous fûmes quelques minutes sans ouvrir la bouche, sauf que Bastien riait, mais de moins en moins. La figure attristée de son ami semblait lui faire peine ; il paraissait regretter son aveu.

Lavigne éclata tout à coup, tout d'un paquet, comme on dit ici.

—Ecoute, Bastien, nous sommes des amis de cinquante ans, et il me serait dur de rompre avec toi ; on a besoin d'amitié sur ses vieux jours, ne fût-ce qu'afin de pouvoir se rendre le témoignage de n'avoir pas été impraticable. Si tu peux m'expliquer comment Saint-Louis et toi auriez pu nous tromper, je te pardonne ; mais lui, le gredin, pas ! Les bottes de foin ?

—Les bottes de foin ! c'est lui, Saint-Louis, qui les avait portées là pendant la nuit. Je l'ai vu partir. Te souviens-tu que c'est moi qui lui fis observer son oubli ?

—Et la hart ?

—C'est moi qui l'avais cachée sous la neige, près d'un plançon, la veille au soir. Saint-Louis connaissait bien l'endroit, va ! je le lui avais si bien indiqué. Du reste, avant qu'il se roulât sur la neige, je le lui montrai de l'œil.

—Et les moulins à vent qui se mettaient à marcher en plein cœur de minuit ?

—C'était lui ou moi qui les mettions en mouvement, presque chaque fois moi. Tu te rappelles, j'étais si paisible, si tranquille, si serviable à tout le chantier que personne ne m'aurait soupçonné

de rien. Je ne sacrais pas, je ne buvais pas, je ne fumais pas, j'étais fluet ; on me prenait pour une catiche. Qui est-ce qui aurait pensé que je prêtais la main à maître Saint-Louis ?

—Et la face de démon que l'on voyait dans le moulin ?

—C'était, mon bon, une grosse citrouille vidée à laquelle nous taillions à coups de couteau des traits d'homme ou plutôt de démon, et que nous éclairions avec une chandelle de suif. Quand Saint-Louis avait parlé durement et commandé à Bonhomme d'arrêter le moulin, d'un revers de main il flanquait citrouille et chandelle par terre, puis les jetait à l'eau, en sorte que vous n'y voyiez tous que du feu... alors même qu'il n'y en avait plus.

—Et le canot ?

—Nous convenions d'une heure, lui et moi. A l'heure dite, je poussais le canot au large, vous alliez voir et vous vous en retourniez de plus en plus convaincus que Saint-Louis était en commerce avec Charlot. Ce n'était pas plus malin que cela.

Lavigne était évidemment ébranlé. L'explication de son ami devait lui paraître concluante. Mais il y a toujours au fond de toute chose l'orgueil. Avoir cru trente ans à l'apparition du diable, avoir raconté les mêmes histoires pendant si longtemps, et se voir réduit à reconnaître qu'on a été dupe, n'est-ce pas humiliant au suprême ? La conviction de son erreur est une confession d'infériorité.

et bien que celle-ci ne se fasse que de soi à soi, on est rarement prêt à y souscrire.

Ce fut le cas de Lavigne.

J'eus beau vouloir lui démontrer de toutes les manières l'ineptie de ces superstitions, l'inanité d'une foule de croyances populaires, lui citer des fraudes au moyen desquelles on exploite la crédulité publique, et lui montrer des causes physiques dans ce gros surnaturel à deux sous, le vieux ne voulait convenir de rien ; mais je suis sûr qu'en lui-même il n'était pas éloigné de nous croire, Bastien et moi. Il n'eut pas contre son ami cette explosion de colère que j'avais redoutée pendant quelques moments. Mais on n'aime pas paraître céder trop vite.

—N'empêche, dit-il, que j'irai demain voir Saint-Louis, et s'il confirme tes dires je lui frotterai les oreilles.

Je suis bien certain que le bonhomme n'a pas bougé de chez lui.

ROUVILLA

Rouvilla !

Rouvilla ?

Ce mot vous dit-il quelque chose ? Est-ce le nom d'une ville, d'une fleur exotique, d'une pâte dentifrice, d'une pommade pour les cheveux ?

Vous n'en savez rien, mais vous le trouvez joli.

N'est-ce pas que c'est harmonieux, Rouvilla ?

Eh bien, c'est un nom de fille, inventé, j'ai tout lieu de croire, dans le comté de Rouville, par un parrain qui a été bien inspiré. Celle qui le portait vient de mourir. Comme ces fleurs au parfum suave et violent qui vous tuent à votre chevet en une nuit, peut-être l'harmonie de ces trois syllabes a-t-elle emporté la pauvre enfant vers les blondes sphères où tout chante.

Ne riez pas de l'idée. Lacordaire a dit, en parlant du fils de Napoléon Ier, que " son père l'avait appelé d'un nom trop pesant " et que " le *roi de Rome* succomba sous ce fardeau."

Mais comme je n'ai pas suffisamment étudié l'influence des noms sur la longévité, je n'insiste pas davantage.

Il y aurait tout un traité à faire sur les vicissitudes des noms de baptême en ce pays, sur la ma-

nie qui les a transformés, de simples qu'ils étaient, en combinaisons de syllabes sonores et prétentieuses. Ce n'est pas ici le lieu où raconter les époques des filles en *ie*, en *ine* et en *a* ; la dernière, celle des filles en *a*, celle que nous traversons, a fait des prodiges d'imagination et s'est livrée à de tels agencements de sons qu'en donner la liste prendrait tout mon espace. C'est à se croire transporté sous le doux ciel de l'Océanie et dans le langage ouvert des Tahitiens.

Rouvilla est bien de notre temps : c'est le besoin du neuf qui l'a créé, aussi la démangeaison de mettre une belle étiquette à une jolie fleur.

Qui ne croit pas que donner un beau nom à son enfant contribuera à le faire beau lui-même, ou grand, ou célèbre ? On a la superstition de cette influence. Quand on l'appelle d'un nom laid, c'est qu'on a l'oreille fausse, une tradition à perpétuer, peut-être un héritage à guetter pour le poupon, ou bien c'est qu'on veut l'habituer de bonne heure à la souffrance et le sanctifier par avance. C'est un péché de donner un nom ridicule à un enfant, hors que ce soit pour lui apprendre l'humilité et le pousser jeune dans les voies du salut, malgré lui.

Figurez-vous donc une belle, grande et digne fille, et instruite, et superbe, et artiste, qui se nommerait Réparade ! un beau soldat, un chevaleresque officier, bâti en Hercule, brave comme Bayard, noble comme Marceau, qui serait affligé du prénom de Pacifique ! un grand politique qui aurait nom Nicodème ! Ces gens-là souffriraient le martyre

toute leur vie ; de se savoir ainsi affichés, cela pourrait diminuer leur génie. De même qu'on se sent plus homme avec un bel habit sur le dos, plus indépendant et d'un caractère moins pliable quand on a le gousset garni, de même on doit se sentir rabaissé et perdre à ses propres yeux de sa valeur, si un parrain idiot vous a placardé sur le front, pour la vie, un nom invraisemblable, plus lourd qu'un boulet de forçat.

J'ai un jour empêché un garçon de se faire intituler Victrice-Valéry.

Cela me sera compté au ciel.

Sans s'inquiéter de la vaniteuse affectation chez les uns, des raisons de famille chez les autres, qui dictent le choix des noms, nul doute que nous éprouvons tous de l'antipathie pour certains vocables. Je vous confesse que chez moi, cela va parfois jusqu'à l'horripilation.

D'où cela provient-il ?

De ce que les titulaires,—le nom fût-il des plus riches,—ne nous reviennent pas ? De ce que certains noms—Basile, Macaire, d'autres,—ont été stigmatisés par l'esprit au profit de la vertu ? De ce que la comédie a bafoué leurs porteurs ? Oui, sans doute, mais il y a une autre cause, la plus vraie : nos premières impressions.

Zoé, Basilice, Sophronie, Philomène ! Mais toutes les domestiques que j'ai connues dans mon

enfance s'appelaient ainsi. L'une allait même jusqu'à porter le nom de Scholastique, une autre avouait Eutychienne.

Ces noms pourraient passer en latin, car on sait que

Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté ;

mais on n'a pas le droit d'affubler des chrétiennes françaises de sobriquets semblables.

Si bête que cela soit, des hommes intelligents que je connais ne voudraient pas pour un royaume que leurs filles fussent baptisées sous le nom de Rose, de Marguerite, de Charlotte, de Françoise, de Catherine.

Et pourtant ce sont les noms en usage dans les meilleures familles canadiennes.

Il y a des noms qui sont une enseigne de beauté ; cela, je le crois..... presque sincèrement ; je n'ai pas connu une seule Marie-Louise qui ne fût jolie, et toutes les Anna-Marie que j'ai vues étaient belles.

Ce n'est pas à dire que toute fille qui se nomme Bella soit une beauté. J'ai connu des Blanche qui étaient fort brunes... *Nigra sum sed formosa !*

Mais je m'écarte de Rouvilla.

Rouvilla ne m'est pas qu'un prétexte pour parler à mes lecteurs des noms de baptême ; c'est bel et bien un sujet.

Voilà un homme qui a inventé un système : c'est le parrain de Rouvilla.

J'ai déjà dit que des raisons d'intérêt ou d'amitié dictent la plupart des noms. Quand ce n'est pas cela, c'est ou l'admiration pour quelqu'un de remarquable,ou l'ambition de vaincre son voisin par un nom plus à effet, ou encore et souvent une certaine ingéniosité qui pousse, quand vous avez un Hector, à nommer sa sœur Hectorine et à descendre ainsi, à mesure que les couples d'enfants arrivent, toute l'échelle des parallèles.

Le plan du père de Rouvilla est plus nouveau.

On donnait ci-devant à une. ville, à un comté, a un pays, à un continent un nom d'homme. Renversons ce procédé, et que ce soit à l'avenir la ville ou le comté, le pays ou le continent, qui prête le sien à l'humanité.

Je vous promets qu'il y a de beaux effets à tirer de cette révolution. Suivez-moi dans une courte énumération.

Après Rouvilla, il me semble qu'Ibervilla serait joli, Jolietta à croquer, Gaspiana fort agréable ; Sorella ferait merveilles ; on n'aurait qu'à convertir Hyacinthe en Hyacintha pour avoir un beau nom à donner à quelque belle fille.

Et ainsi de suite.

Mais vous me guettez, lecteur sceptique, critique quand même, ahurisseurs perpétuels, vous tous qui ne voyez les choses que sur le côté laid ; vous allez m'en proposer de belles !

Chicoutimine !

Rimousquoise !

Kamouraskouane !

Arthabaskienne !

Lavalise !

Ah ! si vous voulez faire de la charge, je confesse que le système de mon ami du comté de Rouville s'y prêterait tant soit peu ; mais il en est de même de toutes les bonnes choses : à côté du pain blanc n'y a-t-il pas la galette de sarrasin ? En face du portrait la caricature ? La difformité près du beau ?

A tout prendre, l'auteur de Rouvilla vient d'ouvrir aux parrains et marraines une voie nouvelle. A ceux-ci d'y cueillir le nom gracieux, coquet, patriotique. Avec un peu de goût on évite toujours le ridicule, fils d'une sotte prétention. Le ridicule est enfant légitime ; il n'a qu'un père : le fol orgueil.

Va donc pour Rouvilla

PARLONS FRANÇAIS

Un de mes amis, ancien citoyen d'Ottawa, canadien-français comme vous et moi, fut un jour prié pour une partie de croquet à la campagne d'un de ses amis, lui aussi canadien-français. C'était en juillet. Il arriva soufflant on plutôt haletant, tout en nage, morfondu. La partie était commencée. Soit distraction, soit qu'il crût que tous ses invités se connaissaient, le maître de la maison ne présenta pas le nouveau venu. Tout le monde parlait anglais.

Ceci se passait il y a dix-huit ans, moins d'un an après le déménagement des bureaux publics de Québec à Ottawa. Mon ami ne connaissait aucun des invités. Il ne connaissait guère plus la langue anglaise, dont il s'était alors assez bien passé. Il en savait juste assez pour comprendre son travail de bureau et pour faire son marché ; il avait appris cela dans les livres, en sorte qu'il n'était pas capable de converser pendant une minute dans l'idiome de la "race supérieure." Il prononçait en outre affreusement mal.

Son tour de jouer vint, force lui fut de parler. Vous devinez son supplice. Quand on n'a pas l'habitude d'une langue, on a beau savoir beaucoup

de mots, on s'échine inutilement à en mettre deux bout à bout. On ne m'y repincera plus, bien sûr, se disait-il ! Jamais serment ne fut plus sincère.

Si l'après-midi fut longue ! Elle finit enfin ; chacun se retira, excepté mon ami qui voulait dire son fait au maître de la maison.

—Quelle bête d'idée t'est venue de me prier de cette fête ? Tu sais bien que je ne parle pas l'anglais, et tu m'attires dans un guêpier ! Tu me paieras cela plus cher qu'au marché ! Où m'ont-ils connu, ces butors d'Anglais qui m'appelaient par mon nom ?

—Mais, mon cher, il n'y avait pas un seul Anglais parmi eux, dit l'hôte en riant aux éclats. Tu ne connais pas L....., de l'hôtel des postes, M....., un employé municipal ? Les autres sont les trois commis de P....., le marchand de nouveautés.

—Bande de triples idiots !

Et mon ami se lança dans une distribe furieuse contre les renégats, les apostats, ceux qui ont honte de leur langue, etc.

Il n'en a pas encore le cœur net ; il m'en parlait hier.

Ce qui était non seulement possible mais fréquent en 1866, n'est plus même l'exception aujourd'hui. L'on voit bien, de-ci de-là, dans la capitale fédérale, un ou deux incroyables dont la conduite accuse l'apostasie du langage et de la nationalité, une couple de têtes fêlées qui ne fréquentent que

les Anglais, s'habillent à l'anglaise et osent même s'adresser aux nôtres en anglais. Mais ils sentent les premiers le ridicule de leur manie, et d'eux-mêmes nous évitent le fardeau de leur société.

C'est l'arrivée du contingent français venu de Québec en 1865 qui a changé la face des choses. Les hommes instruits ont exercé l'influence naturelle de leur supériorité ; on s'est rallié autour d'eux dans l'Institut ; le français a repris ses droits, et son empire et règne à présent en souverain sur tout notre groupe. Les quelques anglomanes dont j'ai parlé ne font quelui donner du relief. Pendant un temps, avant la venue de ce renfort, on pouvait désespérer que les nôtres s'affirmassent de sitôt au point que les autres nationalités dussent compter avec eux ; et il n'était pas trop étrange que les faibles de croyance se laissassent aveugler par la pensée de la suprématie britannique et engourdir par une appréciation exagérée de la faiblesse de nos moyens. Tout doute est banni maintenant, et celui qui abjure n'a pas même l'excuse de la peur ou de l'impuissance.

Si je comprends qu'il nous faille parler anglais avec ceux qui sont encore la majorité et en somme les maîtres, je ne saurais concevoir pourquoi nous serions séduits par la perspective de leur donner satisfaction en négligeant pour la leur la langue de nos pères. Je ne vois que la nécessité d'apprendre nous-mêmes l'anglais ou de l'enseigner à nos enfants qui en justifie la pratique entre nous. D'abord, nous nous entendons toujours mieux dans

notre langue, plus riche et sue plus à fond, que dans un idiome étranger, quel qu'il soit. Ensuite, en n'allant pas à eux, nous obligeons les Anglais à venir à nous, à étudier le français, à connaître mieux la France, à chercher dans la littérature dont nous nous délectons les beautés délicates qui manquent à leurs écrivains, et à trouver dans notre commerce un charme qui rendra nos relations plus amicales. Il y a, enfin, le mérite du bon exemple donné à l'enfance qui pousse, et l'orgueil joyeux de nous suffire.

Ce que je dis ici pour les Français d'Ontario s'applique plus véritablement encore à ceux des Etats-Unis. Car ceux-ci n'ont pas à combattre un parti pris, entêté de se passer de nous aussi longtemps que possible, un dédain affiché plus systématiquement que réellement ressenti. L'Américain digne de ce nom, celui qui est sorti de la promiscuité des immigrants, de la grossesse des races, l'homme libre, dépouillé des préjugés germaniques, celtiques, saxons ou latins,— et qui ne sacrifie qu'au préjugé national américain, miel tiré de tous les sucs indigènes et exotiques,— l'Américain, être éclectique s'il en est, envoie ses jeunes enfants aux écoles françaises, ses grands enfants à Paris ; il contribue largement au soutien des écoles canadiennes ; il ne méprise personne que le paresseux ; indifférent à tout ce qui n'est pas son agrandissement personnel ou celui de son pays, il laisse nos compatriotes se développer à leur aise, les respecte, ne proscrit ni ne rabaisse rien de ce qu'ils chéris-

sent, se mêle volontiers à eux. Il n'obéit pas à un mot d'ordre parti de Londres à la suggestion diabolique d'un lord Durham. La langue française est une belle plante qu'il ne se sent ni la mission ni le goût d'étouffer.

Canadiens, mes frères, venus par milliers rétremper, pendant cette douce et émouvante semaine, pendant cette fête jubilaire de 1884, votre patriotisme aux lieux où sont pour vous les sources de la langue et de la foi, vous me permettez ces remarques, n'est-ce pas ? Emigrés qui n'avez rien oublié de ce qui vous rattache au sol natal, la langue française est un dépôt sacré, un trésor inestimable qui ne doit pas se rouiller par votre faute ; il vous est défendu de le laisser ternir, se couvrir de poussière. Veillez-y toujours d'un œil jaloux. Avec elle, et aussi précieusement, conservez ves manières franches, vos usages simples, vos mœurs honnêtes. Evitez le déluré yankee, qui vous va mal ; n'affectez pas, en visite dans nos campagnes, de parler anglais dans le secret espoir de provoquer l'admiration des naïfs ; chez vous, dans la grande république, ayez soin de ne parler entre vous cette langue, je le répète, que si vous voulez vous en rendre maîtres ou l'apprendre à vos enfants. Faites toujours en sorte que si l'homme à l'estime de qui vous tenez le plus tombait inopinément au milieu de votre famille, vous n'ayez pas à rougir en lui laissant voir un intérieur où la patrie n'a plus rien à reprendre.

Parler inutilement une langue étrangère est déjà un manque de respect et un commencement de froideur pour la langue maternelle.

Sous aucun prétexte, ne changez ni ne traduisez votre nom en anglais. Voilà la plaie puante qui ronge quelques uns des vôtres. Tâchez par tous les moyens de les guérir : conseils amicaux, persuasion, menace du ridicule, et, si cela ne fait pas, exposition répétée dans les journaux et dans les assemblées. Il faut, si on ne guérit pas les malades, empêcher la diffusion de la maladie.

UN CHRONIQUEUR HURON

Je sais fort bien que ce sont les sauvages qui découvrent les enfants dans les bois et les viennent vendre aux parents, lesquels les paient avec leurs économies. Je m'étonne même toujours que les mamans—seulement les mamans—se laissent casser bras ou jambe et tiennent le lit pendant des semaines, sans que les gardiens de la loi tentent le moindre effort pour rechercher et punir les sauvages ; et je me demande où était le père pour n'avoir pas défendu sa femme.

Dans les pays où la civilisation a supprimé les sauvages, ce sont, je n'ignore pas cela, tout bonnement les papas qui trouvent les petits dans le potager, sous les feuilles d'un chou géant, et les rapportent à la maison sans battre leurs épouses. Celles-ci n'en sont pas moins malades, c'est vrai ; mais c'est la surprise, l'émotion, qui les cloue au lit : cela fait moins mal. On voit qu'il y a progrès dans la méthode de peuplement.

En Grèce, la méthode est aussi douce et plus poétique. Ce sont les cigognes, ces grands oiseaux voyageurs, qui apportent à travers les airs, dans leur long bec, l'enfant qui vient de naître. Où le trouvent-elles ? c'est la seule chose que j'ignore.

Exception au règne animal, où l'oiseau envolé du nid ne connaît plus ni père ni mère, la cigogne nourrit ceux-ci dans leur vieillesse,— du moins selon la croyance populaire. C'est une touchante idée d'avoir fait apporter par elle dans le berceau l'enfant, et de faire soigner près de la tombe les parents en enfance.

La cigogne, évidemment, tend à se rapprocher de l'homme, à qui la grue, sa sœur de mère, se colle de si près.

Ce n'est ni un conte à la cigogne ni une histoire de ma mère l'oie que je veux te dire, lecteur ; je t'annonce un fait vrai : je suis un sauvage. Sans une goutte de sang sauvage dans les veines, ne devant à l'habitant des forêts qui m'a découvert sous bois et porté au village que la reconnaissance de son bon coup, je suis un Huron. D'occasion, de seconde main, me diras-tu. Pour ça, oui,— mais pas moins un Huron, pas moins un chef de tribu, et d'une tribu qui a fait parler d'elle.

On connait l'opinion de Chateaubriand sur mes frères :

" Les Hurons, spirituels, gais, légers, dissimulés toutefois, braves, éloquents, gouvernés par des femmes, abusant de la fortune et soutenant mal les revers, ayant plus d'honneur que d'amour de la patrie..."

Il y a près d'un âge de chêne que le grand écrivain a visité le Canada, où probablement il n'a pas même entrevu la binette d'un Huron. Le juge-

ment qu'il porte sur ma tribu, je l'accepte ; mais je fais une exception et une réserve ; nous aimons la patrie autant que l'honneur, et si les femmes règnent, elles ne gouvernent pas. Les Hurons, ce sont les Français de l'Amérique ; or les Français ont une loi salique qui ne permet pas au jupon de régenter la culotte.

C'était pendant la lune des fleurs que mon ami Ahatsistari me proposait d'entrer dans la tribu huronne et d'en devenir un guerrier. J'acceptais, et après que la lune de feu eût passé, mais avant la chute des feuilles, les anciens de la tribu, les sages du conseil qui comptaient soixante neiges, m'élisaient chef honoraire et me baptisaient Lahacha.

Lahacha, c'est-à-dire " la lumière qui brûle," *lux ignans.*

Bien de l'honneur, frères !

Merci autant de fois qu'il y a encore d'oiseaux de proie dans nos forêts et de castors dans nos lacs.

Permettez que j'envoie au Grand-chef un collier de wampum d'argent que vous suspendrez dans le wigwam de la prière, élevé, près des bords poétiques de l'Oria8enrah, qui baigne les pieds de la vieille Stadacona. Vos pères ont été les sincères alliés de ma mère la France, et les premiers entre les sauvages de notre continent qui aient embrassé le christianisme. L'histoire de vos luttes fidèles, qui de nous

Peut se dire français et ne la connaît pas ?

Donc, je suis sauvage, et je le suis devenu à l'époque de ma vie où j'ai le moins besoin de l'être. C'eût été bon alors que je ferraillais et brettais dans la presse politique,— quand, tout jeunesse et feu, je mettais flamberge au vent et courais occire les Sarrasins, ne cherchant que rencontres, ne rêvant qu'estafilades, et revenant parfois, hélas ! de ces aventures folles, éclopé, meurtri, mais pas plus sage.

Quel est donc ce besoin qui nous pousse de la société vers la forêt ? De l'ermite du Chimboraçao à l'homme des bois, nous avons tous une tendance à revenir à l'état de nature : ne serait-ce pas que nous regrettons la primitivité ? Je me demande souvent si le nègre d'Afrique, nu dans sa cahute, ou l'Arabe libre dans son désert, vivant en plein air sous les yeux du firmament, ne sont pas plus heureux que nous qui mangeons tous les condiments de la civilisation, et ne nous en portons pas mieux. Quand je vois des enfants qui barbottent pieds nus dans une mare d'eau, j'ai envie de me déchausser. A quelle loi est-ce donc que nous obéissons en cherchant à redescendre ? Cette gravité sociale, qui donc la détermine ?

Mes lecteurs, qui me savent maintenant sauvage, vont peut-être craindre que j'écrive pour eux en huron. Qu'ils m'arrêtent si je prends à ce point ma nouvelle nationalité au sérieux.

Seulement, lectrices, si en ma qualité de sauvage je me présente chez vous vers la Saint-Jean avec

une panerée de bébés blonds et roses, y en a-t-il parmi vous qui me repousseront de leur foyer tiède, sans accepter ma carte de visite ?

A quand, madame ?

DEUX JOHN BROWN

Ça été le privilège de notre siècle d'avoir vu naître deux plébéiens, morts à moins de vingt-cinq ans d'intervalle, et qui ont laissé le même nom à l'admiration de leurs contemporains. Le John Brown américain poétisé, idéalisé, presque divinisé par Victor Hugo ; le John Brown anglais aimé, récompensé, raconté par la reine Victoria : tous deux chantés par la royauté du génie et la royauté de la puissance.

Deux types de dévouement, remarquables à des titres différents mais également honorables.

L'un, le plus grand, l'abolitionniste, a payé de son sang la délivrance des esclaves américains ; l'autre se serait jeté dans le feu pour préserver sa reine d'une piqûre.

A des pôles opposés, l'un apôtre, héros et victime de la démocratie, l'autre défenseur et protecteur de la monarchie incarnée dans une noble femme digne de tous les respects, ils ont joué un rôle important.

Qui peut dire ce que seraient aujourd'hui les Etats-Unis s'ils avaient encore au flanc le chancre hideux de l'esclavage que John Brown a extirpé ?

Qui peut dire comment l'Angleterre aurait été

gouvernée, quelles auraient été ses destinées, si l'autre John Brown n'avait sauvé la vie de Victoria ?

L'abolition de l'esclavage date de la fin de la guerre de sécession, 1865.

C'est en 1865 aussi que le *gillie* écossais a arraché sa souveraine à une mort certaine. Voici en quelle circonstance :

" Au mois de décembre de cette année, pendant qu'il suivait à pied la reine qui traversait sur son poney une avenue du parc de Windsor, il s'aperçut qu'une branche énorme était sur le point de se détacher d'un chêne gigantesque, sous lequel la souveraine allait passer. S'élancer en avant et détourner le poney de sa route, fut pour John Brown l'affaire d'un instant. Une demi-seconde plus tard, la branche tomba avec un épouvantable fracas, et la reine vit à quel péril elle venait d'échapper."—(*Le Figaro*).

De ce moment sa fortune fut faite. Attaché à la personne de la reine, il touchait des appointements considérables, recevait des présents riches et nombreux. La reine lui fit bâtir une maison dans ses terres de Balmoral ; elle lui donna des réserves de chasse ; et c'est pour avoir chassé dans une forêt particulière de Brown que le duc d'Edimbourg fut un jour obligé par sa mère de faire des excuses à celui-ci. Son autorité était incontestée au château de Windsor, à Balmoral, à Osborne, dit le *World*. Jusqu'aux premiers ministres qui lui faisaient leur cour ; d'Israëli l'appelait "mon bon ami." La fortune qu'il laisse est fort élevée.

"La reine des Belges, dit le *Truth*, offensa grièvement la reine Victoria en feignant d'ignorer la position occupée par John

Brown dans la maison royale. C'est depuis cette circonstance que, lors de ses voyages en Allemagne, la reine d'Angleterre, évitant de traverser la Belgique, passait par Cherbourg et Paris."

Voilà, certes, de la reconnaissance exagérée; mais les monarques ne nous ayant pas habitués au spectacle de leur gratitude, voilà un excès qu'il est facile de pardonner.

Le dévouement du Brown écossais était aveugle, il ne comptait pas, mais il a été récompensé si largement et avec tant d'ostentation parfois, que dévouement et récompense ont donné naissance à la rumeur du mariage morganatique de la reine avec son garde du corps.

Quelle différence avec les traitements subis par le Brown américain, le rédempteur des esclaves !

Le grand citoyen naît avec le siècle, l'amour des humbles et des faibles le dévore, la haine de l'esclavage l'empoigne et ne le lâche plus. Pendant trente ans il combat pour son abolition, par la plume, par la parole, par les armes ; il perd deux de ses fils dans des rencontres armées. Rien ne l'arrête, rien ne le décourage. C'est dans la Bible qu'il puise ses convictions et retrempe son énergie ; c'est sur elle qu'il jure de mourir s'il le faut pour émanciper des millions d'êtres humains, dont les exploiteurs américains rééditent l'appréciation que faisait le paganisme par la bouche de Sénèque :

Non tam viles quam nulli sunt.

En 1859, croyant l'heure venue de frapper un grand coup et d'arracher aux esclavagistes de la

chair noire à fouet et à chien, il prépare une expédition contre ceux de la Virginie. La bataille a lieu à Harper's Ferry ; deux autres de ses fils sont tués à ses côtés, lui-même est blessé, on le relève sanglant, il est pris, jugé et condamné. Victor Hugo fait un appel suprême à la nation américaine en faveur du noble martyr. Il la supplie de ne permettre pas qu'un seul Etat déshonore à jamais toute l'Union. Sa voix n'est pas entendue, John Brown est pendu à Charleston le 2 décembre 1859, et ses compagnons les jours suivants. Ces événements décident virtuellement de la guerre civile, car l'opinion s'émeut, les têtes s'exaltent, la vengeance couve, l'abolitionisme est à point, et il faudra peu de chose pour précipiter le dénouement.

On sait le reste.

John Brown fut grand dans la mort comme il l'avait été dans la vie, lui le citoyen exemplaire, l'homme sincère, religieux, intègre, humain, martyr cinq fois—en lui-même et en ses quatre fils—de ses convictions chrétiennes.

Etrange fatalité ! parmi les exécuteurs de John Brown se trouvait Wilkes Booth, qui fut l'assassin de Lincoln ! Il est donné à bien peu de misérables l'atroce privilège de mettre fin à deux existences aussi précieuses, de briser deux carrières aussi pures, aussi bien remplies. Dans l'enfer des liberticides, il doit avoir son trou d'honneur, ce scélérat !

De cette comparaison rapide, de ce parallèle sans prétention entre les deux homonymes, se dégage

une réflexion navrante : pour faire du bien au peuple, il faut le lui imposer et souffrir de lui. Prenez les grands inventeurs, les initiateurs, les éclaireurs de l'avenir, les sentinelles du progrès, les libérateurs des nations, les grands patriotes ; ils souffrent presque tous, s'ils n'en meurent pas, de l'indifférence du populaire, heureux encore quand ils ne sont pas brûlés comme sorciers, pendus comme révolutionnaires, emprisonnés comme visionnaires, punis en un mot dans leur chair, leur âme et leurs biens, pour avoir osé devancer leur temps et s'être montrés plus grands que leurs contemporains.

A ceux qui servent dévotement la royauté, par exemple, à ceux-là échéent presque toujours honneurs et richesses, prix d'une vie généralement sans dignité.

Pour qui a vu les portraits des deux John Brown, une chose est remarquable : c'est le hérissement des poils de la barbe. De vrais sangliers, parole ! les porc-épics de l'ordre social !

Il n'y a guère dans la vie de ces deux hommes qui ne se rencontre dans celle de plusieurs de leurs devanciers, si ce n'est la coïncidence des noms et de l'époque, et la similitude du dévouement à deux souverainetés dont l'une tuera l'autre, je veux dire la souveraineté élective et la souveraineté héréditaire.

Il y a toutefois assez pour ouvrir devant le lecteur un vaste champ d'observations et de méditations politiques.

SOUVENIR DE CARNAVAL

Suis-je excusable de sonner une note triste dans la gamme de vos souvenirs joyeux ? Gens de Montréal, noyés dans tous les enivrements, admirés des étrangers, enviés des nationaux, gais et heureux citoyens d'une ville gâtée, aimée de nous tous qui l'avons habitée et dont les foyers sont aujourd'hui ailleurs, gens de Montréal, ne m'en voulez pas : j'ai attendu que la dernière heure bruyante de votre carnaval fût passée pour remuer un instant la cendre de ce qui fut votre plaisir pendant une semaine.

Ce que je vais vous dire peut être chose indifférente pour vous,—pour vous qui êtes toujours en liesse et que le deuil empoigne rarement, mais moi qui vis dans une capitale où le méthodisme a incrusté son ennui, ce que j'ai entendu en un quart d'heure m'a profondément impressionné.

C'était le troisième jour de la fête publique, si je ne me trompe. Tout chez vous passe si vite, et dans le temps et sous l'œil, que j'en suis à interroger ma mémoire. Mais peu importe le jour.

Je descendais la rue Saint-Denis, le matin, m'en allant mêler ma joie à la gaîté populaire et revoir sur la rue les figures aimées dont j'ai rencontré un si grand nombre, fidèles après quinze ans d'absence.

Les grelots, les clochettes tintaient sonores dans le chemin lisse, sous une neige floconneuse qui commençait à tomber. Des groupes animés stationnaient un peu partout ; des maisons je voyais sortir des poignées d'enfants enveloppés dans la flanelle blanche à rayures bleues ou rouges, et qui attendaient le signal du papa pour partir en promenade ; les omnibus, les traîneaux de place, les voitures de maître se suivaient ou se croisaient au pas de course, défilé continuel, interminable, traversé d'éclats de rire et de propos vifs.

Dang !

C'est une note d'airain qui tombe du clocher de l'église Saint-Jacques, et que vont suivre, de minute en minute, d'autres notes graves, retentissantes, funèbres.

La mort est venue rendre visite au carnaval et le souffleter, et ce glas est son chant de triomphe : elle vient de vaincre un de ses ennemis invétérés, —un médecin.

Vivants, courez et glissez vite ; celui-ci vient de vous déserter en pleine joie. N'allez pas le rejoindre avant d'avoir épuisé la coupe des plaisirs promis pour toute une semaine !

Je n'étais pas arrivé à la rue Craig et j'avais encore dans les oreilles les pleurs de la cloche, que j'appris d'un ami qui avait lu le journal du matin la mort subite d'un hôte du Richelieu.

Deux décès annoncés en moins de dix minutes ! Mort, tu fais bien ton œuvre. Hâte-toi,

si tu ne veux laisser périmer tes droits et le carnaval te narguer en pleine face. Jusqu'ici tu as vaincu, frappe encore et plus rudement.

J'étais rendu à l'hôtel de ville quand on m'annonça la mort de M. Flavien Gingras.

M. Gingras était un de mes vieux amis, qui s'était élevé de l'humble position de typographe à celle de traducteur français aux Communes. C'était un homme d'un mérite réel,—dont je n'ai pas toujours partagé les idées, mais que sa sincérité recommandait. Nous avons même, un jour, rompu une lance à propos du centin, et nous en sommes demeurés meilleurs amis.

Sa mort, comme les deux précédentes, avait été subite. Il est bien vrai qu'il était malade depuis assez longtemps, mais personne ne pouvait s'attendre à un dénouement si brusque.

Comment cette journée s'annonçait-elle donc ?

Quelle lugubre coïncidence en ces trois morts annoncées à cinq minutes d'intervalle, la dernière étant celle d'un ami estimé, et ne devais-je pas m'attendre à quelque malheur personnel !

Je ne suis pas superstitieux,—on dit même que c'est mon moindre défaut,—mais je restai toute la journée comme affaissé sous un poids de tristesse. Si j'allais recevoir quelque mauvaise nouvelle des miens ! Si la femme, si les enfants allaient être malades, allaient mourir !

Mon carnaval a eu son jour sombre.

Qu'est-ce que la foule rieuse, costumée, carnavalesque, savait de ces morts subites et de mes angoisses ? Il y avait seulement trois familles qui pleuraient, et un chef de famille qui tremblait. La belle affaire vraiment !

Mais pendant que les illuminations jetaient aux nues leurs gerbes de feu, que les patins luisants glissaient, que les raquettes foulaient la neige, que les voitures de gala défilaient, que les coursiers trottaient dans l'arène, que la joie était dans presque tous les cœurs,—je me faisais petit et je cherchais à éviter le regard et le doigt de la mort.

Elle ne m'a pas aperçu, non plus qu'aucun des miens.

Deo gratias !

J.-G. BARTHE

C'est avec un plaisir vrai que je trace ce nom, et je le trace en grosses lettres, en lettres fermes comme le caractère de celui qu'il désigne. Il s'agit d'un homme envers qui ses compatriotes ont été injustes, et qui ne fait que commencer, à l'heure où les brumes de l'âge s'épaississent, à émerger d'une obscurité de commande, à laquelle l'ingratitude et le respect humain le plus pusillanime ont tenu la main pendant un quart de siècle.

Il n'y a pas à se le dissimuler, les Canadiens-français ont été lâches en refusant justice à un sincère patriote, écrivain remarquable et politique perspicace.

Ce qu'il a entrepris il y a trente ans en faveur de son pays, s'exécute ; les destinées qu'il a entrevues s'accomplissent, et l'équité se fait aujourd'hui avec la lumière sur son livre, digne de rester.

Il n'y a rien de plus bête que le respect humain ; certaines autres lâchetés sont plus viles, mais aucune n'est plus sotte.

Il a suffi qu'un journaliste étranger,—à qui les journalistes canadiens cédaient en toute humilité

le pas, parce qu'il venait du pays d'Armand Carrel, —entreprît d'éreinter M. Barthe, pour que la masse ait cru à l'éreintement. Je sais bien que M. Barthe s'est vaillamment défendu, et qu'il a vu à ses côtés de fiers compagnons d'armes, mais il n'en est pas moins vrai que l'opinion publique, peu développée qu'elle était à cette date, lui a donné tort, et l'a même enfoui sous le ridicule.

Rien de plus inique, rien de plus idiot que cet arrêt.

Pas dix de ceux qui lèvent les épaules en entendant mentionner ce livre : *Le Canada reconquis par la France*, ne l'ont lu,—tandis que de tous ceux qui l'ont lu, et ils sont nombreux, pas dix se refuseraient à lui reconnaître le mérite d'un grand style, d'une imagination débordante, d'une érudition inattaquable et surtout d'un amour ardent de la patrie. Du but que l'auteur se proposait,—la reconquête du Canada par le développement des relations intellectuelles entre la France et son ancienne colonie,—voyons, qui voudrait en médire ? La culture des lettres et des arts, aidée chez nous si jeunes et si inexpérimentés par la France si vieille et si riche de savoir et de goût, voilà d'abord ce qu'il désirait. Ces rapports auraient forcément entraîné des liaisons commerciales, et celles-ci—peut-être—un retour à l'ancienne allégeance, alors comme aujourd'hui si vivement souhaitée du fond de tous nos cœurs..

Où est le crime ? où est l'utopie ?

Ce n'est pas au projet impossible, au rêve irréalisable, ni aux but, ni au moyens de M. Barthe, que la critique s'est attaquée, va-t-on me dire. C'est au livre, à sa forme enthousiaste, à son style trop jeune, où la personnalité de l'auteur se trouve peut-être un peu trop accusée.

Légers défauts, après tout, que ceux-là.

En face de la grandeur de l'œuvre il fallait oublier ces minces détails. Quant on pose le faîte d'une maison, songe-t-on à reprocher au voisin de bon secours l'habit qu'il endosse pour travailler avec vous ?

Et puis, la critique est si facile !

Ce qui console, c'est que le livre de M. Barthe est aujourd'hui fort recherché, tandis que les articles de son adversaire sont allés rejoindre les neiges d'antan.

Je me suis procuré et j'ai lu *Le Canada reconquis*, il y a vingt ans, à une époque où le livre se donnait à qui le demandait, où l'on en commençait encore la lecture avec un sourire. J'avoue nûment que je n'ai pas échappé au préjugé, mais j'ajoute que cette lecture ma guéri autant de l'engouement que de la répulsion pour tout ouvrage inabordé. Aujourd'hui les esprits sérieux le recherchent, et ce n'est pas moi qui les en détournerai.

Si un homme a dû être heureux le soir du banquet Vermond, c'est M. Barthe.

Tout ce qu'il y a dans Montréal d'intelligences libres, d'esprits non prévenus et conséquemment non courbés, de cœurs battant pour la grande nation, était réuni pour fêter un député républicain français. On boit, on chante, on lit des vers, on pérore; les santés succèdent aux santés; toute cette brillante assemblée fraternise : il n'y a là personne qui n'aime la France, la mère ! Les toasts officiels, les toasts de circonstance sont portés et bus avec entrain. Mais voici qu'arrive un toast qui n'est pas au programme.

C'est que parmi les convives se trouve un vieux patriote qui a entrevu et préparé, il y a déjà trente ans, ce qui semble ce soir en si bonne voie de réalisation : la réconciliation entre une mère qui avait oublié et un enfant qui se souvenait toujours. On le distingue, un grand poète s'empare de l'occasion ; on boit, au milieu d'applaudissements que toutes les mains donnent avec bonheur, à la santé de ce patriote qui fut jeté en prison pour avoir défendu nos droits, qui siégea dans les conseils de la nation, tint si longtemps une plume si fidèle, et se ruina au service de son pays.

C'est l'apothéose qui commence ; la réparation est venue, noble, spontanée, libre, intelligente, du public qui avait dormi sur l'insulte.

Plus heureux que beaucoup d'autres hommes bons et dévoués à leur pays, M. Barthe a vécu pour voir sa réhabilitation.

Et qui dira qu'il n'y a pas eu réhabilitation, s'il daigne seulement jeter un coup d'œil rapide sur l'arbre sorti du modeste grain mis en terre par M. Barthe !

Des journalistes canadiens dans la presse parisienne ;

Des consuls de France à Québec et à Montréal ;

Fréchette couronné par l'Académie ;

Les décorations françaises prodiguées à nos compatriotes ;

Les expositions de 1855 et 1878, à Paris ;

Les vaisseaux de guerre français nous visitant presque tous les ans ;

L'établissement d'une ligne de steamers entre le Canada, la France et le Brésil ;

Nos mines sous la direction d'un ingénieur français ;

L'industrie du sucre de betteraves apportée de France ;

Les capitaux français venus et en chemin ;

La colonisation de nos terres provinciales et fédérales encouragée par des sociétés françaises ;

Notre pays visité et décrit intelligemment par nos frères d'outre-mer !

Monsieur Barthe, vous êtes bien vengé !

Il reste à donner à la réparation une autre formule, cependant.

Moi, je propose la croix.

Et si j'étais ou le consul de France à Québec, ou l'agent canadien à Paris, — surtout celui-ci, M. Fabre, qui a remplacé M. Barthe à la rédaction du *Canadien*,—je demanderais au gouvernement de la république de ne pas laisser mourir ce patriote et ce politique sans le bout de ruban rouge et la croix qui consolent de tant de déboires, et sont la seule digne récompense de tant de dévoûments !

SUPERSTITIONS PASCALES

" Remarquez bien le temps qui distinguera *la journée* du Vendredi-Saint. S'il pleut, l'année sera humide ; s'il fait beau, elle sera superbe ; si le temps est incertain, l'année s'écoulera avec des alternatives fort marquées de soleil et de nuages.

" Les vieilles paysannes des environs de Paris observent aussi les jours qui suivent Pâques. Les huit mois qui restent de l'année seront semblables, en ce qui concerne le temps, à la journée à laquelle ils correspondent. Ainsi, si nous avons un beau lundi de Pâques, mai sera charmant ; s'il vente le mardi, nous aurons des orages et des tourmentes en juin, et ainsi du reste.

" Chacun est à même de s'assurer de la valeur de ces observations villageoises et météorologiques."

Ainsi parle Jean de Paris en son livre : *Un conseil par jour*. Ce n'est pas la meilleure de ses recettes, sans doute, mais elle vaut bien les pronostics de l'almanach Rolland et les prédictions de l'almanach Vennor, comme elle vaudra avant longtemps les prophéties du futur almanach Wiggins.

Ce que les villageois des environs de Paris ob-

servent le Vendredi-Saint, toute la population campagnarde du Bas-Canada l'observe également le même jour, mais pendant le chant de l'évangile de la Passion seulement. C'est pour cela que si vous assistez à la messe ce jour-là, vous ne manquerez pas de remarquer combien souvent les têtes se tournent alors vers les fenêtres et interrogent le temps. Le sujet de conversation au sortir de l'église est tout trouvé. On ne se fait faute de l'épuiser, de rappeler même les souvenirs des années passées, en bourrant sa pipe ou en détachant son cheval de l'un de ces piquets que la sollicitude de la fabrique a plantés en quinconce sur la place, et l'on regagne son logis, croyant dur comme fer aux promesses de la température.

Mais ceci n'est pas une superstition pascale, je passe.

Chateaubriand a dit: "On est bien près de tout croire quand on ne croit rien: on a des devins quand on n'a plus de prophètes, des sortilèges quand on renonce aux cérémonies religieuses, et l'on ouvre les antres des sorciers quand on ferme les temples du Seigneur."

Ce que j'ai entendu répéter de fois, sous d'autres formes, cette phrase du grand poseur breton ne se peut imaginer. Admettons pour le moment qu'il ait dit vrai. Ne pourrait-on ajouter avec autant de vérité que si les peuples sans religion sont super-

stitieux, les peuples religieux le sont bien davantage ? Tenez, il n'est pas besoin d'aller chercher un exemple bien loin, nous l'avons sous la main. Y a-t-il de par le monde un peuple plus sincèrement religieux que le peuple canadien ? Non. Y a-t-il sous le soleil un peuple plus superstitieux que lui ? Non encore. Nous croyons au fer à cheval, aux mascottes, aux porte-bonheur, aux gris-gris, aux amulettes, aux fétiches, aux sorts, aux fées, aux revenants, aux chasse-galeries, aux loups-garous, que sais-je ? Nous avons toutes les superstitions. Je me fais fort d'en dresser de mémoire une liste de deux cents en deux jours.

En ce qui concerne Pâques, qui ne sait que le matin du grand jour on peut voir le soleil danser, sans doute pour témoigner sa joie de la rédemption d'un monde dont il a jadis éclairé la ruine ? Il y a parmi mes gens une respectable dame qui m'a soutenu, à Pâques dernier, avoir contemplé le matin même la gigue du roi des astres. C'est étonnant comme j'ai du guignon, moi ; il m'est impossible d'être jamais le témoin du plus petit phénomène, du plus mince prodige !

Si quelque membre de votre famille est sujet aux maux d'yeux ou aux maladies de la peau, faites à la rivière une provision d'eau le jour de Pâques au matin ; mais que ce soit avant le lever du soleil, et puisez votre eau au rebours du courant. Le malade n'aura qu'à s'en laver.

Je me suis laissé dire que cette eau ne se corrompt jamais, ce qui lui assure une supériorité

marquée sur les eaux vulgaires et en fait presque l'égale de l'eau bénite.

Voulez-vous ne jamais souffrir du mal de dents ? abstenez-vous de viande le jour de Pâques. Votre sacrifice sera si méritoire, après quarante jours de carême, que sainte Apolline vous en tiendra compte et vous délivrera des dentistes et de leurs daviers. Voilà un remède qui n'est pas coûteux, hein ? Comme la médecine se simplifie !

Mollement couché entre deux rives assez plates, le Richelieu roule son onde paresseuse et claire qui sépare les deux grosses paroisses de Saint-Denis et de Saint-Antoine. Deux bourgs modèles qui ne donnent aucun tintoin à leur noble rivière. On n'entend jamais celle-ci grommeler contre eux à l'instar du Danube apostrophant ses filles Belgrade et Semlin, et leur jetant cette menace :

Allons ! la turque et la chrétienne !
Semlin ! Belgrade ! qu'avez-vous ?
On ne peut, le ciel me soutienne !
Dormir un siècle sans que vienne
Vous éveiller d'un bruit jaloux
Belgrade ou Semlin en courroux !

* * * * * * * *

Car je suis le Danube immense.
Malheur à vous, si je commence !
Je vous souffre ici par clémence.
Si je voulais, de leur prison
Mes flots lâchés dans les campagnes,
Emportant vous et vos compagnes,
Comme une chaîne de montagnes,
Se lèveraient à l'horizon !

Non, ces braves paroisses sont ce qu'il y a de plus paisible au monde.

Par un beau soir d'été, vis-à-vis l'église de Saint-Denis, tout près de l'endroit où le lieutenant anglais Weir fut assassiné, un de mes petits camarades se noyait en se baignant. L'alarme donnée, en moins de dix minutes cinquante personnes accoururent sur le rivage ; les femmes se lamentaient, les hommes demandaient aux témoins de l'accident l'endroit précis où l'enfant avait disparu, et se mettaient en frais de le repêcher, qui en marchant dans l'eau jusqu'au cou, qui en plongeant, qui en cherchant avec des gaffes. On ne trouvait rien ; le courant était pourtant presque nul.

Arrive une vieille femme, tout essoufflée, qui jette dans la rivière un petit cube de pain.

—C'est du pain bénit de Pâques, dit-elle ; ne remuez pas l'eau, il va s'arrêter au-dessus du corps.

Chacun se tient coi, tous les yeux couvent le frêle indicateur, qui descend, lentement c'est vrai, mais qui descend toujours au fil de l'onde. Au bout d'un quart d'heure, effritement général de la confiance.

Il y a invariablement quelque loustic dans une foule.

—Hé ! la mère, votre pain bénit n'est pas fameux ! C'est du pain bénit de l'année passée. Hormis que ce soit un morceau de galette au beurre que vous avez faite.

—Cré tête, qui a le visage trop étroit pour faire

le signe de la croix ! C'est du pain bénit de cette année, à preuve que c'est le nouveau boulanger qui l'a fait. Tu ferais bien mieux, chétif, de prier le bon Dieu que de rire de plus vieux que toi. Ce n'est pas quand on a été baptisé sous condition qu'on peut se moquer des choses saintes !

Les rieurs furent du bord de la vieille.

Quelques hommes arrivèrent avec leurs fusils, qu'ils déchargèrent en même temps. On espérait par ce moyen, grâce à la commotion de l'air et de l'eau, faire sourdre le cadavre ; il n'en fut rien. La nuit était venue, on cessa les recherches ; mais on les reprit à bonne heure le lendemain, et le corps fut retrouvé à l'endroit même où il s'était englouti.

Je vous avoue que depuis cette date je n'ai plus guère cru à l'efficacité du pain bénit dans la pêche aux noyés.

Ces petites superstitions sont bien anodines, bien inoffensives, et les gens qui les ont sont peut-être meilleurs chrétiens que ceux qui mettent tout en question, hors le dogme.

C'est la grâce que je leur souhaite avec de bonnes Pâques.

JOSEPH CAOUETTE

Il y a déjà six mois que s'est éteint, au monastère du Précieux-Sang, à Saint-Hyacinthe, un vieillard de quatre-vingt-six ans dont la renommée aux cent bouches ne s'est jamais égosillée à chanter la louange, mais dont il sera peut-être un jour grandement question. C'était un humble forgeron qui tapait dur sur l'enclume, du soleil levant au soleil couché ; brusque, fort et brave, un honnête homme doublé d'un bon chrétien, le type de l'artisan canadien-français. Quand je l'ai connu, il y aura bientôt trente ans, c'était presque un vieillard ; il jouissait de l'aisance, sa famille était élevée, il semblait qu'il ne dût plus qu'aspirer au repos. Combien longtemps, cependant, n'a-t-il pas continué à jouer du marteau dans sa boutique de forge, que j'aperçois ouvrant sa large porte sur la coquette rivière Yamaska !

Cet homme s'appelait le père Joseph Caouette. Quand même j'aurais oublié son nom de baptême, il ne court aucun risque d'être confondu avec un autre : il était le père de la sœur Caouette, la fondatrice du monastère du Précieux-Sang.

A cette époque, la sœur Caouette n'appartenait encore qu'au tiers-ordre de saint Dominique, elle vivait dans le monde, ou plutôt à l'église, au cou-

vent des sœurs de la Congrégation et à la maison paternelle. Toujours vêtue de noir, sans aucun ornement de toilette, couverte d'un long manteau, elle avait plutôt l'air d'une religieuse que d'une fille ayant sa liberté. Son heure n'était pas venue de fonder un ordre ; elle cherchait sa vocation, la volonté de Dieu, sous la direction éclairée du vénérable grand vicaire Raymond.

Mais déjà sa réputation de sainteté s'était répandue par tout le pays. On lui attribuait des miracles : elle avait fait un jeûne absolu de quarante jours selon les uns, de trois mois, de six mois d'après les autres ; les autorités l'avaient fait surveiller jalousement, disait-on, et elle n'avait pas mangé ; —on remontait, pour le prouver, de l'absence de l'effet à l'absence de la cause, vous comprenez ? Quand elle communiait, sa figure se transfigurait ; on assurait que certains prêtres avaient vu ses habits noirs devenir blancs à cette minute, dans un rayonnement ; elle était marquée tous les vendredis des stigmates de la crucifixion ; le sang coulait sur sa langue, sur son front, quand elle s'attablait au banquet eucharistique.

Le gros crucifix de cuivre qu'elle portait sur sa poitrine devenait si chaud que le curé de sa paroisse qui se l'était fait remettre un jour, disait-on, s'y était brûlé les doigts et avait ensuite coupé un cierge en deux en l'y appliquant. On venait de loin la visiter et se recommander à ses prières.

On peut se figurer tout ce que la crédulité des commères inventait de merveilleux et de miracu-

leux. Quand j'allais passer mes vacances dans les comtés de Berthier, Saint-Maurice et Maskinongé, j'étais questionné jusqu'à amen, moi concitoyen de la stigmatisée.

La masse croyait à toutes ces manifestations extérieures de la sainteté de sœur Caouette, mais celle-ci avait aussi ses incrédules. Je ne crois pas qu'elle ait eu de détracteurs. Le chef des incroyants à Saint-Hyacinthe était le supérieur du collège, M. Isaïe Désaulniers, professeur de philosophie, un des cerveaux les mieux constitués que j'aie connus, et qui jouissait d'une vaste réputation de savoir. Il revenait d'un long voyage d'Europe. et d'Asie. Il avait entendu, nous disait-il, un des savants les plus distingués de Londres lire en public une étude approfondie où il expliquait par des causes naturelles certains phénomènes apparents chez les stigmatisés du Tyrol, la transsudation sanguinolente de certaines parties du corps chez des femmes hystériques, etc. Bref, autant il rendait hommage à la vertu de sœur Caouette, autant il se refusait à croire aux prodiges dont on la disait l'objet ou l'instrument.

Nous les écoliers, nous devisions là-dessus et nous disputions aigrement.

Je me sentais porté à croire, moi, plutôt qu'à nier, et cela parce que je connaissais bien la jeune sœur et que je la trouvais charmante. Non qu'elle fût belle, mais elle avait une figure si douce, si sereine, non dépourvue de grâce, elle était si mo-

deste et si enjouée, elle causait si intelligemment et si naturellement ! Elle appelait volontiers son directeur "mon grand nez." Je la voyais presque tous les jours, et je l'aimais, moi bonhomme, d'instinct.

Qu'on explique la chose comme l'on voudra, voici ce que j'ai vu d'étrange chez sœur Caouette.

C'était pendant la vacance qui suivit ma rhétorique. J'avais alors treize ans, j'étais assez vieux pour bien voir et bien comprendre, et surtout pour ne pas oublier ce dont j'étais témoin. La maison de mon père était la voisine du couvent, où le grand vicaire Raymond disait souvent la messe. Quand son servant de messe était absent, M. Raymond m'envoyait chercher. Plusieurs fois j'ai vu, à la pleine lumière du soleil, quand sœur Caouette recevait la communion, une épaisse couche de sang bien liquide qui, chose étonnante, se maintenait sur le dessus de sa langue et ne se répandait ni sur les côtés ni dans la bouche.

Mais un matin il y eut plus.

Je constatai, comme d'ordinaire, la présence du sang sur la langue ; mais je fus frappé d'en voir une trace séchée, qui partait de sous les cheveux et descendait sur la paupière droite, où elle se terminait par une large goutte vermeille. Je pensai aux stigmates de la communiante ; j'aurais voulu voir ceux des mains, ayant vu celui de la couronne d'épines. Le prêtre retourna à l'autel, la sœur rabattit son voile et descendit à reculons jusqu'au bas du balustre. Ma vision finit là.

De retour à la sacristie après la messe, et pendant que nous nous dépouillions des vêtements de l'autel, M. Raymond me dit d'un ton qui me frappa :

—Avez-vous remarqué quelque chose d'extraordinaire ?

—Oui, monsieur.

—Qu'est-ce ?

—La sœur Caouette, dis-je, avait, à la communion, du sang sur la langue comme je lui en ai souvent vu, et de plus une trace de sang sec qui lui traversait le front et finissait sur la paupière droite. Là le sang était liquide, il y en avait une grosse goutte.

—Eh bien, retenez bien ce que vous avez vu : cela pourra servir un jour.

Cela pourra servir un jour ! Je tombais dans une mer de perplexité, de curiosité, d'interrogations. J'en émergeai bientôt, car j'avais trouvé la clé de l'énigme : " Cela pourra servir à la canonisation de sœur Caouette."

Mais il faut que la bonne sœur se hâte de me donner l'exemple du départ, car je pourrais partir avant elle

FOLIE ET SUICIDE

Un pauvre bon garçon, honnête et doux, subissait depuis dix ans les humeurs et les caprices d'une femme acariâtre, boudeuse, querelleuse. Il aurait peut-être enduré cet emplâtre si une parente, vieille cirouenne sinapisée, n'avait ajouté l'écorchure à la brûlure ; mais un beau soir, ahuri, la peau en feu, n'entrevoyant pas de soulagement, ayant préalablement calculé les conséquences de son acte, se disant qu'il avait fait un assez long purgatoire, il se jette à l'eau.

Il ne laissait pas d'innocents derrière lui, il se débarrassait seulement de deux tyrans qui méritaient de souffrir de sa disparition.

Lui, il avait assez souffert et n'en pouvait plus.

Le jury du coroner fit l'enquête ordinaire et rendit le verdict banal : " M. X. s'est suicidé dans un moment d'aliénation mentale."

Le plus aliéné n'était peut-être pas le suicidé.

Douze hommes, honnêtes sans doute, mais esclaves de la routine, entassaient dans leur jugement la folie sur le crime. Ce n'était pas assez qu'une famille honorable comptât un criminel,—car le suicide est un crime,—on ajoutait à sa honte une tache, et à sa douleur un autre élément.

Et de quel droit ?

Faut-il absolument qu'on soit fou pour se suicider, et ne peut-on froidement s'ôter la vie ?

Moi, je dis que le suicide n'implique pas toujours folie.

Il n'est pas nécessaire d'avoir perdu la carte pour tuer ou voler ; on n'obéit pas irrésistiblement en ces cas à un besoin morbide qui enlève ou paralyse la raison. Au contraire, on fait généralement des calculs subtils, on suppute les chances.

Je soutiens qu'il en est de même dans le suicide.

Vous êtes d'une grande famille, ou vous avez vécu richement, mais un jour la misère est venue s'asseoir à votre foyer ; votre femme, dont le sein est tari, n'a plus de lait pour l'enfant qui pleure ; la cheminée manque de la bûche qui réchaufferait ceux que vous aimez : vous volez un pain ou vous faites un faux. La vie des siens est toujours chère, mais pour les âmes bien nées l'honneur l'est davantage ; le gendarme est à vos trousses, le déshonneur va mettre sa main sale sur votre épaule,—la rivière est devant vous, crac ! un plongeon ; ou bien vous avez un pistolet sur vous, paf ! une détonation.

Je le répète, il y a mal en cela, car le suicide est défendu ; mais il n'y a pas d'aliénation mentale. Pas plus que dans les autres crimes qui sont discutés, tramés, préparés de longue main.

Il n'en est pas ainsi de tous les suicides, je sais cela; la plupart se commettent sans qu'il y ait démence, c'est mon opinion; mais j'admets qu'il y a nombre de cas qui justifient l'emploi de cette formule de verdict: "X s'est donné la mort pendant un accès de folie." Le tout est de n'en pas abuser.

Une belle fille de vingt ans arrive d'Angleterre et s'engage comme servante dans une des meilleures familles d'Ottawa. Elle est intelligente, vive, propre et très comme il faut; ses maîtres en sont on ne peut plus satisfaits, les autres domestiques l'aiment. Elle est toujours gaie, sauf le dimanche, jour de bâillement consacré au Seigneur chez les protestants; et parfois le soir, quand le bruit du ménage a cessé, elle pense à sa mère qu'elle a laissée là-bas. Elle en parle librement et ne cache pas son ennui; c'est évidemment une fille de cœur. Par moments, elle pleure au souvenir de sa mère. Trois semaines se passent pendant lesquelles l'ennui ne diminue pas.

Un matin, on la trouve morte près du poêle de cuisine, une hideuse entaille au cou, un couteau proche de sa main. Un de ces couteaux de boucherie qui font frémir!

La veille au soir—un dimanche—elle avait parlé du *old country*, de son *home*, de sa mère, et pleuré. Ce matin-là, elle s'était levée sur les quatre heures, avait répondu fort sensément aux deux autres servantes qui la trouvaient matinale, allumé le poêle

et vaqué à ses occupations. C'est deux heures après qu'on la découvrait inanimée.

Elle s'était évidemment tuée par ennui. Mais était-elle folle ?

Je soutins que non devant le jury du coroner dont j'étais le chef. J'opinai pour un verdict de suicide pur et simple, sans l'allonge du moment d'aliénation mentale. Mes raisons parurent faire impression sur plusieurs des jurés ; mais l'un d'eux, un vieillard anglais à qui le coroner avait fait un passe-droit en ne le nommant pas chef, s'opposa si vivement à mes conclusions, fit un appel si véhément au respect des traditions, des formules ancestrales et même, Dieu me pardonne ! de la grande charte, parla si bien de la foi en la vie future, des récompenses éternelles et de la folie de se présenter devant Dieu un couteau à la main et la gorge coupée, que tous ses compatriotes penchèrent de son côté ; les miens me suivaient, mais nous étions la minorité, et il fallut déclarer de cette pauvre fille que la folie avait déterminé sa mort.

Pourtant, si vous l'aviez vue, lecteurs, comme je l'ai vue, belle dans la matité de son visage brun encadré par une abondante chevelure noire à peine dérangée, dans la sérénité de ses traits auxquels la mort avait conservé leur cachet d'intelligence en y ajoutant sa majesté, vous auriez bien sûrement refusé de croire qu'elle s'était tuée folle. Sa pâleur de cire, son blanc vêtement, cette blessure d'où coulait goutte à goutte un sang rose, tout la faisait ressembler à ces vierges et martyres que renferment les châsses catholiques.

Je suis revenu de cette entrevue plus convaincu que jamais que l'on peut se suicider sans passer par la phase démente. J'ai pour me soutenir dans cette conviction l'Eglise, qui n'invoque certes pas les folles et rend cependant un culte à des vierges qui, dans les temps de persécutions, se sont tuées pour échapper à l'outrage.

Quoi qu'il en soit de ma théorie, mon jury a dû, par son verdict, ajouter au chagrin de la mère de la touchante suicidée. Morte ! c'était assez. Folle et morte ! c'était trop, il me semble.

Rengaines et vieilles formules, débarrassons-nous donc de tout cela. Donnons à la pensée un meilleur vêtement, une expression plus vraie. Il y a les avocats qui ont un baragouin souvent incompréhensible et qui y tiennent comme le notaire à son par-devant. Dans ces professions on parle le langage des coutumes, et la poésie du *Parfait Notaire* semble devoir durer ; le romantisme n'a pas encore fait brèche chez elles. C'est surtout en ce qui touche la loi, le droit, les tribunaux, la judiciaire en un mot, que la langue moderne est le plus en retard, et que nous avons davantage à donner le coup de balai dans les toiles d'araignée qui constellent les vieux greniers. La réforme devrait commencer dans cette région ; on devrait ne plus dire " suicide dans un accès d'aliénation mentale " que si la victime a donné des preuves de folie avant la commission de son acte.

En ce cas, soit ! mais en celui-là seulement !

Le coroner, dans la plupart des cas, peut faire sentir aux jurés l'inapplicabilité de l'ancienne formule et la nécessité de ne rien dire qui exorbite du sens commun.

MGR HEISS

Je braque aujourd'hui ma lorgnette sur l'épiscopat : c'est un archevêque qui tombe dans le champ de mes observations.

Ne craignez rien, âmes timorées qui n'avez pas appris votre symbole dans la *Patrie*,— peut-être uniquement parce qu'elle vous l'aurait enseigné mieux que certains barbouilleurs de journaux trop comme il faut, je ne suis pas pour attaquer Sa Grandeur.

Vous allez voir si je dis vrai.

Mgr Heiss n'est pas un inconnu pour mes lecteurs, car je me rappelle que CYPRIEN en a parlé quelquefois, et ses lecteurs sont les miens.

Mgr Heiss, archevêque de Milwaukee, s'est carrément prononcé contre le système monarchique. Ses paroles ont paru dans les colonnes de la *Patrie* deux fois déjà, et ces deux fois en faveur de la république comme forme de gouvernement, et du suffrage universel comme moyen de gouvernement.

Cela n'a pas été pardonné en certains quartiers, je le sais.

Imaginez-vous donc, un archevêque démocrate ! Où peut-on voir cela ailleurs qu'aux Etats-Unis ?

Mgr Heiss a le grand tort de croire qu'on peut

être républicain et intelligent, honnête et républicain, républicain et chrétien : que ces deux éléments peuvent faire ensemble la meilleure des cuisines politiques.

On ne se gêne pas chez lui.

Ici c'est autre chose, et se sont demandé le pourquoi de cette odieuse aberration bien des gens heureusement plus catholiques que notre saint père le pape et destinés à sauver un jour la chrétienté quand la tiare y aura failli.

Sixte-Quint faisant relever la colonne Trajan ou la colonne d'Adrien, je ne sais plus, avait ordonné au peuple le silence sous peine de mort. Fontana le rompit pour crier : " De l'eau aux cordes !" et sauver l'obélisque. Le pape lui pardonna.

Je crois que notre pape Léon XIII pardonnera de semblable manière à Mgr Heiss d'avoir signalé le danger des monarchies et les avantages des républiques.

Or, après tout, qu'est-ce que c'est que Mgr Heiss ?

C'est un Allemand.

Mais un Allemand sans préjugés, un Allemand supérieur,—chose moins rare qu'on ne pense. Et c'est un homme qui a habité le Bas-Canada pendant un an ou deux.

Je n'aurais pas de raison de vous le présenter, lecteurs, s'il ne se rapprochait pas de nous par certains cotés. Mgr Heiss est un ancien élève du collège de Joliette.

Oui, de Joliette, où je connais tant de bons cœurs et de si belles femmes.

C'était dans l'été de 1868.

M. Heiss arrivait à Joliette pour étudier le français.

Beau, grand garçon, âgé de trente ans, fort, solidement charpenté, mais pas obèse, arrivé là pour apprendre, Heiss s'asseyait à côté de Marion sur les bancs de l'étude, c'était un écolier dans le vrai sens du mot. Il sortait des universités allemandes. Il y avait appris, outre sa langue, l'anglais, le latin, le grec, l'espagnol, il venait au Canada se familiariser avec le français.

Et, chose assez fréquente chez les Allemands, il y a réussi !

Il était bourré de classiques, il savait de tout et il étudiait toujours. Ses confrères ne savaient pas ce qu'il lisait, plongé dans d'affreux grimoires allemands.

C'était un bon et honnête garçon qu'estimait quiconque l'approchait. Il fumait bien un peu, il prenait bien un verre de vin, il aimait bien s'égarer avec un compagnon sous le " bois du grand vicaire"—c'est un terme local,—et il était le plus jovial des hommes instruits. Il avait été reçu médecin ou avocat en Allemagne ; il racontait volontiers ses aventures d'étudiant : il avait bu, après ses examens, à la façon germanique, des litres de bière dans sa botte.

Je crois même qu'il avait eu des duels.

La grâce l'avait probablement touché à temps, et il venait à Joliette se perfectionner dans la pratique des vertus chrétiennes.

Toujours est-il qu'il a laissé les meilleurs souvenirs dans la communauté des clercs de Saint-Viateur, qu'aujourd'hui il gouverne un grand diocèse, qu'il a la foi républicaine sans croire trahir sa foi religieuse.

Enfin, c'est un des nôtres.

Pour bien des gens c'est encore une révélation qu'un évêque soit républicain, tant nous avons été habitués dans nos jeunes ans à redouter la république.

M. Heiss était un journaliste du temps qu'il habitait Joliette : il collaborait assidûment au *True Witness*.

C'était un musicien de talent.

L'harmonie doit régner dans son diocèse comme elle domine dans sa forte cervelle de Teuton.

Est-il disciple de Wagner ?

Si je savais cela, je le livrerais aux disciples de Gounod, et je lui ôterais toutes ses bonnes notes.

NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS

Depuis quelques années la presse s'applique à corriger la grammaire et le style de nos écrivains, et nos écrivains, qui ne veulent pas être en reste avec elle, se sont mis à signaler ses défauts. Une main lave l'autre. Pourquoi n'écrirais-je point un chapitre des travers de la presse, quitte à me faire peigner de la belle manière si j'écorche quelque journaliste ?

Je prends pour sujet les naissances, les mariages et les décès parmi nous,—non ces événements en eux-mêmes, mais la façon dont le journal nous les apprend ; je ne serai ni grave comme le voudrait mon âge, ni badin comme le demanderait mon caractère ; je tâcherai d'être utile.

Nous allons faire la causette en famille.

I

NAISSANCES

Ceux des journaux de Paris qui publient le relevé des actes de l'état civil empruntent leurs renseignements aux mairies des divers arrondissements. Je ne sache pas que ce soient les familles qui leur portent l'annonce des naissances arrivées chez elles. J'ignore complétement l'usage de la

province. On annonce comme fait d'intérêt général les naissances dans les maisons princières, dans les familles illustres, dans les ménages en évidence. Ici, dans les villages et les petites villes dotés d'une gazette, personne ne se permet de mettre au monde un enfant, de prendre femme, d'enterrer un parent, sans en avertir le public. A quelle date cette habitude remonte-t-elle ? J'aurais cru qu'elle venait des premiers journaux fondés dans le pays, alors que la population des plus grands centres était encore si mince que tout le monde s'y connaissait. J'ai pourtant sous les yeux la *Gazette du commerce et littéraire pour la ville et district de Montréal* datant de 1778 et 1779, et je n'y en trouve absolument aucune trace. Mais d'autres journaux ont pu faire différemment. Je laisse cette vérification, si elle en vaut la peine, à nos archéologues et fouilleurs de poussière.

De cette date je tombe en 1842. Les périodes intermédiaires sont pour moi le grec que j'ai oublié, l'hébreu que je n'ai jamais pu apprendre, ou l'allemand que je n'étudierais pour rien au monde. La dernière page de chaque livraison de l'*Encyclopédie canadienne*, fondée cette année-là par M. Michel Bibaud, contient une liste des personnes nées, mariées et décédées dans les familles importantes du Bas-Canada. C'est là que j'ai appris, par supputation, l'âge de plus d'une grande dame un peu sur le retour maintenant, mais qui reste jeune, ou d'une vieille coquette, faible en arithmétique, qui n'a pu faire encore le calcul de ses ans.

Aujourd'hui, progrès ou décadence, chaque famille fait assavoir au pays, par le journal, tout ce qui intéresse sa lignée. Dès que l'on peut se permettre la dépense d'un écu, ou encore si l'on connait quelque proche parent d'un diable d'imprimeur, on sacrifie à la mode en annonçant que l'on a acheté un garçon, marié une fille, ou conduit sa belle-mère au cimetière.

Et comment annonce-t-on cela? Je ne parle pour le moment que des naissances. Le public devant tout savoir, on lui donne force détails: l'enfant a émergé du Grand Tout à la sixième heure du quatorzième jour du mois courant, à Sous-les-Ormes, paroisse de X, comté d'Y, district de Z.

La formule ordinaire de l'avis est celle-ci: " A tel endroit, telle date, la dame de Timoléon Calino Bridoison, Ecr., un fils." Or il y a trois erreurs à signaler dans cette courte notice.

1o On ne doit pas dire la *dame*, mais la *femme*, d'un tel; "Mme X" ou "la femme de M. X," jamais "la dame de M. X."

Voici ce qu'écrivait à ce sujet, il y a quelques années, une femme du meilleur monde:

" Vous entendez tous les jours dire par des per-
" sonnes du monde: "J'ai rencontré hier M. un
" tel avec sa dame." Mais dites donc avec sa
" femme, si vous voulez parler le langage de la
" bonne compagnie. On dit encore: "Madame
" X... est venue me voir hier avec sa demoiselle."
" Sa fille, s'il vous plait! voilà ce qu'il faut dire.

" De même qu'on a assisté à un dîner ou à réunion " d'hommes ou de femmes, et non de messieurs ou " de dames. On demande à quelqu'un des nou- " velles de sa femme, si on est assez intime pour " cela, soit de Madame, en y ajoutant le nom du " mari, mais jamais des nouvelles de votre dame. " Il faut dire encore " vos petites filles," " Mlles " vos filles," mais jamais " vos petites demoi- " selles," " votre dame et vos demoiselles," toutes " locutions qui sentent l'antichambre."

Une dame vient de nous enseigner ce que demande le bon ton ; un grammairien va nous dire ce qu'exige le bon français : les deux choses s'accordant toujours, rien d'étonnant si les deux personnages formulent la même règle. " Le bon usage, dit Littré, repousse des phrases comme celles-ci : Il est venu avec sa dame : ces messieurs et leurs dames. Il faut : il est venu avec sa femme ; ces messieurs et leurs femmes."

2o La presse a discuté ces années dernières le titre d'écuyer, son origine, son emploi, son existence actuelle, sa valeur, sa destination. Qu'il vienne des contemporains de la reine Berthe, qu'il ait disparu ou non, qu'il doive se perpétuer ou périr, cela m'est bien indifférent. Mais je dis qu'on en abuse ridiculement au Canada. Personne ne se le refuse ; qu'on appartienne aux professions libérales ou aux derniers rangs, chacun se l'approprie. Combien de gens se fâchent parce que leurs correspondants l'omettent ! Que de voix perdues, que de clients chassés parce que le candidat ou l'avocat néglige de le mettre sur l'enveloppe de ses lettres !

Le titre dût-il être employé, qu'il y a trop de gens qui le prennent. Si encore on l'écrivait sans un *e* majuscule !

3o Il ne faut pas dire un fils, mais un garçon. Puisqu'on ne se contente pas d'annoncer généralement qu'il nous est né un enfant, c'est que l'on entend désigner son sexe. Fils n'établit que la relation d'enfant à père et mère, garçon établit le sexe. Ecrivons donc garçon.

J'ai signalé trois fautes ; il y en a une quatrième : la forme de la phrase elle-même. " Madame une telle un fils " ne veut rien dire. Il y a là un sous-entendu inutile.

Le coupable n'est pas toujours le papa, qui va joyeux porter l'avis à son journal. Le journaliste est souvent en faute.

Il y a le journaliste distrait à qui vous dites la grande nouvelle, et qui écrit sans broncher que vous avez acheté une fille, du sexe féminin.

Il y a le gazetier calembouriste qui, pour le plaisir d'un jeu de mots, change la formule sacramentelle, et annonce qu'il est né deux jumeaux à T. T. Larivière.

Il y a le reporter enthousiaste. Il vous dit gravement que la famille de l'honorable juge Plaidédon s'est accrue d'un garçon qui promet de marcher sur les traces de son père, et de s'élever à une belle position à force d'esprit et de talents.

Il y a le reporter sans usage qui écrira : " La dame de monsieur H., écuyer, une fille," ou encore :

" Madame docteur J. un fils." Je ne désespère pas de lire un beau matin : " Madame juge de paix K," ou " madame avocat L," ou " madame capitaine de milice M."

Nous avons de plus le journaliste vindicatif, qui fera des gorges chaudes de son ennemi en l'accusant d'avoir signé l'acte de naissance d'un fils de sa raison commerciale et sociale " Zabulon et frère," au grand ébahissement du curé, à la joie intense mais étouffée du parrain.

De la forme des avis de naissance à la nature des noms qui nous sont infligés sur les fonts baptismaux, la transition est facile, on saute vite d'un ridicule à un autre. Seulement, ici finit la responsabilité du journal.

On se contenta pendant longtemps des vieux noms, du nom des saints qui furent, si je puis ainsi parler, les pionniers et les locataires à long terme du calendrier. On s'appelait bonnement Pierre, Joseph, François, André,—Madeleine, Charlotte, Marie, Marguerite, Françoise. Nous sommes aujourd'hui dans l'âge pompeux des Oscar, des Arthur, des Urgel, des Adolphe, les malins diront même des Alphonse. On aime le sonore. On a presque honte de ne pas s'appeler Dolphis ou Philorome. Il n'est plus le temps des Baptiste et des Josephte. Hélas !

Aux commencements de l'ère nouvelle, on adopta pour les filles la terminaison en *ie*. Il ne vint plus au monde que des Julie, des Virginie, des Eugénie, des Cédulie, des Ulgérie. Puis vint

l'époque des filles en *ine ;* mes souvenirs de bout d'homme amoureux remontent jusque-là. Une fille pour être accomplie devait se nommer Caroline, Corinne, Delphine, Alphonsine. On fit la similitude entre les noms des frères et des sœurs. Pas d'Ernest qui n'eût son Ernestine, pas d'Edouard son Edouardine ; pour Robert on créa Robertine, et tous les Louis eurent pour sœurs des Ludivine.

A l'heure qu'il est, nos sœurs et nos filles traversent la période en *a*. C'est Malvina, c'est Anna, c'est Elisa, c'est Angelina, c'est Azilda,—quand ça n'est pas Orpha, Paméla, Zuméma, Larinda, Adouïlda. Evangeline elle-même, la poétique création de Longfellow, se transforme en Eva.

Ces variations, ces modes baptismales, à qui les devons-nous ? Aux romanciers : à Mme Cottin, à Mme de Genlis, à Mme de Stael, à Balzac, à Sue, à Ponson du Terrail et à cent autres. Tous les noms inventés par les feuilletonistes ont chance de survie. Ce sont eux qui sont responsables des Gaudias, des Olvir, des Léobe, des Genoffe, des Guindaline, des Mélême, des Alphée, des Cécime.

Ne croyez pas que j'invente : tous ces noms existent au Canada. Et pas seulement ceux-là, vous allez voir. Que dites-vous d'Odessa, d'Almansard, d'Esimaire, d'Ustazarde, de Curiaf, d'Exilus, de Nilfas, d'Hégétoride, de Fidelem, d'Exumer (il y avait bien Exupère !), de Typhon,—côté des hommes ? Que pensez-vous de Célérine, Fidéline, Auxilia et Auxilina, Spana, Ozilémia, Cilidor, Almé-

zine, Elphégina, Hypoline, Salendré, Dérimane, Carminie et Carmina, Alvelina, Adorilda, Civiline, Exéline, Azama, Onzéline, Fabiella, Orazie, Azéline, Emmabéliste, Elzina, Vénérence,—côté des femmes ?

On dira ensuite que le populaire n'a pas d'imagination ! Il y a là des noms que leurs auteurs devraient patenter. Je vous jure que je n'en ai pas inventé un seul : je les ai tous relevés dans nos gazettes ou entendus de mes oreilles.

Porter les noms de ses ancêtres et les bien porter, avait de tout temps été une louable et commune ambition. Aujourd'hui ce serait trop vulgaire. Un nom déjà porté c'est comme une toilette de bal déjà mise : à la défroque ! On adore le nouveau, pourvu qu'il brille, pourvu qu'il sonne. N'est-ce pas à la recherche du clinquant que se lançaient les parrains qui ont trouvé ces noms-ci : Marie-Juliette-Librada, Antoinette-Romandine, Marie-Florestine-Célarine-Dolorès, Inez-Muriel-Bernice, Marie-Glossine-Hilda, Marie-Horneline-Amanda-Evilda ?

Lecteur, tous ces noms de baptême sont authentiques.

Où s'arrêtera-t-on dans cette voie ?

Après chaque canonisation, le nom du saint nouveau devient à la mode. Il en est de même après une translation solennelle des reliques d'un bienheureux, après une de ces translations qui font époque. Il y a partout aujourd'hui des Zénon âgés d'une quinzaine d'années. Pent-être même trou-

verait-on des Martyrdujapon dans quelque coin du pays. Vous rencontrerez un jour, madame, quelqu'un qui vous dira :

—Permettez-moi de vous présenter un ami...

—Certainement, monsieur ! répondrez-vous.

—M. Lanturlure, de Sainte-Rose...

—Enchantée de faire votre connaissance, monsieur. Je connais déjà un monsieur de votre nom.

—Sans doute mon cousin Martyrdujapon Lanturlure, de Sainte-Cunégonde ?

—J'ignorais son petit nom, il est charmant.

Et quand vous planterez-là M. Lanturlure, vous aurez, madame, une telle envie de rire qu'à distance polie vous éclaterez.

Ce n'est pas moi qui vous en ferai reproche.

Le feu grand vicaire Désaulniers me disait que le nom d'Alphonse n'est répandu au Canada que depuis la canonisation de saint Alphonse de Liguori, en 1841. Je suis une des victimes de cette coutume, mais j'en ai bien été vengé : mon parrain se nommait lui-même Janvier !

Le parrain est le *sponsor* des Latins, le *sponsor* des Anglais et le répondant de son filleul. A lui la responsabilité des noms inavouables qu'il inflige à des innocents. Quand je dis parrain, je dis aussi marraine, et coupables au même degré sont ceux, hommes et femmes, qui portent vos enfants au baptême et les affublent de noms comme ceux-ci : Marie d'Egypte, Stanislas de Kotska, Louis de Gonzague, François de Sales, Thomas d'Aquin, Al-

phonse de Liguori. Marie, Stanislas, Louis, François, Thomas, Alphonse, tout court, soit ! mais il ne faut pas de ces rallonges, empruntées à la mode américaine, qui font que des enfants s'appellent pour la vie George Washington Smith, Abraham Lincoln Brown, ou Jefferson Davis Robinson. Cette mode commence à s'introduire chez nous. Elle a du bon, mais jusqu'à un certain point seulement, s'il s'agit de perpétuer le nom d'un aïeul illustre, d'un parent vénéré. Ne serait-il pas à lapider le parrain qui ferait baptiser nos garçons sous le vocable de Victor Hugo Durand, de Léon Gambetta Tremblay ou de Louis Veuillot Fortin ?

C'est à lui d'éviter les noms qui prêtent au calembour, à l'à-peu-près, à la risée, soit par l'ordre des initiales, soit par leur juxtaposition avec le nom de famille. Si celui-ci commence par un *t*, vous voyez quelles initiales porterait l'enfant qu'on aurait appelée Emma Blanche. Il faut être sous ce rapport aussi circonspect que la famille Gouin, où personne ne portera jamais le nom de Marin ; que la famille Hassin, dont aucun rejeton ne se nommera Marc ; que la famille D'Eschambault qui se gardera de nommer aucun de ses garçons Arcade.

Est-il bien que l'on choisisse des noms de baptême absolument semblables aux noms patronymiques ou s'en rapprochant d'une manière frappante ? Est-ce joli de se nommer Rose Larose, Hubert Hubert, Rémi Raymond, Pierre Lapierre, Bastien Bastien, Jean Saint-Jean, Bruno Brunel ? On rencontre de ces cas tous les jours. C'est ma-

tière de goût ; je ne dis pas que c'est mal, mais je n'aime pas cela,—comme dans la chanson.

C'est la vanité qui fait que nous annonçons dans les journaux la naissance de nos enfants. Le jeune père est fier d'avoir gagné ses éperons. La jeune femme, pour qui la maternité est le plus désiré des titres de gloire, n'aime guère à passer pour une Sara, et quand il lui naît un enfant, elle ne se contente pas qu'Abraham en soit joyeux, elle veut que les hommes le sachent et que les femmes l'envient. Puis, si elle a mis la main sur un parrain de rang, elle brûle de le faire connaître. Dans un village, le maire et le notaire sont de gros parrains ; dans une petite ville, on convoite le médecin ou le député ; dans une capitale, il y a tant de grosses gens, qu'on lorgne un ministre ou qu'on vise un juge. Songez donc que la voisine n'a peut-être trouvé qu'un commis de première classe et la fille d'un sous-chef !

Vanité dans le choix du nom, vanité dans la publicité du journal, vanité dans le parrainage de haute volée, vanité jusque dans l'église, vanité partout !

Un des plus étranges avis de naissance que j'aie lus est le suivant ; je le tire d'un journal français des Etats-Unis : " A telle place, le 23 du mois dernier, madame X, (née Y), un fils. L'enfant a été baptisé par M. l'abbé Z, curé de la paroisse, et a reçu les prénoms suivants : Augustin, Edouard, H. La marraine a été madame N, tante de la jeune mère, et l'on ne pouvait faire un meilleur choix,

car cette dame a donné à sa nièce, tout le temps de la maladie puerpérale, les soins intelligents et empressés que donnerait, non seulement une tante, mais une mère dévouée et remplie d'amour pour son propre enfant."

Voilà qui est risible sans doute; pourtant je m'abstiens de rire. Nos compatriotes des Etats-Unis ont assez cette habitude d'annoncer dans les journaux la naissance de leurs enfants, de mentionner les noms reçus au baptême, souvent de dire qui fut parrain, qui fut marraine. Cela part d'un bon fond, indique un bon naturel, bien plus, est une preuve de patriotisme. A cent, cinq cents, mille lieues du pays, on affirme la vitalité de notre race, on transmet aux siens un message d'orgueil parfois, de bon souvenir toujours. Le vaillant émigrant qui, la pipe au bec, la hache à la main et le courage dans le cœur, part pour aller là-bas abattre la forêt, qui court chercher la fortune afin de soulager les vieux ans d'un père, afin de donner sa dot à une sœur,—quelque jolie Margot en jupe de droguet, mais en robe d'innocence, — cet émigrant, quand à son tour il a fait son nid, quand les sauvages de l'Amérique du Nord ou les cigognes de la Grèce lui apportent un petit, quel plaisir ne ressent-il pas à communiquer, par le journal, la bonne nouvelle à sa mère en cheveux blancs, à ses amis du village! et si son goût n'est pas à la hauteur de son cœur, qui de vous, chères lectrices, lui jettera la pierre? S'il écrit mal, il agit bien, et une goutte de son sang français vaut toutes les encres du monde.

J'ai eu tort, lectrices, de vous entretenir de la naissance avant le mariage ; en revanche, et afin de consoler celles d'entre vous qui auraient coiffé sainte Catherine, je traiterai le mariage avant le décès.

II

MARIAGES

Si la vanité s'étale dans les avis de naissance, c'est bien pire quand il s'agit des mariages,—et c'est tout naturel. Que le mariage soit un mariage d'amour ou d'intérêt, on aime qu'il ne passe pas inaperçu. La mariée est belle ou la mariée est riche ; on a conquis un brave cœur et un beau visage, ou tendu un piège à une forte dot, à une jolie position sociale, qui s'y est prise : il faut que les amis le sachent. On est toujours, du reste, fier de sa femme dans notre pays aux mœurs pures et naïves, il n'est que juste de la produire, et, en attendant que ce soit dans le monde, on se sert du journal.

Le journal circule partout ; il pénètre dans le village qui a vu naître la jeune épouse, il est reçu par l'ancien maître d'école qui vous a donné dans le temps plus de férules que de bons points et prédit que vous n'arriveriez jamais à rien ; il sera lu par la voisine qui vous traitait de garnement, par les camarades de classes, par le curé qui a été le confident de vos premières fredaines :—le journal

doit donc aller leur apprendre que vous vous rangez, que vous faites une fin ; et puis il est bon que vos créanciers recommencent à espérer. Et vous payez cinquante centins à chaque gazette de la localité pour porter la joie dans la famille de l'épousée, l'orgueil chez votre mère, l'espoir chez le créancier, le bon exemple chez les amis, et pour faire bisquer les grincheux, les fâcheux, vos ennemis intimes. Et puis il y a le rival que vous avez supplanté : va-t-il en avoir une binette, celui-là !

Il n'y a jamais trop de luxe dans l'annonce ; elle ne contient jamais trop de détails. La gazette, déjà si bavarde, se surpasse. On proclame son bonheur *urbi et orbi* ;—je dis son bonheur, parce que tous les époux du matin sont heureux, s'il faut en croire la gazette. Celle-ci ne manque jamais de parler de "l'heureux couple." Alors pourquoi lui faire invariablement des souhaits de bonheur ? C'est à croire que tous nos mariages sont d'inclination, d'amour, jamais de raison, d'intérêt ou de nécessité. C'est le plus bel éloge de nos mœurs.

Le journal vous adresse donc un épithalame, et à défaut du troubadour, c'est le prote qui vous sacre heureux et vous souhaite, après le bonheur sur cette terre, le paradis à la fin de vos jours, pas avant. Il ne le dit pas en toutes lettres, mais on sait ce que parler veut dire. Votre mariage contente le directeur, qui flaire déjà un abonné. Laissons-le faire, son intention est honnête. C'est pour le bon motif.

Par exemple, je vous dirai ceci : Si vous êtes un

simple artisan, un mince commis, un homme de peu, un employé subalterne dans quelque ministère, il ne convient pas d'annoncer votre hyménée sous le titre de mariage fashionable. Cela est de droit dans le cas des personnages haut placés, des fils de famille riches dont on dit généralement qu'il est heureux que leurs pères soient nés avant eux. Cela passe encore quand il s'agit des petits crevés, dandys, gandins, incroyables, merveilleux, muscadins, qui ont dressé tant d'embuscades aux dots qu'ils ont fini par en attrapper une ; mais il ne faut pas abuser de la permission. Le mot fashionable est un mensonge, et l'on se rend ridicule en l'employant, si réellement on ne se meut dans les cercles de la fashion.

Des anglais francophobes ont répandu sur les origines franco-canadiennes les plus sottes calomnies ; ils nous ont fait sortir de l'écume, comme Vénus ; des anglais ignorants y croient dur comme fer. Outre l'histoire, outre les pièces authentiques, outre Parkman et nos historiens du cru, qui réduisent cette invention à néant, le seul fait des avis de mariage publiés dans les journaux avec cette surabondance de détails que l'on connaît me démontrerait l'inanité de ces méchants racontars anglais. Toute la généalogie y passe. On n'a rien à cacher sur ses ancêtres, puisqu'on se plaît à les évoquer : " M. S., fils de M. S., petit-fils de M. S., et arrière-neveu de M. S., qui a fait ceci, qui a fait cela" ; " Un tel, descendant de l'un des premiers colons venus de Picardie en 1627," et ainsi de suite.

On dirait, parole d'honneur ! que chacun travaille au profit de l'abbé Tanguay et se fait utile collaborateur à son remarquable dictionnaire.

Cependant j'aimerais mieux moins de détails. Il y a bien plus de bon sens à dire : " A Montréal, M. H.... a épousé Mlle K.... tel jour," que dans un avis faisant savoir à tous et chacun que M. A. B. C. H.... jr., fils de M. A. B. C. H.... sr., lequel est ceci ou cela, et demeure ici ou là, a épousé Mlle K...., fille cadette de M. E. F. G. K.... qui est ceci ou cela, et demeure ici ou là. Je concède que l'on dise de qui la mariée est fille. Quant à l'homme, puisqu'il est assez vieux pour se mettre à la tête d'un ménage, on doit le connaître par lui-même, non par son père. Tout ce qu'il faut viser, c'est l'identité. Le nom seul d'un homme lui suffit, sans qu'il ait besoin de se réclamer de ses père et mère, encore moins de ses grand-père et grand'-mère, bien moins encore de ses autres parents. Ceux qui vous connaissent vous reconnaissent facilement à votre seul nom ; pour ce qui est des autres, qu'est-ce que cela vous fait de leur annoncer, qu'est-ce que cela leur fait d'apprendre votre mariage, une chose qui s'accomplit en tout pays depuis six mille ans ? Si encore vous étiez ou l'inventeur du sacrement ou sa seule victime ! Mais tout le monde y goûte, en souffre, s'y débat, y meurt. Il n'y a rien eu de très original dans le mariage, si ce n'est pour Adam et Eve, les malheureux !

On a l'habitude de mentionner le nom du prêtre,

du ministre qui a donné la bénédiction nuptiale. Est-ce pour lui faire ou se faire un compliment? Souvent il aimerait mieux que son nom ne parût pas dans le journal et que le nouvel époux lui payât ses honoraires. Et il aurait raison. Les piastres que l'on porte aux journaux, pour payer un avis inspiré par la vanité, auraient un meilleur emploi jetées dans la main du prêtre, qui soulage les misères de sa paroisse. Mais étant acquis que la bénédiction du prêtre lui rapporte un honoraire légitime, au lieu d'écrire que l'abbé X a *donné* la bénédiction nuptiale, que ne dit-on que le mariage a été béni par l'abbé X ?

On annonce souvent aussi que la bénédiction a été donnée par l'abbé un tel, assisté de tel autre abbé. Pourquoi cela ? Il n'y a qu'un prêtre qui prononce le *conjungo vos.* Il n'a pas besoin d'assistance, et si un autre prêtre l'accompagne, qu'est-il nécessaire de le dire, si ce n'est pour montrer que l'on a des amis ou de hautes alliances dans le clergé ? C'est pour cela aussi sans doute, plutôt que pour l'étrangeté du fait, que l'on écrit invariablement : " Le mariage a été célébré par l'abbé X, frère, oncle ou cousin du marié."

La vanité, toujours la vanité !

A l'habitude d'annoncer que la jeune épouse est la fille de monsieur celui-ci ou de monsieur celui-là, il y a parfois des exceptions. J'ai lu récemment dans un journal de Québec l'avis de mariage de " Mademoiselle E. F. G., *héritière* de Madame H. I. J., en son vivant marchande, et celui d'une autre

jeune fille avec N. O. P., "*veuf et riche* cultivateur, de Saint-Z." Cela dépasse les limites permises dans l'art des combles.

Pas de cartes! Que de fois j'ai lu cela, et presque toujours au sujet du mariage de pauvres diables qui n'avaient pas cinq sous pour commencer leur ménage. On veut singer, voilà tout. Pourquoi dire *pas de cartes*, quand ce n'est pas l'usage d'en envoyer? En Europe on a les lettres de faire part. Si l'on met dans un journal *pas de cartes* ou *no cards*, c'est à la seule fin que les parents et les amis ne se blessent de n'en avoir reçu. Mais ici, où n'existe pas la coutume des lettres de faire part, à quoi bon cette précaution? C'est comme si l'on disait: "Les époux n'iront pas à la mairie!"

Et le tour de noces donc! Personne n'oublie d'en parler! J'ai lu, de mes yeux lu, l'avis suivant écrit pour que personne n'en ignorât: "Les jeunes époux, reconduits jusqu'à Saint-Joseph par de nombreux parents et amis, sont arrivés par le dernier train du jour du chemin de fer Lévis et Kennebec, et sont descendus à l'hôtel Saint-Louis, en route pour un voyage aux chutes de Niagara."

Le dernier train du jour, le chemin de fer Lévis et Kennebec, la reconduite des parents et des amis, la descente à l'hôtel Saint-Louis,—ça sent la réclame. Qu'est-ce que cela fait au public que monsieur et madame aient laissé Québec à trois heures de l'après-midi, traversé le fleuve en voiture à deux chevaux, en pirogue ou à pied! Détails inutiles, détails ridicules.

Vous lisez parfois qu'après la " bénédiction nuptiale donnée par le révérend M. Bénitout, l'heureux couple est parti en visite chez les parents du marié," —lesquels demeurent dans le rang Trompe-Souris ou dans la concession Brise-Culottes. On ne donne pas ce dernier détail, on omet la mention de la distance. C'est souvent aussi loin que de Sorel à Berthier, de Montréal à Saint-Lambert. Il y a toujours un cours d'eau entre les deux points,—tout le monde ne saurait passer la mer.

Je m'attends à lire quelque beau matin un avis de mariage conçu dans les termes suivants: " A Ottawa, dans la basilique mineure, le 9 du courant, M. Rasebien, de la haute ville, barbier, conduisait à l'autel Melle Barbe Eutychienne, fille de M. Timoléon Prudhomme, ci-devant du Castor et maintenant de la Pickanock, rebouteur. L'heureux couple est parti pour son voyage de noces aussitôt après le déjeuner, qui s'est pris à l'hôtel des Princes, Rue Murray. Il doit visiter les chutes de la Chaudière avant de se rendre dans le Bas-Canada par le pont suspendu. Après un séjour d'une semaine à Hull, qu'ils se proposent de visiter par le menu, les mariés pousseront jusqu'à la pointe Gatineau et nous reviendront par New-Edinburgh. Nous leur souhaitons un heureux voyage et un prompt retour."

On ira même jusqu'à informer le lecteur que l'heureux couple est parti de la basse ville, pour un voyage de noces à la haute ville, passant à l'aller par le pont Dufferin et au retour par le pont

des Sapeurs,—où il s'est perdu trois cœurs, suivant la légende.

Nos compatriotes des Etats-Unis oublient rarement de citer les noms des garçons et filles d'honneur ; au pays on se le permet quelquefois. Pour les Canadiens émigrés, c'est assez naturel, quoique tout de même un peu ridicule : on veut, comme je l'ai dit à propos des naissances, étant un groupe d'exilés, se rappeler au souvenir de la patrie. Plus il y a de noms dans le journal, plus il y a de chance de faire plaisir à beaucoup de parents, d'amis, et de connaissances. La même raison n'existe pas au pays, surtout pour entrer en ces détails-ci : le premier garçon d'honneur frère du marié, le second son cousin, l'un résidant à Salvaille, l'autre à l'Egypte de Milton ; les filles d'honneur à l'avenant.

L'on a, en général, si grande envie de tout faire connaître au public qu'on s'embarrasse dans sa rédaction au point d'écrire : " A tel endroit, à telle date, *par* le Rev. M. L., M. N. F. conduisait à l'autel mademoiselle Emma P." J'ai lu cet avis dans un journal de la campagne, il n'y a que quelques mois

Peut-être dans ce cas-ci, ne dois-je pas attribuer à la vanité la mention du prêtre qui a béni le mariage ; c'est un simple vicaire qui n'est à aucun dégré le parent des nouveaux époux. Alors, pourquoi cette mention ? Peut-être afin de faire savoir au public que l'on s'est marié en face de l'Eglise, non par-devant un ministre protestant. Plus pro-

bablement, par la force de l'habitude, pour faire comme tout le monde. En tout cas on devrait un peu mieux soigner sa phrase, et, sacrifiant à un ridicule, y sacrifier du moins correctement.

Est in canitie ridiculosa Venus.

Il a dû se rappeler ce vers d'Ovide le gazetier qui annonçait dernièrement, sous le titre de *mariage précoce*, le mariage d'un bonhomme de quatre-vingt-treize ans avec une bonne vieille de soixante-seize. Il a voulu rire des flammes de ce vert-galant, sans doute. Je m'attendais à apprendre un mariage dans les limites d'âge fixées par la loi ; —et crac ! je butte contre deux vénérables bornes. S'attendre à l'hyménée d'un garçon qui n'a pas encore dépouillé la robe prétexte pour la robe virile, espérer entendre parler de Daphnis et Chloé, et s'échouer sur deux respectables barbons, sur Philémon et Baucis ! Il faudrait exterminer ce journaliste-là ! En matière aussi grave que le mariage, il n'est pas permis de surprendre la bonne foi du lecteur, de l'attrapper au piège d'une réclame de pharmacien ou de chapelier-fourreur. Je proteste.

Puisque je parle des vieillards, un mot des noces d'or et de diamant. Ce n'est pas chose banale que ce renouvellement des promesses du mariage après un demi-siècle de ménage fidèle. Bien que cet événement paroissial soit assez fréquent dans nos campagnes, il y a toujours quelque chose d'attendrissant dans la vue de ces bras tremblants qui se donnent protection, de cette vieille femme qui pro-

met obéissance, de ces chefs branlants qui se jurent une fidélité facile maintenant à porter ; les cérémonies qui l'accompagnent, les divertissements qu'il amène comme les réflexions sérieuses qu'il provoque, le touchant respect qui entoure les vieux époux, tout cela vaut qu'on le raconte. Seulement on doit prendre garde que le récit n'en soit pas rédigé par un barbacole idiot ou quelque godelu reau de village. Je n'oublierai jamais comment se terminait une notice de ce genre, écrite sans doute par quelque enfant de chœur : "Le vénérable couple passa le reste de la journée en plaisirs innocents."

Innocent toi-même !

De ce qui précède, que conclure ?

Deux choses bien faciles : continuer à suivre la pratique du mariage, n'en point fatiguer les gazettes. Voilà.

Tourtereaux et tourterelles mes amis, faites votre nid, capitonnez-le bien, qu'il soit agréable à vous et chaud à vos petits. Chantez en tête-à-tête vos douces amours ; roucoulez dans la splendeur d'un éternel printemps, sous un ciel toujours pur, dans la tiède atmosphère de votre cage bénie. N'invitez pas l'oiseau étranger au sanctuaire intime de vos suaves fêtes de famille. Vivez pour vous-mêmes, sans crier votre bonheur sur les toits, sans narguer le voisin moins heureux. Cachez vos joies pour qu'elles durent. Vous n'aurez crainte que le nid soit dévasté, la couvée éparpillée. Pas de fenêtres ouvertes sur votre intérieur à l'œil public. Pas de

vanité, qui serait sottise,—pas d'étalage, qui serait provocation. Mariez-vous, mais sans orchestre. Que vos cœurs seuls, se rendant l'un à l'autre, battent la chamade. Dispensez-vous surtout, comme dirait certain ami à moi, dispensez-vous de l'ophicléide de l'annonce et du trombone de la publicité.

III

DÉCÈS

Je commence ce chapitre en donnant un bon point à la presse canadienne. La presse des autres pays n'en mérite pas autant. On a vu Cassagnac danser sur la tombe de Thiers, se réjouir ouvertement de sa mort, en souhaiter autant aux chefs républicains. La joie d'un Corse après une vendetta, la gaieté d'un coupe-jarret après une tuerie !

Rien de tel ne se voit ici. L'adversaire est tombé, on ne l'écrase pas du talon, on le relève. Il est mort, paix à ses cendres ! On l'avait rabaissé pendant toute sa carrière, on l'exalte maintenant. Il souffle des rives éternelles un vent de pardon, ou plutôt un vent de justice,—car nous sommes meilleurs, même en politique, que nous ne nous plaisons à le dire. Tel de nos hommes publics est aujourd'hui représenté comme un voleur, un traître, un vulgaire criminel, qui, mort demain, sera chanté par ses pires ennemis. Le voici sur les planches, chacun se recueille un instant, et au silence succède un concert d'éloges.

La mort a jeté une nappe d'huile sur les eaux troublées. On met en évidence toutes les bonnes qualités du défunt, on étend un voile sur ses fautes, on assure sa famille de la haute estime en laquelle il était tenu. La famille, il est vrai, aurait préféré voir cette estime se manifester plus tôt. Les jours de son chef n'auraient pas été empoisonnés, abrégés par la malveillance ou par les besoins malsains d'un état politique faux, de mœurs publiques indéfendables, où chacun semble avoir pour devise : A corsaire, corsaire et demi.

Cependant, il y a de la grandeur d'âme dans cette trève faite dans la mort. La haine s'arrête chez l'entrepreneur de pompes funèbres, la calomnie et la médisance restent muettes à la porte du cimetière. Prenez Cartier, prenez Letellier. On ne dira pas d'eux qu'ils ont tourné le dos à l'ennemi, qu'ils ont évité les coups ; ils en donnaient et en recevaient de fameux. Eh bien, une fois éteints, l'oubli s'est fait sur ce qu'il était convenu d'appeler leurs mauvaises actions. S'il s'est trouvé une voix discordante, elle a confirmé la règle, voilà tout.

Honneur donc à notre presse sous ce rapport !

Gresset a dit :

L'éloge des absents se fait sans flatterie.

Il n'en est pas de même de nos morts, de ceux surtout qui n'ont pas cherché à débrouiller l'écheveau politique : nous les louons à outrance. Ils ont tous été des citoyens intègres, intelligents, es-

timés, influents, des génies ou des saints. Ils possédaient la confiance de leurs compatriotes, et c'est bien prouvable, car ils ont été ou maires, ou conseillers municipaux, ou marguilliers, ou commissaires d'écoles ou juges de paix. On est sûr de l'apothéose, quand on a franchi la grande frontière. C'est le temps de devenir prophète en son pays,—quand on en part. On récolte la gloire posthume, et la statue a pour piédestal l'ossuaire.

Celui qui ne ferait pas dire de lui qu'il fut bon fils, bon époux, bon père, bon citoyen, frissonnerait de jalousie dans son linceul. Pas une fille qui n'ait été la vertu en jupons, la grâce en personne, le charme ambulant. Cet écolier était du bois dont on fait les grands hommes. Toutes les mères ont été exemplaires, parfaites, toutes les femmes fidèles. J'ai connu le plus avare, le plus mesquin, le plus effrontément égoïste des hommes : cependant l'avis de décès vantait sa bienveillance, sa générosité, son amour du prochain. Etait-ce l'aveuglement d'une épouse éplorée, le sarcasme d'un héritier déçu, ou la vengeance d'un journaliste à qui le défunt devait des arrérages d'abonnement ? Je ne sais qu'une chose : le compliment était outrageusement faux. Et dans cinquante ans ses petits enfants, lisant l'article soigneusement conservé dans l'album de la famille, s'écrieront : Quel maître aïeul nous avons eu là !

Le premier ridicule est donc l'exagération dans l'éloge. Je passe aux ridicules de forme, de rédaction.

Vous lisez ici : " Dame Sabine A., *veuve de feu* Justin B." Le pléonasme se niche partout. Celui-là est le cousin germain de cet attrappe-lourdaud : " Pourquoi voit-on les maris pleurés par leurs veuves, et jamais les veuves pleurées par leurs maris ? "

Là : " Joseph C., époux de Léoca D." On veut donc constater l'identité du mari au moyen de la femme. Au fait, si c'était elle qui portait les chausses !

Ailleurs : " Paul F., à l'âge *avancé* de 99 ans et quelques mois." Je sais parbleu bien que c'est un âge avancé, et je m'en serais aperçu tout seul !

On n'a pas besoin de me dire qu'Orpha G. est morte " à l'âge *peu avancé* de deux ans et demi." Monsieur de la Palisse !...

Journaliste qui écrivez : " Nous avons la douleur d'annoncer le décès de Marie-Jeanne-Florida, fille de notre estimable concitoyen M. H... à l'âge de treize jours,"—vous mentez un peu : votre sympathie pour la famille d'une enfant que vous n'avez probablement jamais vue ne va pas jusqu'à la douleur. Soyons de bon compte ; n'exprimez qu'un regret, je vous croirai.

Vous qui terminez l'avis de décès par ces mots : "Nos meilleures condoléances ;" ou "La famille voudra bien accepter l'expression de nos condoléances ;" qui dites : " Madame L., à l'âge de vingt ans ; elle laisse un enfant *en bas âge ;*" et " après une longue maladie de trois semaines ;" et " la révérende sœur

M., âgée de 36 ans et 8 ans de religion " ; ou encore " la révérende sœur Saint-Michel des saints des sœurs de la Providence,"—je vais vous dire un secret : le moins que l'on puisse exiger d'un journaliste est un peu d'attention à ce qu'il écrit.

Je viens de citer des balourdises impardonnables et très fréquentes. Elles ne sont pas de mon invention, elles s'étalent dans presque tous nos journaux. Si le journaliste n'écrit pas ces choses lui-même, son devoir est de lire la copie qu'on lui apporte, et d'être impitoyable pour les fautes de français, les non sens, les niaiseries, les naïvetés, les coups d'encensoir, les louanges immodérées, les longues nécrologies.

Si vous consacrez un article à la mémoire de quelqu'un, intitulez-le " nécrologie," " notice biographique," " notice nécrologique,"—jamais " obituaire ;" c'est la volonté du dictionnaire.

Ne vous laissez pas aller au dithyrambe. Qu'il ne soit pas question dans vos articles des vers du tombeau. Ne nous effrayez pas avec la faux tranchante de la mort. Dites, si vous voulez, que la faux de la mort a tranché le fil d'une existence, mais abstenez-vous de parler de faux tranchante. Cela fait froid dans le dos de vos lecteurs ; ils craignent que la faux, quand viendra leur tour, soit ébréchée ; ils ont des peurs de scie.

Tous les trépassés ont toujours souffert leur dernière maladie " avec une résignation chrétienne à la volonté de Dieu." Jusqu'à mon avare de tantôt dont on a dit la même chose, et cependant il de-

vait considérer comme perdues les journées où il n'aurait pas juré cent fois, cet obstiné sacreur, patient comme un tonneau de nitroglycérine. Dans cette expression comme dans celle-ci : " muni des secours de la religion," je vois moins l'ostentation que la profession de la foi religieuse, et à ce compte je les respecte toutes deux.

Le défunt laisse toujours " pour déplorer sa perte une épouse inconsolable," tant d'enfants et de petits-enfants, ou bien un cercle nombreux de parents et d'amis. Parfois c'est " une épouse éplorée,"—celle qui s'arrache les cheveux, jette les hauts cris et se remarie au bout de six mois. La veuve inconsolable, elle, prend un peu plus de temps pour se consoler, mais n'en finit pas moins par se faire administrer le sacrement. Pour la même raison, quand vous lirez " l'épouse bien-aimée de M. Z," dites-vous que M. Z. convolera au bout de l'an et jour.

Les journaux parisiens citent des centaines d'épitaphes plus ou moins grotesques qu'ils prétendent avoir relevées ici ou là. Il n'entre pas dans mon intention de parler de l'épitaphe-réclame, mais je dirai un mot de l'avis de décès-réclame. J'ai lu dernièrement : " A Montréal (ou Québec), chez son oncle, libraire (ou marchand de nouveautés), à tel numéro de telle rue, Marie-Aimée X, âgée de 3 mois et 4 jours." On ne va pas encore jusqu'à dire que l'on tient le dernier roman ou le corset à la mode ; cela viendra.

L'oubli d'une simple virgule fait dire de singulières choses. Exemple : " Mélanie K, épouse de

Pierre M, peintre à l'âge de 42 ans." Et encore: "Gaspard L, cultivateur du bas du rapide des Forges." Enfin: "Léon F, navigateur de l'Islet." Décidément, Pierre n'a pas été précoce, Gaspard devait retirer peu de profits de la culture de son rapide, et Léon naviguer difficilement sur la terre ferme.

Ici, je lis d'une enfant de dix ans qu'elle est morte de la mort des justes. Beau dommage! Là, c'est telle paroisse qui vient de perdre "un bon citoyen, âgé de quatre-vingt-onze ans." Il n'y a pas de mauvais citoyens à cet âge-là. Ailleurs, parlant d'un vieillard du même âge, on dit que "le vénérable défunt était actuellement le plus doyen des patriarches de ***." Un autre laisse "cinq enfants encore en vie." Une fille de six ans, "qui est allée rejoindre les anges, laisse pour déplorer son sort son père, sa mère, sa sœur et toutes ses petites amies." Celui-ci, "né le dix-huitième de sa famille, accompagna dès l'âge de sept ans son frère aîné aux Etats-Unis." Je frémis en pensant qu'il aurait pu naître vingtième et entreprendre plus jeune de quelques années ce long voyage, quoiqu'un de mes amis m'affirme avoir connu un homme qui avait traversé le Saint-Laurent étant encore à la mamelle. Celle-là, "une mort subite est venue l'enlever du centre de ses proches dans les faibles bras de sa fille cadette," et elle laisse pour déplorer sa perte "cinq enfants qui n'oublieront jamais ses qualités qui ne tendaient qu'à l'obligeance."

On dirait moins de sottises de cette force si l'on ne sacrifiait autant au désir de se mettre en évidence, à la vanité.

On a tort d'employer invariablement la formule: " Parents et amis sont priés d'assister aux funérailles, etc." Il faudrait dire: les parents et amis, ou, mieux encore, les parents et les amis.

On a encore moins raison d'annoncer que le convoi funèbre laissera la demeure de son père, de son fils. Un chroniqueur québecquois se demandait récemment ce que peu bien être le père d'un convoi.

On a beaucoup d'autres torts. Le plus considérable, à mon sens, est la manie des longs articles nécrologiques, rarement bien faits, très souvent grotesques. Vous êtes forcé de rire sur la tombe du citoyen que l'on voudrait vous faire pleurer. On s'y prend si mal aussi pour vous tirer les larmes! Un quidam arrive au bureau du journal, paie cinquante centins pour l'insertion de l'avis de décès, que l'un des commis rédige séance tenante, puis il demande timidement à voir le rédacteur. Introduit dans le sanctuaire où le plumitif façonne au galop de sa plume des opinions politiques pour sa clientèle, il lui expose le but de sa visite dans un monologue sans fin:—" Le défunt était, vous le savez sans doute, un de nos chauds amis dans les élections. L'année passée, il a morfondu un cheval et dépensé quatre cents francs de sa poche pour le succès de notre candidat. Le comité ne lui a rien donné. Entre nous, on aurait dû...

—Excusez-moi, s'écrie le journaliste ahuri, je suis pressé, je vais lui faire une bonne nécrologie.

Une demi-colonne d'éloges est bâclée en un tour de main, et le journalisme compte à son avoir une insanité de plus.

Ou bien c'est un condisciple, l'institutrice de la paroisse, un ami de la famille affligée, qui apporte son emplâtre de baume de Galaad tout préparé. Le journaliste y jette rarement les yeux et l'applique tout chaud à ses lecteurs.

Quand je ferai mon testament, et j'en laisserai un, ne fût-ce que pour léguer mes dettes à mes créanciers, je n'oublierai pas de déshériter celui des dits créanciers qui s'aviserait de me pleurer quand je serai dans un monde où il n'y a pas d'huissiers. Et j'ordonnerai à mes exécuteurs testamentaires de poursuivre devant les tribunaux et jusqu'au fond des autres enfers l'ami inconsolable qui chargerait ma tombe de poésie. Je veux épargner à cet ami un labeur inutile. De la bonne prose, c'est assez, allez! J'en ai trop lu de ces vers qui luttent avec les vers du tombeau à qui fera la morsure la plus cuisante.

Voulez-vous que je vous en lise? j'en ai une pacotille.

Séchez vos pleurs parents chéris
Mon âme s'est envolée aux cieux
Où auprès de l'Eternel elle prie
Pour vous qui m'avez tant aimés.

Il s'agit maintenant d'un écolier qui s'est noyé la veille de la distribution des prix. Un camarade

s'avance et lit, selon l'expression du journal, "cette *triste* et sombre poésie."—Ce garçon-là ne dira jamais plus vrai de sa vie.

Quel exemple en ce jour s'offre à nos yeux,
Un ami nous est ravi sans adieu.....
En ce jour où nous nous promettions tant de bonheur
Est venu se changer en un jour de deuil et de pleurs.
Ce pauvre Alfred, le matin, sans se douter du triste sort qui [l'attendait,

Etait livré à une joie sans mélange et sans nuage.....
Mais Dieu dont les vues sont impénétrables
Donnait à notre ami un sort dur et regrettable.
Emporte avec toi, tendre ami, les souvenirs
De tes confrères qui ne cesseront de te redire
Combien nous sommes affligés de ta destinée.
Espérons tous que déjà tu jouis du bonheur d'une heureuse [éternité.

De concert avec tes pauvres parents affligés,
Pleurons, pleurons ton absence prolongée.
Nous dirons à ta pauvre mère
Cessez vos pleurs, il vit au ciel pour vous aimer.
Adieu donc, adieu pour toujours, lorsque tu seras au ciel
Souviens-toi de tes amis fidèles.
Nous ne manquerons pas d'offrir nos faibles prières
Pour le repos de celui qui nous était si cher.

Cela paraissait dans un grand journal de Montréal le 14 juillet 1875. Le journaliste, qui permet que l'on prenne dans sa gazette de telles libertés avec la poésie, la rime, la raison, la prosodie et la grammaire, mérite une épitaphe en vers, et en vers comme ceux-là ! Je le connais le malheureux, et s'il me précède où tout repose, mon scieur de bois lui en composera une en vers d'au moins vingt-et-un pieds, comme l'un de ceux qui précèdent. Ce

ne seront pas des alexandrins, mais des alexandrissimes,—preuve indéniable de mon profond chagrin.

Voici deux autres spécimens de poésie funèbre dénichés dans notre presse :

La mort impitoyable n'a pas respecté
Ni tes jeunes années, ni ta rare beauté;
O Alvina, du temps tu as franchi le seuil,
Et laissant à tes parents le triste deuil,

Ta vie comme la fleur que le matin
On voit éclore et que son disque argentin
S'incline vers la terre, et que le soir
Comme toi sa beauté s'est éteinte sans espoir !...

Et celui-ci :—

La douleur
De ton cœur,
Tendre mère,
Pour cette enfant chère,
Au ciel montera :
Tu reverras
Ton Almanda!....

Quand on n'a pas sous la main de poète élégiaque qui puisse incruster son chagrin et celui des autres dans la gazette, on recourt aux poètes étrangers, on leur prend leurs vers, pour les retoucher et retailler, presque toujours pour les massacrer, tant qu'on ne les a pas accommodés aux circonstances où l'on se trouve. On a perdu une petite fille, mais on n'a que des vers écrits sur la mort d'un petit garçon ; qu'est-ce que cela fait ? Les vers seront mauvais, mais si peu de personnes s'en apercevront. Exemple :

Moissonnée par la mort dès tes plus tendre ans,
Tu parais et tu meurs comme la fleur des champs.
Tu meurs, mais tu vivras toujours dans *notre* mémoire.
Tu meurs, mais tu renais au séjour de la gloire.
Là, ce cœur innocent boit l'oubli de ses pleurs,
Les délices du Ciel remplacent ses douleurs.
Son front revêt l'éclat et la beauté d'un ange,
Et son âme jouit d'un bonheur sans mélange.
O prodige touchant ! *une débile mortelle*
De son frêle berceau s'élève jusqu'au *ciel.*
La mort en la frappant, n'a brisé que ses *chaînes.*
Son salut est le prix de quelques jours de *peine.*
Sous votre ombre, ô gazons, gardez son monument.
Zéphirs, autour *d'elle* murmurez doucement.
Et toi, sur ce lieu saint, ô lune ! en ta carrière
Réfléchis un rayon de ta tendre lumière.
Mes mains y planteront l'étendard du fidèle,
Et sèmeront autour la rose et l'immortelle.

Que ce soit de la poésie indigène ou non, ça m'est bien égal, mais je me demanderai longtemps quelle peut bien être la hauteur des gazons dont l'ombre est assez longue pour cacher un monument.

Il n'y a pas au Canada quatre vers plus généralement connus que ceux-ci :

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La raison en est bien simple : il ne meurt pas une fillette de Hull à Gaspé qu'on ne les lui applique, en les défigurant un peu parfois. On les à même appliqués à des garçons ; on changeait *elle* en *il* et c'était fait.

La somme de lieux communs et de vérités de La

Palisse qui trouvent place dans tous les journaux à l'article *Décès* est prodigieuse. C'est toujours la faux tranchante, la mort qui ne respecte personne, la fleur moissonnée, le lys brisé sur sa tige, la colombe qui s'envole, l'âme trop pure pour cette terre,—comme si tous ceux qui restent étaient des riens qui vaille. Rarement un cri du cœur; et s'il s'en échappe un, personne ne l'entend, noyé qu'il est dans des flots de paroles sonores. Tout est gâté, le cri est perdu. Ce n'est pas la voix de Rachel dans Rama, ni celle de Triboulet reconnaissant sa fille dans le cadavre qu'il piétinait. La douleur vraie n'a pas de phrases.

Voici que meurt un jeune homme de dix-neuf ans et onze mois (pour une fois on a omis les semaines, les jours et les heures). Il lui faut une nécrologie, va sans dire. On commence ainsi :

Ta vie a été admirée,
Tu dois en être félicité.

On continue :

" Ce jeune homme, par son intégrité et son énergie avait déjà su se faire un bon avenir et promettait beaucoup, lorsque la mort est venu le frapper, et l'éloigner pour toujours de ses chers parents et d'amis. Il était considéré comme un fils docile et aimant ses parents ; de plus ses vertus et ses qualités extérieures lui méritèrent l'estime et la considération de tous les citoyens du faubourg....."

On termine :

" O famille éplorée! je comprends ta douleur et ton angoisse en ces jours de malheur; je sais qu'il est difficile et douloureux de te voir en un instant privée pour toujours de ce cher enfant;

mais ne le pleure pas, ne le dérange pas ; car il a déjà commencé à chanter les félicités et les louanges de l'Eternel ; déjà il a prié Dieu de te donner la force et le courage de supporter cette grande épreuve ; déjà il te dit de te mettre à l'ombre de la croix, lieu assuré pour donner les consolations nécessaires à ceux qui sont affligés.

Damase, tu es heureux,
Car tu vois Dieu.—UN AMI."

Je respecte plus que personne le sentiment qui a dicté ces phrases, mais ne m'empêchera pas qui voudra de demander la tête du journaliste assez bonasse pour donner asile à semblable galimatias.

C'est le tour d'une jeune fille de mourir. Elle aussi a des amies. L'une d'elles éclate :

" Cette pauvre Joséphine ! qui l'aurait cru il y a un an ? elle si forte, jouissant d'une santé qui paraissait à toute épreuve, de ce teint rose, mais ferme, qui semblait défier cette vilaine maladie qui fait tant de ravages dans nos rangs et qui vient de la moissonner à la fleur de l'âge : la consomption.

" Elle avait dix-neuf ans ; jamais encore elle ne s'était déchirée aux ronces du chemin ; la sollicitude incessante, la tendresse infatigable dont elle était entourée au foyer paternel l'avaient empêchée de soupçonner les chagrins et les revers que recèle le voile sombre de l'avenir.

" Chaque instant de la vie est un pas vers la tombe." Un instant, un pas, la tombe résument sa source et son terme. Elle est disparue pour toujours, elle nous a échappé à jamais. Hélas !

" Elle était douée d'un beau caractère et d'une intelligence supérieure, elle était gaie, bonne, spirituelle et généralement estimée ; elle est justement regrettée de sa famille et de ses amis, et vous, mères, vous vous sentez attendries ; mais consolez-vous tous, car elle était bien résignée, et après tout le ciel n'est pas une prison, elle s'y fera l'auxiliaire de ceux qu'elle a aimés.

" Passerat dans sa propre épitaphe a dit : " Amis, de mauvais vers, ne chargez pas trop ma tombe." Je crains que ma prose, indigne d'elle et de ses talents littéraires, ne pèse à son repos et

je m'arrête, mais je puis sans m'exposer à *charger sa tombe* citer une fois de plus les jolis vers de Malherbe dans son ode à Melle. Desperriers ; ils l'ont été mille fois déjà, jamais plus à propos :

Mais elle était du monde, etc.

UNE AMIE.

Il n'y a pas de commentaires à faire. Relevons seulement pour mémoire "le ciel qui n'est pas une prison, *après tout*," "le teint rose *mais* ferme," "les revers que *recèle* le voile sombre de l'avenir," la soi-disant *épitaphe* de Passerat, l'ode à "*Melle Desperriers.*"

Au tour d'un échappé de collège d'épancher son admiration et de laisser déborder son enthousiasme :

"La famille X... a été bien éprouvée.... La mort vint la visiter et lui enlever deux de ses enfants dans l'espace de quatre jours. Quelle peine ne dut pas ressentir leur bonne mère *sur tout* lorsqu'elle ne contemplait plus que les restes inanimés de ses deux jeunes filles qui, *peu de jours avant leur mort*, faisaient toute sa joie et sa consolation. Ces deux jeunes enfants qui naguère encore *unissaient* le parfum de leurs prières à celles de tous leurs bons parents *réunis, unissent* encore aujourd'hui leurs chants d'amour et de gloire à tous les Bienheureux dans le Ciel....

"A. et L. ne sont plus, mais leur mémoire subsistera tant que vivront ceux qui les connurent. L..., à peine âgée de quatre ans, récitait soir et matin les belles prières que sa pieuse maman lui avait apprises. Qu'il était beau de voir prier cet enfant!

"Que dire à présent de son petit frère A...! Depuis deux ans il allait à l'école et lisait déjà avec assez de facilité. Il n'avait que six ans et déjà il était mûr pour le Ciel....

"Qu'il était triste de voir mourir ces deux petits enfants! "Papa! Maman! disaient-ils; nous allons vous quitter! nous allons mourir! Embrasse-moi, maman, disait le plus âgé, c'est fini, je m'en vais, mais au ciel je prierai le bon Dieu pour toi et pour vous tous!!!"

"Quel est celui, je vous le demande, qui aurait pu retenir ses larmes à la *simple vue de ce faible enfant essayant à résister contre la force irrésistible de cette mort cruelle!*"

Je voudrais, lecteurs, pouvoir m'excuser d'avoir été long comme s'excusait Lacordaire en terminant son discours sur la vocation de la nation française : "Je suis long peut-être, disait-il, mais c'est votre faute, c'est votre histoire que je raconte ; vous me pardonnerez si je vous ai fait boire jusqu'à la lie ce calice de gloire." Le fait est que nous n'avons bu aucun calice, ni de gloire ni de déshonneur. Je vous ai mis sous les yeux quelques travers, où le vice ni le crime n'ont rien à voir. Ce sont de légers ridicules en somme, et si nous le voulons nous nous en débarrasserons sans trop d'effort. Notre caractère de peuple honnête, industriel, intelligent, attaché à ses traditions, religieux, moral, n'a pas à en souffrir. Ce sont des scories qui ne sauraient entamer le métal, nullement des pailles qui le feraient casser. Elles sont à la surface ; hardi à l'écumoire !

La presse, qui est toute et seule à blâmer, la presse devrait se regarder dans le miroir que je lui présente : si peu poli qu'il soit, elle s'y reconnaîtrait. Elle pourrait ensuite prendre la ferme résolution de se corriger. D'elle seule, en effet, dépend la réussite. C'est elle la coupable, l'effort est à elle. Le moment est bien choisi et la circonstance opportune. Il s'est manifesté depuis environ quatre ans dans notre petit monde des lettres un vif désir de réforme ; on a déclaré la guerre aux anglicis-

mes, publié des manuels des expressions vicieuses, relevé les fautes grammaticales qui se rencontrent à tout bout de champ dans les journaux ; nous avons un commencement de critique littéraire. La presse, qui est la gardienne des libertés publiques, doit aussi l'être de la langue ; c'est à elle, l'éducatrice du peuple, de conserver celle-ci jalousement.

Et que faut-il faire alors ?

C'est simple comme bonjour, si les journaux le veulent.

Adopter une formule simple, courte, rationnelle et française pour annoncer les naissances, les mariages, les décès, et y tenir mordicus ;

Supprimer les longues nécrologies, hors le cas des personnes marquantes ; ou ne les admettre qu'à titre d'annonces payantes et les publier dans les colonnes d'annonces, après les avoir soigneusement revisées ;

Couper le sifflet, sans merci, à toutes les jeunesses qui cherchent l'occasion d'étaler leurs jabots de parrains ou leurs habits de garçons d'honneur dans les colonnes du journal ;

Etre impitoyable pour les phraseurs.

Un journaliste qui prendrait cette bonne résolution-là n'aurait, pour y persévérer, qu'à se dire à chaque épreuve : Si je laisse passer la bêtise, le public m'en croira l'auteur : donc au panier le manuscrit ! Qu'il en fasse une de ses fins dernières, qu'il y pense souvent, et je vous promets qu'il ne péchera guère.

Mais si l'on croit qu'il y aura seulement trois journalistes qui prendront cette résolution, croix de paille !

P.-J.-O. CHAUVEAU

Voici qu'après nous avoir donné une bonne nouvelle les journaux nous la reprennent. Cela valait bien la peine de nous faire un grand plaisir pour nous le ravir au bout de vingt-quatre heures.

Dans notre petit monde littéraire, il n'est personne qui ne se soit réjoui d'apprendre que l'honorable M. Chauveau concourrait pour un des prix de l'Académie française. Certes, avec un bon et beau livre comme son dernier : *F.-X. Garneau, sa vie et ses œuvres*, on a le droit d'avoir cette ambition.

L'Académie nous a couronné un poète, et nous avons tous applaudi ; également nous voudrions voir ceint des lauriers académiques le front d'un homme qui est un patriote ardent et éclairé, d'un écrivain distingué, d'un érudit qui n'est pas un fossile, d'un politique qui a peut-être eu ses fautes, —ce qu'il ne m'appartient pas de discuter ici,— mais qui les a rachetées par sa bonne foi et sa naïve honnêteté personnelle.

C'est un homme que j'ai combattu dans le temps sur le terrain politique, mais dont j'ai toujours admiré le grand talent et le digne caractère. Il est certainement à la tête de notre petite phalange ; c'est un littérateur de derrière les fagots, et personne ne s'y trompe, personne ne conteste sa haute

valeur. Ce n'est pas un homme qui a joué du boutoir, assommé des rivaux, découragé des novices,—tout au contraire. Son talent s'élève dans une atmosphère sereine, aucun nuage ne l'obscurcit ; c'est pour cela que nous le voyons tous et que personne n'aboie après.

On nous annonce aujourd'hui que M. Chauveau a bien, il est vrai, envoyé son livre à Camille Doucet, qui est son ami, mais qu'il n'a jamais entendu concourir pour un des prix de l'Académie.

Moi je prétends que cela ne saurait être vrai, M. Chauveau n'ayant pas le droit de priver de sa gloire son pays. C'est peut-être l'indiscrétion des journaux qui ont prématurément annoncé l'envoi pour concours qui l'empêcherait de braver un échec, et j'admets volontiers qu'il eût mieux valu que le public n'en sût rien. Mais aujourd'hui le chat est hors du sac, l'idée est lancée, tous les journaux l'ont approuvée : il ne faut pas que M. Chauveau recule. Ce n'est pas lui qui se mettra sur les rangs, c'est nous, ses compatriotes, qui nous faisons représenter par lui et qui, s'il y a défaite, en subirons, non la honte—il n'y en aurait pas—mais le chagrin. M. Chauveau nous appartient, et il a le devoir d'élargir notre horizon littéraire, de répandre davantage le Canada en France. Lui qui a fait avec tant de grâce délicate les honneurs du banquet à Fréchette, nous espérons quil mettra celui-ci en demeure de s'acquitter d'une dette que tout le Canada lisant a vu contracter.

Et nous serons là, à la quittance comme au con-

trat, et nous signerons joyeusement comme témoins et nous acclamerons dans une commune ivresse le créancier et le débiteur.

Il faut que Chauveau concoure.

Il faut que ses amis—dont je voudrais être—lui fassent comprendre qu'il ne peut soustraire le mérite à la récompense.

Je compte bien qu'ils y réussiront.

Du moment que nous avons produit une œuvre remarquable, ne sommes-nous pas tenus de la faire connaître en France ?

Chauveau ferait d'une pierre deux coups : Garneau et lui y gagneraient, et partant le Canada français.

TÉMÉRITÉ

Il est certes bien difficile, en nombre de cas, de fixer la limite des pouvoirs dont les autorités publiques sont revêtues. Elles sont tenues encore plus rigoureusement de prévenir le crime que de le punir, et cependant le code de nos lois criminelles, source de leur mandat, en règle générale, châtie mieux qu'il ne prévient. Toutes les offenses et toutes les punitions sont prévues ; le moyen d'arrêter le mal, non pas ! Le magistrat trouve dans la loi foule d'occasions pour le bras du bourreau ou du fouetteur public de s'exercer, mais peu d'aide pour tarir la source des fautes contre la société.

Je suis juste, et j'admets sans hésitation qu'on donne plus facilement un coup qu'une raison, et qu'il est plus aisé de sévir contre les délits que de les prévenir. N'empêche que les législateurs ne portent point assez leur attention de ce côté. On devrait armer la société, dans la personne de ses magistrats, de plus de pouvoirs qu'ils n'en ont.

Il est un proverbe anglais qui est vrai et que je traduis librement ainsi : Une once d'hygiène vaut mieux qu'une livre de médicaments. Si on pouvait le transporter, l'appliquer dans la législation !

Pourquoi ce long préambule, me dira-t-on ?

Pour arriver à vous demander, lecteur, à me demander à moi-même si la loi met à la disposition d'un magistrat les moyens d'empêcher un suicide. Je ne dis pas que non, j'espère que oui.

Surtout quand il s'agit d'un suicide idiot comme celui du capitaine Webb.

Blondin traverse au-dessus des chutes du Niagara sur un fil tendu : devait-on, pouvait-on l'en empêcher ?

Un gymnasiarque exécute sur un trapèze mobile, au bout d'une corde qui peut céder, au-dessous d'un ballon monté à cinq cents pieds de hauteur, ses tours périlleux de souplesse : qui va l'arrêter ?

Un aéronaute part, seul ou en compagnie, avec le dessein avoué de s'élever à cinq mille mètres, à braver l'asphyxie, la chute possible, le naufrage aérien ou le naufrage sur terre ; le vent est violent, il fait tempête, c'est la nuit ; voyons, magistrat, pouvez-vous mettre l'embargo sur sa montgolfière ?

Pasteur voulait partir étudier en Egypte le choléra : en vertu de quel article du code l'aurait-on retenu ?

Ricord s'inocule le virus syphilitique pour faire une expérience souverainement humanitaire : quelle loi enfreint-il ?

La sœur de charité soigne le lépreux, le variolé, le cholérique : où commence son suicide ?

Un homme qui ne sait pas nager se jette à l'eau pour sauver un inconnu qui se noie : est-il *felo de se ?*

J'ai dit que la mort du capitaine Webb est un suicide idiot. C'est mon opinion. Mais quelqu'un n'a-t-il pas le droit de me dire que la descente à la nage des rapides et des tourbillons du Niagara est chose possible, et qu'il est permis à tout bon nageur de la tenter ?

Et si, insistant, je menace des rigueurs de la loi un autre fou qui veut tenter cette entreprise ou toute autre semblable, suis-je bien sûr que le code viendra à mon secours ?

En d'autres termes, y a-t-il dans nos lois—droit commun ou code pénal—quelque disposition qui autorise un magistrat à défendre péremptoirement et empêcher la commission de cette folie ? La police est-elle sous sa main ? Le bras protecteur de la société peut-il s'allonger et retenir de force au rivage le fou que son orgueil ou sa cupidité voudrait en détacher ?

J'ai été avocat, et je le suis encore, — parce qu'ayant reçu le sacrement de l'ordre... des avocats, le caractère en est indélébile, — mais je pose ces questions en toute sincérité comme en toute ignorance.

Je sais bien qu'il m'est permis à moi, le premier venu, de sauver de la mort, malgré lui, un homme qui se tue ; mais je me demande où commence la certitude que l'acte qui va se commettre implique une mort certaine, en d'autres termes je voudrais savoir où commence le suicide, où sont les limites de la liberté permise, celle de la licence criminelle,

où s'arrête le droit que donne la science de tenter des expériences.

Qui me le dira ?

Il y a un capitaine Rhodes qui veut marcher sur les traces du capitaine Webb ; il y a aussi un magistrat canadien, M. N.-J. Hill, des chutes Niagara, qui avertit le dit Rhodes, dans une lettre rendue publique, " que la police d'Ontario va voir à ce que les victimes de cette nouvelle maladie soient surveillées avec soin."

J'applaudis à la bonne intention de ce brave magistrat, et je le trouve, lui, un homme fort sensé.

Mais je me demande toujours s'il est en son pouvoir d'empêcher Rhodes de s'exposer à une mort presque certaine, et s'il peut coffrer cet affamé de renommée, si la loi est de son côté, et si lui, qui ne pourrait défendre à un dompteur d'entrer dans une cage de lions et de tigres, a le droit de priver de son bain un nageur fantaisiste.

Il y a là toute une question de droit social à étudier, et surtout à résoudre.

PÉTITION HUBERTUS

Personne de ceux qui étaient journalistes il y a vingt ans n'a pu oublier une figure particulièrement remarquable que nous voyions tous les jours au parlement de Québec, dans la galerie de la presse, dans la rue, dans les ministères, partout. Une figure affairée, "pleine de commissions," toujours souriante, et qui voyait tout. Rien n'échappait à ce diable de Hubertus. Il était le correspondant, le reporter du *Globe*, et jamais plus fin limier n'a surpris plus de secrets. Il faisait la terreur des administrations ; rien de sacré pour ce sapeur. Quand il entrait dans un bureau public, les employés cachaient leurs écritures dans les tiroirs ou sous le papier buvard. C'est que d'un coup d'œil il voyait tout. Sur un mot, sur un signe, pardessus l'épaule, sans avoir l'air de se douter de rien, mon homme saisissait toute une situation ou flairait un scandale dont aussitôt la nouvelle arrivait au *Globe*, et qui devenait par le fait un événement. Des employés étaient soupçonnés d'indiscrétion qui avaient à peine desserré les dents : Hubertus leur avait dit bonjour et posé la plus banale des questions ; de la réponse, de l'attitude, de l'adresse d'une lettre, de la présence d'un étranger,—étant au courant des choses générales,—il devinait les

choses particulières. Quand il avait chance de jeter un œil sur un bout de papier, la nouvelle devenait certaine ; quiconque causait avec lui dix minutes était pompé.

Le plus grand tireur de vers du nez, le vrai génie du reportage, ce garçon-là !

Sir John, dont il éventait les mèches au profit de George Brown, l'avait surnommé le ministre de l'extérieur ; et le nom était bien trouvé, car ce que Hubertus savait le public ne tardait pas à l'apprendre, grâce à l'immense publicité du *Globe*.

Le premier mouvement de celui qui connaissait Hubertus, s'il avait quelque chose à taire, c'était de se pincer les lèvres et de se promettre de ne pas parler. Mais il fallait se tenir à quatre, non pour éviter une indiscrétion, mais bien pour ne pas donner un indice, car l'indice était vite saisi, suivi, exploité. Un grain de métal brillant à la lumière trahissait la mine.

Ah ! l'endiablé chercheur !

Que de fois, alors que j'étais secrétaire particulier de ministre, sa présence comme son inépuisable code de questions m'a imposé une réserve qui devenait pénible en se prolongeant ! Que de fois je me suis mordu la langue, craignant d'avoir trop parlé ! Si Hubertus eût appartenu à quelque autre groupe politique, il m'eût forcé au silence absolu. Allez donc vous risquer en tête-à-tête avec ces détectives du monde parlementaire et gouvernemental, qui n'ont pas plus de conscience qu'un ventre

affamé n'a d'oreilles, et qui pour vous tirer un renseignement oublient que vous avez un emploi à conserver autant qu'une âme à sauver !

Pourquoi, va dire le lecteur, nous parler de Hubertus ?

D'abord, répondrai-je, c'est parce que cela me plaît et que le lecteur paie pour me lire C'est ensuite que le parlement a été saisi par Hubertus d'une réclamation qui a toutes les apparences d'être bien fondée en fait et en droit.

Aujourd'hui malade, fatigué de vingt ans de fin espionnage politique, fonctionnaire public faiblement rétribué, il demande au parlement une chose non pas inouïe mais inaccoutumée : une clause qui le protège dans un bail que deux compagnies de chemins de fer entendent passer, celle de l'Ontario et Québec louant sa voie à celle du Pacifique canadien.

C'est Hubertus qui a créé une ligne de chemin de fer entre Ottawa et Toronto. Il en a eu l'idée ; il a obtenu la charte, fait faire l'exploration, formé la compagnie qui devait construire le chemin. Le tout a passé en d'autres mains. C'est maintenant le Pacifique qui bénéficie de son travail.

Il a déjà été reconnu que Hubertus avait droit à $3,000 de compensation, dont il a touché un tiers. Reste la balance, et Hubertus qui n'est pas millionnaire entend se la faire servir. Il pétitionne et avec raison ; il demande que le parlement, appelé

à légaliser une convention particulière, qui requiert pour être valide la sanction des pouvoirs publics, oblige la société commerciale qui a promis et qui a commencé de s'exécuter, à faire intégralement honneur à ses engagements.

—Vous bénéficiez de mon idée, leur dit-il en substance,—non pas seulement de mon idée, mais de mes sacrifices. Qui, en 1865, songeait à relier Ottawa à Toronto ? J'ai eu cette idée, j'ai cru à sa réalisation possible, j'ai travaillé et dépensé mes pauvres fonds de journaliste hors cadre ; le fait est accompli ; vous, la sagesse de la nation en conclave réunie, vous avez reconnu mes droits ; on veut aujourd'hui me flouer au nom de la loi,—faites donc respecter votre décision de 1881, et protégez-moi donc contre une législation qui m'enlèverait des droits acquis.

Cela me paraît plein de bon sens, à moi qui ne suis pas, il est vrai, un homme pratique.

Le journalisme devrait être une franc-maçonnerie de l'intelligence, et peu importerait, suivant moi, à quelles coteries l'on aurait appartenu. Que ceux qui ont honoré la presse se voient à leur tour honorés.

Pas seulement honorés, mais mis en état de vivre.

D'une façon ou d'une autre.

Comme il n'y a encore aucun journaliste de canonisé, et que notre corporation ne saurait se former en union saint-ci ou union saint-ça, ayons au moins une ligue dont les règlements contiennent cet

article ci : "Tout journaliste retiré pourra compter sur le bon vouloir et les pieux offices de ses confrères militants en tout et partout."

Je souhaite que le parlement entende la voix de mon vieux camarade.

LA SOCIÉTÉ ROYALE

Moi qui vais tous les jours voir siéger la Société royale, et ne manque aucune des séances de la section française, j'aurais mauvaise grâce à ne rien dire de cette récente fondation J'avoue candidement qu'au début j'ai eu mince foi en sa durée. Il ne me semblait pas probable qu'un corps aussi hétérogène pût tenir longtemps sans se désagréger. La réunion des éléments français et anglais paraissait être plutôt une juxtaposition, un amalgame, qu'un mélange véritable. Et puis, le dirai-je ? une certaine erreur dans sa composition, que j'appellerai manque de tact, ou encore méconnaissance des matériaux utilisables, pour ne pas employer le mot injustice, portait à croire que les hommes de lettres évincés garderaient rancune à la compagnie, la cribleraient d'épigrammes, de bottes secrètes, et la feraient mourir sous leurs coups. On pouvait craindre encore qu'elle ne mourût de sa propre apathie sous l'œil d'un public indifférent.

Mais non. La Société royale a pris goût à vivre ; elle grandit dans de bonnes conditions. Elle s'est prise au sérieux comme elle le devait, et elle travaille. Le nombre de ses travaux est joliment élevé déjà. Les ostracisés sont muets, et plutôt sympathiques qu'autrement : peut-être entrevoient-

ils dans un avenir assez rapproché leur admission possible. Elle fixe pour de bon l'attention des hommes instruits, qui suivent attentivement ses progrès. Ce public assiste aux séances avec intérêt, veut se procurer les mémoires de la société. Les auteurs de plaquettes dévorées, qui n'ont pas eu l'honneur d'être invités à faire partie de la docte académie, surveillent et peut-être envient les auteurs aux gros volumes pas lus, qui ont été remarqués par le fondateur ou qu'une coterie y a poussés.

J'espère sincèrement que mes appréhensions ont été vaines, et que la Société royale vivra. Ce qui la sauvera, c'est cela même que l'on croyait devoir lui être fatal : je veux dire son caractère fédératif. Les quatre sections sont indépendantes les unes des autres, à l'instar des provinces dans la Confédération ; et la section française se trouve placée vis-à-vis des autres, comme la province de Québec l'est vis-à-vis des provinces anglaises. Or jusqu'ici c'est Québec qui, dans l'ordre politique, a le moins souffert encore de l'antagonisme des pouvoirs central et provincial.

La Société royale possède dans sa constitution un puissant germe de vie : c'est le droit de créer des prix pour les meilleurs ouvrages de science ou de littérature. Qu'elle se serve de ce moyen d'action, et dès lors tous les yeux seront tournés vers elle, les écrivains rivaliseront d'efforts et d'ardeur pour conquérir la distinction convoitée, les lettres y gagneront, dès les premiers concours, des ouvrages de mérite, et la société échappera au dan-

ger de végéter dans l'oubli et de mourir dans l'insignifiance.

Les sociétés savantes et littéraires sont tout le contraire des femmes : elles doivent le plus possible faire parler d'elles.

J'admets, sans doute, que la société se doive à elle-même de publier les meilleures productions de ses membres ; mais je pense aussi qu'un millier de dollars, pris sur les cinq mille que les chambres fédérales lui allouent chaque année, et employés en prix, feraient aussitôt jaillir du cerveau de nos écrivains ou exhumer de leurs cartons des œuvres remarquables qui autrement seraient perdues aux lettres.

C'est vraiment merveille de voir cette année le zèle des membres de la section française ; quatorze sur vingt se sont rendus à son appel contre sept ou huit seulement l'année dernière ; c'est-à-dire que le nombre des études qui ont été lues en séance ou déposées a de beaucoup augmenté. Ils ont eu la bonne idée de faire bénéficier le public de quelques-uns de leurs travaux, et mercredi soir (*) un auditoire d'élite où se trouvaient beaucoup de dames avait l'occasion d'applaudir MM. Chauveau, Fréchette, Marchand, Lemay, Legendre et Marmette. S'ils n'eussent pas craint de prolonger trop la séance, MM. Faucher, Sulte et Decazes auraient lu les essais qu'ils avaient en portefeuille, et que l'assemblée aurait été si heureuse d'entendre.

(*) Le 21 mai 1884.

Nul doute que le nombre et l'importance des mémoires de ce corps académique iront croissant d'année en année. L'émulation entre les membres de ce patriciat littéraire, de qui l'on attend beaucoup parce qu'il lui a été grandement donné, est chose naturelle. Brevet oblige. Il n'est personne d'entre eux qui veuille laisser son talent dormir et sa gloire s'éclipser devant celle d'un confrère. Il y aura forcément joûtes annuelles, lesquelles pousseront à prendre la plume certains hommes du dehors, désireux de faire leurs preuves, ambitionnant à droit les récompenses offertes. J'augure bien de la vitalité de l'institution comme du développement qu'elle est appelée à donner à notre littérature.

Qui ne voit combien les jeunes talents, sans doute conscients de leur force, mais détournés de la carrière des lettres par l'obscurité relative qui enveloppait jusqu'ici nos manieurs de plumes, doivent se sentir réconfortés et stimulés par l'exemple qui leur vient d'en haut, et par la célébrité qui sera la sanction, le prix de leurs efforts ? Cette méfiance de nous-même, cet aplatissement devant le génie des vieux pays, et, comme conséquence, cette docilité à prendre d'eux la becquée sans oser déployer nos ailes et quérir notre nourriture, cela va disparaître. Faite il y a trente ans, la tentative dont nous ne sommes encore que les récents témoins aurait porté de tels fruits que nous aurions aujourd'hui une littérature à nous.

Rien de ce qui encourage, tout ce qui aigrit et

désespère, tel est le lot qu'ont eu jusqu'à présent devant eux les écrivains canadiens ; de bonnes et belles choses jetées à un public ignorant ou apathique, données en pâture à une critique méchante, née de la jalousie ou de l'impuissance, dénuée du désir d'être utile,—d'excellentes choses, dis-je, ont été perdues à tout jamais pour notre répertoire national. Cela tend, cela commence à changer. La Société royale aidera ce mouvement. Je connais une demi-douzaine de personnes qui gardent depuis de longues années des romans de leur composition dans leurs tiroirs, qui ont toujours énergiquement refusé de se laisser publier par l'unique crainte de la malveillance des zoïles ; eh bien, deux sur ces six, croyant pouvoir compter sur l'appui moral sinon positif de la Société royale, vont tenter la grande épreuve.

Voilà un résultat pratique.

Souhaitons qu'il soit accompagné de centaines d'autres, et si nos vœux se réalisent, le pays ne devra pas marchander sa reconnaissance au marquis de Lorne, le fondateur de la société.

J.-N. BIENVENU

C'était en 1866 ou 1867, je ne sais plus.

Un soir que nous sortions, Gonzalve Doutre et moi, d'une séance de l'Institut canadien où nous venions d'avoir une discussion fort vive, presque acerbe, sur une simple question d'administration interne, je vis un jeune homme se ranger sur notre passage et saluer poliment. Je crus qu'il connaissait Gonzalve, et je n'en fis aucun cas. Cependant je sentais qu'il nous suivait, et pendant que nous nous pardonnions mutuellement nos vivacités,—car nous étions les meilleurs amis du monde, deux nez dans le même mouchoir, comme disait Buies, —je détournais de temps à autre la tête pour me rendre compte des mouvements de l'inconnu : il marchait à dix pieds derrière nous, d'un pas un peu saccadé. Sa figure brune, pâle, éclairée par des yeux qui exorbitaient légèrement sous un front ferme et sous une abondante chevelure noire, m'avait frappé dans la seconde où elle m'était apparue. Il avait un faux air de Mexicain, et de Mexicain à bandit l'épaisseur est si mince...

Je fis la conduite à Gonzalve dans cette étroite rue Saint-Gabriel, où je faisais du droit sous les Doutre, du journalisme avec Lanctôt et Laurier, et

où Beaugrand m'imprime quelquefois pour l'expiation des péchés politiques de ses abonnés. Puis je m'enfonçai dans la ruelle Sainte-Thérèse ; c'était là que se trouvait mon bureau, le bureau du *Pays*, dont j'étais alors le rédacteur en chef. Un coup d'œil par-dessus l'épaule m'apprit que l'inconnu me suivait toujours. Mais j'étais rassuré.

Tout à côté de ma porte, une guérite, et devant cette guérite, le fusil à l'épaule, un soldat anglais en faction : cela me permettait de ralentir le pas Comment n'aurais-je pas été en sûreté sous les yeux de la sentinelle à qui je ne manquais jamais, dans les nuits d'hiver ou les soirs pluvieux de l'automne, de verser un bon verre de gin avant de me coucher ?

Comme je mettais le pied sur la première des quatre marches qu'il fallait monter pour toucher à la porte, mon bandit mexicain me rejoignit et me dit dans le plus pur français :

—Excusez-moi, Monsieur Lusignan, si je vous relance à une heure aussi avancée. Mais on m'a dit que vous veillez tard d'habitude, et que vous aimez à causer. Au reste, j'ai un service à vous demander.

—Entrez, Monsieur.

—Après vous !

—Après vous.

Je le conduisis à ma chambre située au-dessus de mon bureau.

—Mon nom est Bienvenu, dit-il après qu'il se fût assis. J'étudie le droit. Je vous ai vu ce soir pour la première fois, mais je lis le *Pays* depuis plusieurs années. La faveur que j'ai à solliciter de vous, c'est de me permettre de venir lire les journaux dans votre bureau, le matin ou l'après-midi, comme le font vos amis, et de m'entretenir avec vous de la politique des dernières vingt-cinq années. Je sais assez ce qui se passe aujourd'hui, mais j'ignore à peu près notre histoire politique depuis l'Union.

—Mais de grand cœur, Monsieur. Venez aussi souvent qu'il vous plaira, vous serez bien vu, bien reçu, bienvenu, sans calembour. Les journaux qui vous manqueront ici, vous les trouverez à l'Institut. A propos, êtes-vous membre de l'Institut ?

—Non, pas encore. J'étudie sous des patrons conservateurs, MM. Cartier et Pominville, et vous pouvez comprendre qu'ils n'aimeraient pas à me voir là. Mais, au fond, ce n'est pas la vraie raison. La vraie raison, c'est que je n'en ai pas encore parlé à ma mère, et que mon opinion n'est pas faite sur les mérites de la querelle entre les autorités ecclésiastiques et l'Institut. Du reste, rien ne presse, je n'ai pas encore dix-neuf ans, je verrai.

La conversation se prolongea fort avant dans la nuit.

Le lendemain, ma nouvelle connaissance arrivait à neuf heures à mon bureau, parcourait les jour-

naux, revenait dans l'après-midi, nous causions encore longuement, et le surlendemain nous étions à tu et à toi. Comme l'amitié se forme vite quand on est jeune, quand on a sur les lèvres le lait des illusions, que la réalité n'a pas encore essuyé avec sa guenille sordide !

L'amitié qui nous a liés depuis lors n'a jamais été ternie par le moindre souffle mauvais.

Hélas ! que j'en ai déjà vu partir avant leur heure de ce petit nombre de fidèles que l'on peut compter sur les doigts de la main, d'amis de cœur qui ne sont jamais une phalange, mais toujours qu'une poignée ! Me voici à l'âge où chaque départ compte double. Si l'on n'avait, sinon la certitude, au moins l'espoir de se retrouver ailleurs, comment se consolerait-on des emprunts que la mort ne cesse de lever sur nous ? Mais la mort est une bonne paye, elle n'a pas coutume de retarder à s'acquitter, à sa manière, c'est-à-dire en venant chercher les survivants. Je reverrai donc Bienvenu dans le sein du dieu du journalisme.

Ceux qu'on a si bien connus, aimés, fréquentés, enveloppés dans ses pensées quotidiennes, il est étrange qu'on ne puisse croire à leur absence définitive. Leur fantôme vous apparaîtrait que vous le prendriez pour la personne même, et que vous lui diriez en lui tendant la main : Tiens ! te voici ! D'où viens-tu donc, depuis si longtemps que je ne t'ai vu ?

J'ai raconté de quelle manière j'ai connu Bienvenu. Il était loin d'avoir alors l'embonpoint des dernières années. C'était un fluet, gras comme un cent de clous, et droit comme un i. Sa figure, fort intelligente, mais sérieuse déjà, accusait le penseur, le creuseur d'idées. Doué de l'incomparable faculté de retenir tout ce qu'il entendait ou lisait, il n'avait qu'à écouter ou à lire pour apprendre ; c'est pourquoi il parlait peu, ruminant ce qu'il savait et forçant sa pensée à remonter des faits aux causes, à calculer leurs conséquences, digérant en un mot tous ces aliments que son esprit et sa mémoire absorbaient avec une prodigieuse rapidité. Je l'ai vu, au milieu de nos cercles bruyants, passer des heures sans ouvrir la bouche : il faisait sa digestion mentale.

Dans notre pays, la politique est une fameuse profession ; c'est un double sentier qui mène à tout par le parlement ou par la presse. Soyez avocat, même de troisième ordre, et siégez dans la chambre, ou tout au moins essayez d'y prendre un siège, et vous êtes sûr que le pouvoir vous fourrera d'hermine, dans un cas parce que vous aurez bien voté, dans l'autre parce que vous aurez bataillé pour être élu. Bienvenu embrassa la politique, non par calcul, mais par passion ; il se maria, s'identifia avec elle et ses exigences, n'espérant point en tirer jamais pied ni aile, mais uniquement par goût. Il voulut servir son pays par le journal, et une fois enrôlé dans la ligne il ne regarda pas derrière lui, et fut à toutes les batailles. Il en vit de

rudes, allez, et dans la presse et sur les hustings, devant la foule frémissante comme sous le regard du lecteur paisible.

Je vais vous dire comment Bienvenu entra dans le journalisme.

Un jour que je le questionnais sur ses études légales, il me dit qu'il apprenait facilement son droit, que c'était une bénédiction ; mais il sentait qu'il n'aimait pas la profession d'avocat, la procédure l'ennuyait.

—Faites-vous journaliste, lui dis-je.

—Et comment ferai-je ? je n'ai jamais écrit.

—Ecrivez, parbleu ! Je ne vous conseille pas, entendez-moi bien, de déserter le barreau pour la presse ; je vous dis simplement : apprenez à écrire, vous aurez ainsi deux cordes à votre arc.

—Je veux bien, reprit-il.

—Eh bien, ce soir, lisez quelques faits-divers dans un journal anglais, jetez le journal, et écrivez en français ce que vous aurez lu. Que ce soit court. Apportez-moi cela demain. S'il y a à corriger, je le ferai sous vos yeux.

Cela lui sourit, et il m'apporta le lendemain ses premiers essais. Je lui indiquai les endroits où l'inexpérience perçait. Il rédigea des faits-divers pendant une semaine, puis il passa aux petites notes politiques, puis bientôt aux articles de fond, si bien et si vite qu'un mois après il fit seul les premiers-Montréal de plusieurs numéros du *Pays :* il était journaliste.

S'il l'a été journaliste, et avec quel zèle convaincu pendant les quinze dernières années, s'il a exercé son sacerdoce pieusement et amoureusement, le tout Montréal qui se prend aux choses de la politique peut en témoigner. Il avait toujours un article qui lui trottait en tête. Je l'ai vu s'arrêter en pleine rue pour fixer sur le papier un argument qui lui paraissait irréfutable. "Donne-moi donc une plume, m'a-t-il dit plus d'une fois en faisant irruption chez moi, je veux écrire un mot pour mon journal"; et ce mot était souvent une colonne. Il ne vivait donc depuis quinze ans que pour cette capricieuse et folâtre maîtresse, la presse, à qui on revient toujours malgré qu'on en ait. On peut dire du journaliste, et à meilleur droit, ce que Chateaubriand disait du ministre: "Tout homme qui a été ministre, n'importe à quel titre, le redevient: un premier ministère est l'échelon du second; il reste sur l'individu qui a porté l'habit brodé une odeur de portefeuille qui le fait retrouver tôt ou tard par les bureaux." Le métier exige une vocation, et il imprime à ses membres une sorte de caractère indélébile: qui écrit écrira. Regardez Fabre à Paris: il ne saurait vivre sans son journal, et il fonde le *Paris-Canada.*

C'est notre mal à tous; c'était celui de Bienvenu. Qui plus que lui eut cette vocation vissée, chevillée et rivée à tout l'être? Je l'ai vu à l'époque où le *Pays* n'était plus et le *National* pas encore; il ne vivait pas, il étouffait dans le grand Montréal. Poisson que la marée politique jetait hors de son

élément et laissait échoué sur le sable, comme il respirait avec effort! comme il dépérissait à vue d'œil! comme il se débattait! comme il se désespérait de ne rien voir venir! Dire, aussi, que son parti n'avait pas d'organe, et que, lui, il avait les bras croisés, quand il aurait pu combattre tant de bons combats! Dire qu'avec plein les veines de sang à répandre, il ne trouvait pas une plumée d'encre à verser! Dire que sa vaillante plume d'acier écroui se rouillait dans son encrier asséché. Cela valait, hélas! encore mieux pour ses amis que de la savoir aujourd'hui à tout jamais brisée.

Bienvenu a-t-il caressé le rêve de la députation? A-t-il aspiré à faire partie de la sagesse de la nation? A-t-il cru qu'il lui serait possible de mettre la main aux affaires publiques en homme ayant voix au chapitre? Il ne s'en est ouvert à moi qu'une seule fois, il y a déjà longtemps, à l'époque où son oncle feu Joseph Dufresne tenait à bail emphytéotique le mandat des électeurs de Montcalm.

—Je n'aurais qu'à laisser entendre à mon oncle que je faiblis dans mes convictions libérales et que je veux me délivrer des attaches de parti, pour qu'il me fasse porter à la chambre provinciale, peut-être même aux communes. Je n'aurais qu'à affecter l'indépendance sans aller jusqu'à l'apostasie. Mais, tu le sais, au diable tous les mandats du monde plutôt que de me déshonorer.

Le cher honnête homme qu'il était, il se serait cru avili si on l'eût seulement soupçonné de vouloir pactiser avec l'ennemi. Une feinte! un atermoiement! une transaction louche! un acte d'hypocrisie! Il était incapable de mentir. Il n'a pas eu à se reprocher plus le mensonge dans les actes que le mensonge dans les désirs: il était franc comme l'épée du roi. Tellement franc qu'il ne se bornait pas à dire la seule vérité, mais il osait dire toute la vérité, au risque des conséquences. Ce n'est pas lui qui eût plié, fléchi, louvoyé. Casser plutôt. Tout palliatif le révoltait. Il en était parfois presque brutal. Il ne tirait pas sur ses adversaires avec de la poudre de violettes, mais avec de la bonne grosse poudre de salpêtre qui ne faisait jamais long feu.

Je l'ai souvent revu dans ces dernières années, il m'a éclairci sur bien des points obscurs, mis au fait de beaucoup de secrets, mais il ne m'a nullement laissé voir qu'il ambitionnât d'arriver à la députation. Il s'était sans doute aperçu combien les partis hésitent à pousser au parlement les jeunes gens de talent trop pauvres pour payer leurs frais de candidature, et il se sera modestement renfermé dans son rôle de journaliste utile.

Quand le *National* parut, il fut de la rédaction, ainsi qu'il en devait être, par la force des choses et par l'ascendant d'un talent solide maintes fois éprouvé; et quand la *Patrie* remplaça le *National* du jour au lendemain, comme si de rien n'eût été, Bienvenu se trouva là naturellement pour la diriger

en chef. Où Beaugrand aurait-il pu trouver un écrivain plus et mieux renseigné, une personnalité moins dévorée du souci de se mettre en évidence, un ami prêt à défendre avec plus de désintéressement tout ce qui, de près ou de-loin, touche à l'honneur et à l'avantage du parti libéral ? Les conventions choisissaient des candidats sans penser à lui, et lui, voyant entrer ses jumeaux ou ses cadets dans la carrière, leur donnait, sans calculer comme sans rechigner, le loyal appui de sa parole et de sa plume.

Bienvenu savait le fond et le tréfonds de la politique canadienne, beaucoup celle des Etats-Unis, et l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne ; il connaissait aussi l'économie politique, non pas sans doute pour faire autorité, mais assez pour en parler pertinemment. Ce fut un malheur que son goût le portât vers ce théâtre, et qu'il ait dépensé dans la discussion de nos mesquins intérêts de partis, de clochers, de provinces, autant d'études et d'efforts qu'en eussent demandé les graves questions qui agitent en Europe tout l'ordre social. Ce fut un malheur qu'il n'ait abordé la science, les hautes sciences. Avec son admirable organisation intellectuelle, il se fût bientôt rendu maître de ces branches de savoir négligées de tous les Canadiens-français moins peut-être une demi-douzaine, je veux dire les sciences naturelles. A l'étude paisible du cabinet son tempérament lui fit préférer

les âpres luttes de la presse toujours si desséchantes, si stériles.

Ce qui faisait la force de M. Bienvenu dans la discussion, c'était son incomparable érudition et l'étonnante sûreté de cette mémoire qui ne bronchait point. Quand je le voyais polémiquer sur une question, je me disais qu'il aurait raison de son adversaire, moins par la vigueur de sa dialectique et les ressources d'un esprit flexible, que par le poids brutal des faits et des chiffres, plus grâce à la parfaite applicabilité des autorités et des précédents, et aux tergiversations de son contradicteur, que par la mordacité de son ironie ou la magie du style. Il écrivait comme il parlait, froidement, correctement, sans recherche ; il ne brillantait pas son style, laissant les pretintailles et les paillettes aux plumes légères vouées à de moins graves labeurs. Poussé à bout, exaspéré par la mauvaise foi ou l'hypocrisie,—les deux seules formes du mensonge qui avaient le privilège de le mettre hors de lui-même, —il portait des bottes terribles, des coups sanglants, mais savait toujours rester en deça du libelle. Il ne s'estomaquait pas des injures et des calomnies dirigées contre sa personne. La rancune lui fut inconnue, sa haine fut sans mémoire.

Mme de Staël a dit : " ...L'embarras est presque toujours pour celui dont le caractère est le plus sérieux." C'était vrai de Bienvenu ; il était timide, facilement embarrassé dans la société des dames, et

il fuyait le monde. Quel est le bal dont l'attrait lui aurait fait sacrifier une soirée de douce causerie intime ? Il ne put jamais se rompre à ce qu'on est convenu d'appeler les belles manières dans le monde où tant de bipèdes font la roue. Ce n'est pas qu'il fût un ours, non ; mais il avait en souveraine horreur le boudinage et la haute gomme, la politesse de convention, les phrases de commande, les conversations qu'alimentent la médisance et la calomnie, le fard des salons. Les calembours, les jeux de mots le déridaient rarement, mais on se serait trompé en croyant qu'il ne les comprenait pas : ils les dédaignait, voilà tout.

Sa vaste mémoire est depuis longtemps proverbiale. Un jour il arrive à Ottawa, et tombe chez moi. C'était, je crois, sa première visite à la capitale.

—Vos rues Sussex et Sparks, dit-il, sont vos rues commerciales, je vois. Il y a là bon nombre de magasins.

—Quels sont ceux que tu a remarqués, lui demandai-je ?

—Le premier que j'ai remarqué en revenant de la gare est celui de Leblanc et Lemay, en face de l'hôtel Cartier.

Puis il me fit l'énumération de tous les magasins depuis ce point jusqu'à la rue Metcalfe, sans en omettre un seul ; indiquant la nature des marchandises ; donnant les noms et prénoms,—les prénoms. entendez-vous ?—de tous les marchands, confiseurs,

barbiers, etc ; décrivant les enseignes de chacun, tarière, boule, mouton, etc, etc. Et c'était parfaitement exact. Bien qu'accoutumé à ses tours de force je ne revenais pas de celui-là.

Mais il avait mieux que la mémoire : il avait l'honnêteté et le cœur. L'honnêteté l'a empêché de faire du mal au prochain, le cœur lui a fait faire du bien à tous ceux qu'il a pu aider.

Son souvenir vivra.

LES CANADIENS-FRANÇAIS A OTTAWA (1)

I

Notre importance augmente ici, notre rôle s'accentue; nous pesons dans la balance. L'élection du docteur Saint-Jean comme maire l'a prouvé : les Anglais ont à compter avec nous. Déjà nous avions eu deux maires de notre race, mais c'était alors que le corps des échevins choisissait le premier magistrat; or ceux-ci, par calcul, par antipathie personnelle entre les hommes marquants de la majorité, grâce à ce jeu de bascule politique qui fait monter au faîte le personnage que l'on s'attend le moins à y voir, les échevins, dis-je, votèrent deux fois pour un membre de la minorité française plutôt qu'en faveur d'un rival jalousé, et par le fait de ces deux accidents nous eûmes deux des nôtres dans le fauteuil civique. C'était l'histoire anticipée de la candidature de Garfield.

Aujourd'hui, ce n'est plus ça : le docteur Saint-Jean est issu directement du suffrage populaire. Grâce à l'unanimité des Canadiens-français, l'on n'a pas eu besoin de voter pour lui, son élection s'est imposée. Nous sommes plus que le tiers de la

(1) Cet article a paru en 1882 dans l'*Opinion Publique*.

population et en mesure de nous faire respecter. Etant unanimes, nous étions les maîtres de la situation. Tout le monde l'a compris.

Ce n'est pas l'envie qui a manqué aux Anglais de nous combattre, mais voici ce qui a fait sombrer les candidatures des leurs : un raisonnement simple comme bonjour. Chaque parti politique s'est dit : Si nous lançons un des nôtres contre Saint-Jean, les Canadiens-français voteront en masse contre notre candidat aux prochaines élections politiques ; abstenons-nous. Et aussitôt chaque parti essaya de décider un de ses adversaires à faire la lutte, mais en vain. Les politiqueurs ont du flair, et comme Bate, Bronson, May, sont des politiqueurs, ils laissèrent le champ libre à Saint-Jean.

Saint-Jean avait dès le principe refusé de se porter candidat, et l'on avait jeté les yeux sur Charles Christin, que l'on connaît bien à Montréal, et que nous connaissons mieux encore ici, l'ayant élu échevin après deux ans de résidence parmi nous, et président de la société Saint-Jean-Baptiste la troisième année. S'il l'eût voulu, Christin serait peut-être maire aujourd'hui. Mais il comprit qu'il demeurait parmi nous depuis trop peu de temps pour pouvoir rallier tout l'élément français autour de son nom ; il prévit une lutte ardente, peut-être fatale, il s'éclipsa ; bien plus, il décida Saint-Jean à prendre en mains notre drapeau, sachant que Saint-Jean était le seul des nôtres qui fût sûr de la victoire. Nous nous rappellerons cela.

Saint-Jean et Christin étant des libéraux, les conservateurs ont noblement agi en épousant leur cause, qui était la cause canadienne-française. Je dois dire qu'ils avaient à cœur le triomphe d'un compatriote, et que lorsqu'ils ont mis la main sur un candidat fort ils ne se sont pas demandé à quel parti politique il appartenait. Cette politesse leur sera rendue.

Jeudi, 19 janvier dernier, Christin et moi présentions des adresses de félicitations au docteur Saint-Jean au nom des deux sociétés (la Saint-Jean-Baptiste et l'Institut canadien) dont nous sommes les présidents respectifs. Il y avait foule à l'Institut. Nous avions profité de l'occasion du cours de Sulte et de la séance régulière de l'Institut qui le suit, pour féliciter notre digne concitoyen sur son élévation au poste public le plus important de la ville. L'auditoire était naturellement des plus sympathiques. Nous étions vraiment en famille. Saint-Jean, fortement ému, répondit du fond du cœur; il eut des mouvements très heureux.

J'eus aussi, ce soir-là, le plaisir de présenter, au nom de l'Institut, un objet d'art à M. L.-A. Olivier, jeune avocat d'avenir. M. Olivier a rendu à notre institution, comme avocat, des services marquants qu'il refuse de se faire payer. Nous lui avons témoigné notre reconnaissance dans la mesure de nos modestes ressources.

M. Olivier est le seul avocat canadien-français de la capitale, par suite du double malheur qui nous a enlevé Horace Lapierre et George Taillon,

les deux premiers de notre race admis au barreau de l'Ontario. Il y a quatre semaines à peine, il était élu, par acclamation, échevin de notre ville. Je parlais tantôt d'une politesse que les libéraux devaient aux conservateurs, ils ont commencé à la leur rendre en présentant M. Olivier.

Le nom de Sulte est tombé de ma plume. Quel prodige que cet homme-là ! Je le connaissais intimement sous bien des faces depuis plusieurs années, mais pas comme conférencier. Or, comme conférencier il n'a pas son égal dans le pays. Il ne se donne pas la peine d'écrire ses conférences ; il arrive les mains vides, la tête bourrée, sans notes, devant son auditoire ; il s'assied, il marche, il cause avec vous à la bonne franquette, et d'histoire du Canada, et des antiquités américaines, et de sylviculture, et de tout ce que vous voudrez. Mettez-le sur la piste, et des heures durant, il vous émerveillera par sa prodigieuse érudition, par sa mémoire étonnante, sa facilité d'élocution, la correction de son langage, ses fines saillies, sa bonhomie gauloise. Nous avions des historiens du Canada, il est l'historien des Canadiens. Il a étudié à fond la famille canadienne, ses moindres faits et gestes, les miettes de son passé, les traits de son tempérament, et, groupant tout cela autour des grandes lignes historiques, il nous présente un tableau où ne manque aucun détail, et nous montre avec un enthousiasme vrai nos origines et nos destinées. Sulte à Paris, donnant des conférences sur le Canada, ferait fureur ; ici, parce que

nous le coudoyons tous les jours, ce poète, ce causeur, cet historien, parce que nous le tutoyons, peu semblent l'apprécier au centième de sa valeur. Mais il laissera des œuvres durables, et force sera, sinon à nous-mêmes, du moins à la génération prochaine, de reconnaître l'un des types les plus marquants et les plus sympathiques que notre pays ait produits.

Si je parle si longuement de lui, c'est qu'il me semble que je l'ai découvert. Ce sera mon orgueil que, pendant mon passage à la présidence de l'Institut, j'aie révélé au public un des meilleurs côtés de ce talent si multiple. J'étais loin de m'en douter moi-même quand je l'invitai à donner un cours d'histoire du Canada. Aujourd'hui, ce cours est une nécessité, et, s'il n'existait, ses trois cents habitués le créeraient.

Nous sommes les témoins d'un réveil littéraire marqué, dont l'Institut est le centre, le foyer. Soixante-deux nouveaux membres titulaires depuis trois mois ; trois cours publics créés dans le même espace de temps (minéralogie, économie politique, histoire du Canada) à toutes les séances littéraires un auditoire nombreux et instruit ; dans une salle que l'on a dû agrandir, des dons à la bibliothèque et au musée ; les classes de dessein comptant plus d'élèves ; un courant général de sympathie pour notre œuvre,— voilà qui permet de croire à une renaissance, de signaler un réveil. Il ne faudrait pas douter que l'Institut ne contribue pour beaucoup à l'influence que nous acquérons dans la capitale.

Il y a quinze ans, qu'étaient les Canadiens-français dans la capitale ? Une poignée. Deux mille cinq cents âmes sur quatorze mille, soit un sixième. Aujourd'hui nous sommes dix mille cinq cents sur vingt-sept mille âmes environ, soit plus d'un tiers de la population. Nous avons doublé notre proportion vis-à-vis des autres races prises ensemble. L'envahissement par le nombre est indéniable, mais si nous ne débordons pas nos frères de la langue anglaise, s'il est même impossible que nous les atteignions de longtemps dans les choses du commerce, de l'industrie et de la richesse, en revanche nous progressons rapidement sous ce rapport. Où étaient-ils y a quinze ans, les propriétaires canadiens-français ? Combien étaient-ils ? Ils étaient une dizaine et ne possédaient que de chétives propriétés dans les moins gais endroits de la ville. Ils se comptent aujourd'hui par centaines et occupent les meilleures localités.

Dans la profession médicale nous avons six représentants. Nos marchands, on ne les compte déjà plus. Nous avons abordé tous les genres d'affaires. Nous possédons une banque française. Quatre églises françaises, trois couvents, un collège, des hôpitaux, des asiles, l'Institut canadien, la société Saint-Jean-Baptiste, quatre sociétés de bienfaisance, une société de bâtisse, un cercle de débats, des clubs dramatiques, deux journaux,—tout cela parle éloquemment de notre diffnsion, de notre importance.

La profession légale ne compte plus qu'un

membre canadien-français, par suite de la disparition de Lapierre et de Taillon. Mais elle en comptera deux dans quelques mois.(*) Les avocats, ça prend partout.

Ce pauvre Lapierre, je l'ai vu mourir, je lui ai fermé les yeux, je l'ai porté à sa dernière demeure, et quand, livre lu et relu, nous l'eûmes déposé dans un des rayons de cette bibliothèque funèbre du charnier, c'est moi qui ai fermé sur lui la dernière porte qui le rattachait à la lumière, aux vivants. Si l'obscurité terrestre s'est faite sur lui, l'oubli, du moins, ne descendra point au cœur de ses amis. Et ceux-ci sont nombreux, et sincères, et chagrins: nul ne perdra le souvenir de cette haute intelligence qui éclaira un grand cœur.

Taillon n'est pas mort, mais sa maladie ne laisse guère d'espoir. Que celui qui priera pour Lapierre n'oublie pas Taillon. C'étaient des inséparables, les deux doigts de la main, toujours liés, jamais brouillés pendant une seule minute, francs et vrais l'un à l'autre, une paire d'amis superbe.

Je vous entretiendrai de temps à autre des Canadiens de la capitale.

II

L'abbé Cyp. Tanguay, L.D., M.S.R.C.

Si vous vous embusquiez sur le pont Dufferin à l'heure où les fonctionnaires de l'Etat se rendent à leurs bureaux, entre toutes ces figures jeunes ou

(*) M. Philippe Panet a été depuis admis au barreau.

vieilles, glabres ou barbues, vous ne manqueriez pas de remarquer un homme petit de taille, à la tenue clérico-bourgeoise, correcte, aux lunettes d'or et au pas méthodique. Chateaubriand prétendait que les portières réglaient leurs horloges sur son passage quand il se rendait à l'Abbaye-aux-Bois voir sa belle amie Mme Récamier : vous pourriez sans crainte d'errer d'une minute régler votre montre sur l'apparition de cette homme à la tête du pont. J'ai dit petit, mais non fluet ; la figure aquiline, colorée, sans ride, ni patte-d'oie ; avec la taille en plus, ce serait un bel homme. Il a soixante-quatre ans sonnés, vous ne lui en donneriez pas plus de quarante-cinq on quarante-huit. Les traits sont réguliers et fins, les cheveux se refusent à grisonner, la démarche est alerte, le sang pétille dans les joues, l'œil est jeune, les dents saines, l'appétit excellent. Dans quelle fontaine de jouvence prend-il donc son bain quotidien ? Il sait beau coup de choses, mais il ne sait pas vieillir ; c'est bien en cela seulement qu'il est paresseux.

Buies chantait un jour :

Pour vaincre les passions,
Pour avoir la vertu,
Il faut aux nations
Un collet rabattu.

Celui dont je vous parle, n'en déplaise au grand moraliste, porte le faux col droit, le collet romain : c'est un abbé, mais pas un abbé crossé, ni mitré, ni de cour : c'est un abbé de bibliothèque, un béné-

dictin, rude à la tâche et qui ne travaille pas à dépêche-compagnon. Il a la forte vertu d'avoir entrepris et quasi terminé une œuvre gigantesque : rattaché les familles canadiennes à leurs auteurs, recherché et retrouvé nos ancêtres et leur histoire, renoué un fil dont presque personne n'aurait cru possible de rejoindre les bouts. Avec son ouvrage, chacun peut remonter de père en aïeul jusqu'aux souches qui apportèrent la civilisation à l'Amérique. Il n'y a que les bâtards à qui ce livre est inutile.

Je n'ai encore nommé ni l'abbé Cyprien Tanguay ni son *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, mais on a compris que c'est d'eux que je veux entretenir mes lecteurs.

L'abbé Tanguay est prêtre. Il a été curé tour à tour à Saint-Raymond, Saint-Michel de Bellechasse, à Rimouski et à Sainte-Hénédine. C'est ici que M. J.-C. Taché, sous-ministre de l'Agriculture, l'a pris avec la permission de son ministre feu M. McGee, et de l'archevêque Baillargeon, pour l'installer dans son département comme spécialiste, dans le double but d'utiliser des aptitudes particulières et de tirer parti d'un habit qui sert de passe-partout.

Prêtre, l'abbé Tanguay pouvait chercher ses renseignements où d'autres ne pénètreraient point ; les

communautés de femmes s'ouvriraient devant lui ; devant lui les curés étaleraient avec bonne grâce les registres de leurs archives paroissiales.

Le choix était excellent.

D'autant plus que déjà l'abbé avait relevé les registres de Québec, de Rimouski et de je ne sais plus combien de paroisses. On était en 1865.

En entrant dans ses fonctions officielles, l'abbé Tanguay savait ce qui l'attendait : non seulement toutes les paroisses et tous les greffes du pays à visiter et étudier, mais des archives à consulter à Paris, et des renseignements à prendre aux Etats-Unis, dans les régions peuplées par les nôtres. Il y fut bravement, et s'attaqua d'abord aux grands centres, puis il passa aux paroisses et à leurs démembrements.

En 1870, il était en état de publier le premier volume de son dictionnaire généalogique,—675 pages in-8o à double colonne, où les origines canadiennes se retrouvent pendant un siècle, depuis la fondation de Québec jusqu'à l'année 1700. Grâce à un système admirable, chacun peut en un clin-d'œil, étant donné le nom de quelqu'un, trouver de qui ce quelqu'un descend, d'où viennent ses aïeux, la date et le lieux de leur naissance, de leur mariage, de leur sépulture, les dates relatives aux enfants, tous ces événements de famille si chers à quiconque sa généalogie intéresse. Et il n'y a pas à dire mon bel ami, il faut se fier au renseignement, qui est absolument exact.

Les registres sans doute laissent bien des lacunes et présentent d'infinies difficultés. Mais le génie méthodique, la mémoire heureuse, l'esprit de comparaison et les facultés intuitives de l'auteur viennent à son secours, et lui permettent de déchiffrer en toute certitude les feuillets les plus obscurs et de combler des vides de tout genre. Tel qui est né dans notre province, il le trouvera cinquante ans après dans le Michigan ou le Missouri, et avec lui reconstituera la famille. Pour un travail de cette nature il faut deux choses que l'abbé possède : la mémoire et le jugement.

L'œuvre à laquelle l'abbé Tanguay attache son nom est immense ; nulle part on ne l'a entreprise ; il n'y a pas de pays au monde où l'on puisse aussi sûrement remonter, à travers trois siècles, à d'aussi infimes détails que la naissance, le mariage ou le décès du plus humble de ses premiers habitants. Nous devons cet avantage aux registres de l'état civil que le clergé a si bien tenus de lui-même autant que de par la loi française. Il fallait en outre un travailleur émérite pour sauver de la destruction, en les analysant sous une forme commode, des archives aussi précieuses.

Quand l'abbé Tanguay relevait le premier registre paroissial, celui de Rimouski, il ne songeait pas qu'il entreprenait l'œuvre de toute sa vie, celle qui lèguera son nom à nos descendants ; il ne voulait que découvrir les liens de parenté qui créent des empêchements aux mariages et nécessitent des dispenses, afin d'assurer aux alliances de ses parois-

siens la validité et la légitimité que les lois religieuses et civiles exigent.

Il y a quarante ans de cela.

L'appétit est venu, en rongeant des bouquins, à ce rat de sacristie et de greffe ; et de la paroisse il a passé au comté, du comté au district, du district à la province. Aujourd'hui, savez-vous, même approximativement le nombre d'actes de l'état civil qu'il a lus et notés ?

Huit cent mille.

Rien que cela !

Son travail est fini jusqu'à la conquête. Les soixante premières années du dix-huitième siècle vont lui prendre trois volumes, dimension du premier tome de son dictionnaire. Le fruit de ses recherches est consigné, en manuscrit, dans trois cents volumes.

Après cela, allez-vous dire, l'abbé va s'arrêter. La population augmente dans une telle proportion, passé la conquête, qu'il n'y a plus moyen de la suivre dans ses développements, mais surtout, aux époques d'émigration, le fil va se briser, et qui pourra le renouer ?

Il est certain que, par la sacristie et le greffe, la plupart des familles canadiennes peuvent reconstituer leur arbre généalogique d'aujourd'hui à 1760. Mais je ne jurerais pas que cet enragé piocheur ne se mît en tête d'amener ses recherches depuis la

conquête jusqu'à 1800. Il est si jeune et si frais pour un vieillard !

L'impression de son premier volume lui à coûté chaud, et il n'est pas rentré dans ses frais, loin de là. Il est à espérer que le parlement fédéral et le parlement québecquois viendront à son aide. Que diable ! un particulier, surtout un employé public, ne peut pas prendre à sa charge une dépense aussi formidable que celle de faire imprimer quatre volumes de 700 pages chacun, pour le seul avantage du public.

Il y a toujours de la loi,—comme on dit dans le peuple.

Pour le peuple, loi veut dire bon sens.

Que le peuple est heureux d'avoir des illusions ! Cette fois, il lui sera bien permis d'avoir des espérances. On met presque à sa portée l'annuaire de sa noblesse.

Ne faudrait-il pas le mettre tout à fait à sa portée ?

Ne pas oublier que c'est au fond lui qui paie.

Fréchette a vu parfaitement le côté utile de l'œuvre en apparence modeste de l'abbé Tanguay. Lorsque je le vis dédier une pièce de vers à celui-ci, à l'occasion de son dictionnaire, je confesse que je ne saisis point le rapport entre la poésie et la naissance de tous ces braves pionniers qui furent

nos pères. Mais une fois la pièce lue ce n'était plus ça. Je compris combien conserver le souvenir des hommes héroïques qui avaient implanté la civilisation et fondé notre nationalité dans l'Amérique septentrionale, était chose digne de la lyre. L'histoire, dit en substance le poète, raconte les hauts faits et néglige le grain de sable ; l'œil fixé sur les aigles, elle ne voit pas les nids dans les sillons ; elle dore le casque du grand capitaine, mais oublie le conscrit ; même dans notre histoire, qui rend si pleinement justice à tous les grands noms, que de héros ignorés !

Ils furent grands pourtant, ces paysans hardis
Qui, sur ces bords lointains, défièrent jadis
L'enfant des bois dans ses repaires,
Et perçant la forêt l'arquebuse à la main,
Au progrès à venir ouvrirent le chemin....
Et ces hommes furent nos pères !

Quand la France peuplait ces rivages nouveaux,
Que d'exploits étonnants, que d'immortels travaux,
Que de légendes homériques,
N'eurent pour tous héros que ces preux inconnus,
Soldats et laboureurs, cœurs de bronze, venus
Du fond des vieilles Armoriques !

Le temps les a plongés dans son gouffre béant....
Mais d'exhumer au moins leurs beaux noms du néant
Qui fera l'œuvre expiatoire ?....
C'est vous, savant abbé ! c'est votre livre, ami,
Qui se fait leur vengeur, et répare à demi
L'ingratitude de l'histoire !

Lisez-moi l'introduction au *Dictionnaire généalogique*, et l'étude étymologique et historique sur les

noms qui précède aussi l'ouvrage ; ce n'est pas ce que vous aurez lu de moins curieux et de moins intéressant. Et si vous avez du goût pour la statistique, si vous vous occupez de l'histoire canadienne, tout au moins si vous avez un quart d'heure à donner à l'admiration d'une chose utile bien faite, d'un travail consciencieux, jetez un œil dans le recensement de 1871. Au cinquième volume, seconde partie, voyez ce qu'il a fallu de patience pour faire le calcul comparatif des naissances pendant chaque année du siècle dernier. Je n'entre pas dans ce détail, car il me faut finir.

Je prends seulement le temps de dire que, de 1771 à 1871, le chiffre des enfants illégitimes,—ces malheureux non couverts par le pavillon !—n'a pas atteint 5,000. Dans un siècle !

Je suis loin d'avoir épuisé mon sujet, mais ayant à terminer, je le fais sur ce chiffre, qui parle si hautement en faveur de la moralité de notre peuple.

III

ACHILLE FRÉCHETTE (1)

De Fréchette, le poète lauréat, je n'ai pas à parler ; tout le pays connaît ses œuvres et les admire. Beaucoup de mes lecteurs ont eu l'occasion de l'applaudir à ses débuts dans la sculpture ; ses intimes, ceux qui pénètrent dans son salon, ne peu-

(1) 1883.

vent taire leur étonnement quand ils voient les bustes de son petit garçon et de Lamartine, ses deux premiers essais, ses deux premiers succès. Et le buste de son père dont je n'ai encore vu que la maquette, modelé par l'amour filial, il est simplement parfait.

Vous en savez assez long sur le compte du poète-sculpteur pour que je me dispense d'en dire plus.

Je veux parler de son frère Achille.

Ce nom ne rayonne pas encore comme l'autre, mais il est loin d'être inconnu. Achille a été journaliste, avocat, marchand de bois dans le Nebraska aujourd'hui il est échoué dans le bureau des traducteurs français des communes. Lui aussi est poète, pas autant que son frère, mais assez pour redouter peu de comparaisons au pays. Qui a lu ses *Martyrs de la Foi* dira comme moi. Quelles grandes strophes il y a là-dedans !

Mais pour lui la poésie n'est qu'un délassement, elle ne l'aiguillonne pas, et il ne monte que rarement, trop rarement. sur le trépied. Esprit pratique, volonté énergique, il n'en est pas moins l'adorateur du beau partout, et un artiste de cœur d'une délicatesse toute féminine. Il a pour devise : " Si une chose mérite qu'on la fasse, elle mérite qu'on la fasse bien, et il ne forligne jamais, grande ou petite soit la chose.

Donc, la poésie il l'a plantée là. Il s'est raccroché au dessin et à la peinture,—pour y faire un jour des merveilles, vous verrez. Il est le seul,

élève français de l'école d'art d'Ottawa. Il est convaincu, à droit, que ce sanctuaire vaut mieux, au point de vue de la gloire et de la fortune, que le temple de Thémis ou la crête du Parnasse.

L'extrême ambition de la plupart des jeunes gens qui "prennent des leçons" de dessin dans les maisons d'éducation est de faire des copies. Copier des dessins semble être pour eux le but de l'art, plutôt qu'un moyen d'arriver à dessiner eux-mêmes d'après nature. Une fois qu'ils ont copié une jolie chose, ils s'imaginent en être les auteurs et n'ont plus pour celui dont ils ont reproduit l'œuvre qu'une admiration pâlissant devant leur propre estime.

Un des premiers devoirs d'une école d'art est de battre en brèche cette fausse idée du dessin, en faisant voir combien la nature est belle, comment ses beautés peuvent être interprétées, et en quoi consiste le mérite de ses interprètes. Si j'en juge par ce que j'ai vu à son exposition de cette année, telle semble être l'idée qui préside aux travaux de l'école d'Ottawa. Excepté dans les cas de commencements absolument élémentaires, il ne paraît pas s'y faire de copies. Des feuilles naturelles, les plus simples en moulage, servent de premiers modèles. Après les feuilles, des parties du visage humain, puis la tête entière, des mains, des pieds, enfin le corps complet, d'abord d'après le moulage, ensuite d'après le modèle vivant nu.

Ce qu'apprend l'élève en dessinant lentement et

avec soin d'après le moulage ou la bosse, il a l'occasion de l'appliquer rapidement, pendant la classe du samedi après-midi, dans les croquis qu'il fait alors d'après un modèle drapé qui pose deux heures.

Les croquis de cette classe sont en général ce qui intéressait davantage le public dans l'exposition qui s'est faite dans les salles de l'école le mois dernier.

Cette exposition était doublée d'un concours, et sanctionnée par des prix dont voici la liste :

Dessin d'après la bosse : premier prix, M. Achille Fréchette ; second prix, Miss Eugénie Fortier ; mention honorable, M. R. W. Rutherford.

Dessin d'après le nu : prix unique, M. F. Checkley ; mention honorable, MM. W. J. H. Watts et Achille Fréchette.

Croquis d'après le modèle drapé : prix unique, M. Achille Fréchette ; mention honorable, M. Fennings Taylor.

En peinture à l'huile, l'élève commence par peindre des moulages et des natures mortes, des objets groupés, tels que des légumes, des fruits, des fleurs, puis vient la figure. Les peintures exposées témoignent d'efforts réels pour arriver à la vérité dans les valeurs et les tons des sujets.

Peinture à l'huile : prix unique, M. Achille Fréchette ; mention honorable, Miss A. B. Johnson.

Les différentes classes de dessin et celle de la peinture à l'huile sont la création d'un jeune artiste d'un talent sérieux. Les solides études de M.

Brymner à Paris l'ont mis en état de donner à l'école une direction saine, et les élèves qu'il forme auront à se féliciter de leur bonne fortune. Plusieurs de ses toiles ont été fort remarquées à l'exposition de l'Académie royale du Canada tenue à Montréal le printemps dernier. Il est fils d'un de mes vieux amis et confrères, M. Douglas Brymner, ancien rédacteur du *Herald* de Montréal, et maintenant archiviste du département de l'agriculture à Ottawa. Mes sincères compliments au fils comme au père.

La division de l'aquarelle est conduite par Mme Cowper Cox, graduée de South Kensington. C'est surtout le département des dames. La plupart des aquarelles exposées sont d'après nature, et, ainsi qu'il en est des ouvrages des autres classes, montrent que les élèves se sont sérieusement appliqués à rendre les effets de nature de la manière la plus simple possible, sans aucune affectation.

Aquarelles : prix unique, Miss Odell.

L'école n'a que deux bonnes années d'existence. Elle compte soixante-douze élèves. C'est sur ce grand nombre de concurrents que Fréchette a conquis les honneurs à la pointe du crayon.

Je l'ai dit, il est le seul élève français ; Miss Fortier n'a de français que le nom.

On voit à quoi ce garçon-là emploie le peu de temps que lui laisse le métier de traducteur officiel.

Il y a quelques semaines, j'ai, comme tout Sparks Street, admiré de lui, dans la vitrine de Wilson, un

portrait d'une grande grâce, d'une touche moëlleuse, d'un modelé délicat, et d'un traitement général en parfaite harmonie avec la beauté particulièrement sereine de l'original. Ce portrait de madame Bourinot est un des plus beaux crayons que j'aie vus.

Aujourd'hui c'est le portrait de l'honorable M. Geoffrion qu'Achille Fréchette a sur le chevalet. Qui a connu l'ancien ministre à l'époque où il présidait la commission d'enquête sur les affaires du Nord-Ouest, où la solution qu'il proposait des difficultés de ces lointains territoires était adoptée par lord Dufferin, reverra sous le pinceau d'Achille cette belle tête si fine, cette physionomie à la fois énergique et engageante qui souriait d'autant plus volontiers qu'elle était animée de plus de force, et qui est là parlante.

Fréchette est consciencieux dans son art. Il aura l'idéal pour but, mais il arrivera par le droit chemin. C'est à la nature même qu'il demande ses secrets, et son tempérament artistique ne l'arrache pas au culte qu'il voue à la vérité pure ; cela ressort pleinement de la précision de son dessin et de l'exactitude de son modelé, sans qu'il y manque le souffle qui anime l'œuvre d'art.

M. Geoffrion doit être content de ce portrait plein de finesse et de vigueur.

A ces courts éloges d'un artiste canadien d'avenir, j'ajouterai qu'une Canadienne, Miss Jones, fille de l'ancien ministre de la milice, l'ho-

norable A. G. Jones, vient de voir deux de ses tableaux reçus au Salon de Paris.

Ces succès canadiens ne doivent pas nous trouver insensibles.

IV

F.-R.-E. CAMPEAU

Je ne suis pas un admirateur des titres et des décorations.

Les titres, il n'y a même pas à se baisser pour les ramasser : il suffit de se donner la peine de naître. Tout prince a ses titres, qui lui viennent de ses pères. Tout prince est décoré, jeune ou vieux, pour cela seul qu'il est prince, excepté peut-être en Italie, où les princes foisonnent comme lapins en garenne. Il n'a pas encore grandi assez pour mordre sa nourrice qu'il est colonel d'un régiment, quelquefois feld-maréchal et grand amiral ; vous exposez le plus gros des cochons ou le plus puissant des étalons, vite on vous fait chevalier d'un ordre quelconque. Regarde-t-on à votre mérite personnel ?

Au Canada même, où il y a si peu de décorations et de titres, que de mazettes ont des rubans et des croix !

Mais où je commence à croire aux titres et aux décorations, c'est quand ils sont la récompense d'une vie utile, grandement employée. Faire une distinction pour un savant, pour un soldat, pour

un philanthrope, un missionnaire, un explorateur, pour qui a des services, du talent fécond, du génie, — soit ! Hors de là, trompe-l'œil ! encouragement de la plus sotte des vanités ! plus souvent encore spéculation bilatérale !

Bilatérale est bien le mot : le prince spécule sur la vanité ou les écus du titulaire, le titulaire sur la badauderie de ses concitoyens.

Ces réserves faites, je m'empresse de reconnaître que l'ordre du Saint-Sépulcre me paraît dans les conditions d'exception voulues. Il y a bien quelque chose qui cloche selon moi dans l'énonciation des conditions requises pour obtenir la croix, mais en somme il n'y a qu'à s'incliner devant un ordre de chevalerie qui exige : 1o profession et pratique de la religion catholique jointes à une *conduite honorable et irrépréhensible ;* 3o importance de mérites personnels acquis par des services rendus à la religion, surtout en Terre-Sainte.

Ce que je ne comprends pas, c'est la section 2 : noblesse de naissance, ou au moins position sociale telle qu'on puisse vivre *more nobilium ;* et encore moins, que cette condition passe avant celle des services rendus à la religion.

Vivre à la manière des nobles, est-ce donc si bien vivre, quand il y a tant de guenilles princières et de nobles haillons qui s'étalent au soleil de certains pays civilisés, où les lazzaroni et les gitanos possèdent plus de baïoques et de maravédis que les principicules et les hidalgos ?

Il n'est donc pas nécessaire d'être fort riche, il suffit de vivre à la manière des nobles.

A la rigueur, celui qui emprunterait et ne paierait jamais ses dettes, pourvu qu'il eût la particule ou la grenouillère... !

Je laisse ce point de côté.

Tout ce qui importe à nos yeux, c'est qu'il faut tenir une conduite honorable et irrépréhensible et rendre des services à la religion.

J'aime de cet ordre qu'il ne se prodigue pas. Dans le pays le plus catholique du monde, où les mœurs sont si exceptionnellement pures, et où tant de services sont rendus à la religion,— il n'y a encore qu'une dizaine de décorés, bien que l'ordre soit ancien.

A Ottawa, l'ordre compte Mgr Duhamel et M. F. R. E. Campeau.

C'est de M. Campeau que je veux parler aujourd'hui, et de la cérémonie de son investiture.

M. Campeau est fonctionnaire public.

Si on demande pourquoi il a été appelé à cette dignité, je dirai simplement :

Parce qu'il professe et pratique la religion catholique et que sa conduite est honorable et irrépréhensible ;

Parce qu'il a d'importants mérites personnels acquis par des services rendus à la religion, à la charité, à la nationalité française.

C'est un dévoué.

Un homme qui depuis des années et des années a sacrifié temps et argent, quêté, essuyé des rebuffades, organisé l'assistance publique, prodigué sa personne et sa bourse, monté des concerts et des représentations dramatiques, présidé des ventes de charité, au profit de quoi ? — De la société Saint-Vincent de Paule, de l'orphelinat Saint-Joseph, de la société Saint-Jean-Baptiste, de l'Institut canadien, de la société de secours mutuels des Franco-canadiens fondée par lui ;

Un homme qui s'est fait élire commissaire des écoles catholiques afin de restaurer leurs finances, et qui y a réussi ;

Un homme qui ne tire jamais en arrière, dont le dévouement est une institution sur laquelle peuvent toujours compter charité, religion, nationalité.

Toutes les ressources utilisées par tous les dévouements à toutes les causes recommandables.

Pas des plus brillants ces titres, selon l'étroite comprenette du monde, mais bons, seuls solides : de l'or pur au lieu de ruolz, de strass, de similor ; du diamant, non du cristal de roche.

La collation de l'ordre fut l'occasion d'une fort agréable soirée. Il y avait bien chez M. Campeau de soixante-quinze à quatre-vingts amis, empressés de lui témoigner le plaisir que leur causait l'honneur tombé sur lui. La magistrature, la dpéuta-

tion, la municipalité, les lettres, les sciences, les arts, le service civil, le commerce, la presse avait là de brillants représentants.

La cérémonie fut courte, si l'on peut appeler cérémonie la présentation du diplôme. Le R. P. Pallier, O.M.I., avait été chargé de la chose en l'absence de Mgr Duhamel. M. Lusignan lui remit la lettre de M. Huguet-Latour, le délégué au Canada du patriarche latin de Jérusalem, qui priait ce religieux de le représenter dans cette circonstance, puis le diplôme sur parchemin portant le grand sceau de l'ordre et signé par le grand-maître Vincent Bracco. Remarques bien tournées du R. P. Pallier, réponse émue de M. Campeau, applaudissements des invités, poignées de mains et félicitations au nouveau chevalier, ce fut toute la première partie de la soirée.

La seconde se décompose ainsi : chant et musique, souper, santés et discours, entrain et gaîté... et longue séance.

A quand remonte la fondation de l'ordre ?

A Godefroi de Bouillon, à Beaudoin, à Lusignan ?

Il y en a qui la portent au 3e siècle. Disons qu'il est vieux, même très vieux, et ne fixons aucune date.

L'ordre a périclité. Les papes, depuis Alexandre II jusqu'à Benoît XIV, l'ont protégé, Pie IX l'a étendu.

Une notice que j'ai sous les yeux dit :

" Cet ordre n'avait jadis que le seul grade de chevalier. Mais N. S. P. le pape Pie IX l'a enrichi de nouveaux statuts en l'augmentant de deux autres grades, tellement qu'il comprend aujourd'hui trois classes distinctes : Les chevaliers de 1ère classe ou grand'croix auxquels seuls est accordé l'usage de la plaque d'argent ornée des insignes de l'ordre. Ils portent ces insignes, c'est-à-dire la croix de Godefroi de Bouillon, suspendue à une grande bande de soie noire moirée et mise en écharpe de l'épaule droite au flanc gauche. Les chevaliers de seconde classe ou commandeurs portent la croix suspendue en sautoir par un ruban de moindre dimension ; les simples chevaliers la portent en format plus petit et suspendue à la boutonnière, comme les chevaliers des autres ordres.

" L'uniforme est commun aux trois classes, quant à la forme et à la couleur : drap blanc avec cuirasse, collet, parements noirs, plus ou moins ornés selon le grade d'un chacun comme on le voit dans les modèles.

" Le premier grade ou la grande croix ne peut être conféré qu'aux personnages de premier rang, aux princes tant ecclésiastiques que séculiers, aux ministres, ambassadeurs, évêques, généraux d'armée et à tous ceux qui se trouveraient déjà honorés d'une pareille décoration dans un autre ordre."

Ce même jour, 25 mai 1883, l'honorable P. J. O. Chauveau était élu président de la Société royale du Canada.

De sorte que la semaine a été bonne pour les Canadiens-français.

V

LE DOCTEUR PRÉVOST

Le premier chapitre de ce petit travail a paru, il y a dix-huit mois, alors que, dans l'Institut, j'étais chaque jour en contact avec ceux des nôtres qui font le plus honneur à notre race. Je n'y ai tracé que quelques portraits rapides, dont les circonstances m'ont imposé le choix, me réservant d'ajouter de temps à autre une nouvelle toile à la galerie.

Je n'avais d'autre but que d'apprendre à nos frères du Bas-Canada sur quels dévouements et sur quels talents notre nationalité, flot toujours montant, compte pour conquérir l'Ontario par alluvion.

J'ai depuis, sous une autre forme, continué cette œuvre toute française, en faissant connaître certains noms qui nous honorent, comme Achille Fréchette et F. R. E. Campeau.

Si peu de mérite littéraire qu'aient ces monographies, elles possèdent indiscutablement celui d'être un travail national, propre à nous relever à nos yeux, et, partant à stimuler notre courage. On est toujours plus puissant quand on a conscience de sa force.

L'homme dont le nom paraît en tête de cet article est l'un des Canadiens-français les plus en vue de la capitale, et ce n'est pas surprenant : le docteur Coyteux-Prévost est un homme distingué.

Chacun connaît la virile race des Prévost, qui a illustré dans le district de Terrebonne les professions de notaire, d'avocat et de médecin. C'est tout feu, ces gens-là, et tout patriotisme. On ne forligne pas chez eux. Ménésippe remettant son mandat de député parce qu'il ne trouve pas la Chambre assez honnête ; Wilfrid défendant Riel de sa chaude parole, et brandissant à la face de la députation, à l'appui de ses dires, un poing que l'on eût dit importé du Colisée,—ces types sont inoubliables. Combien de fois j'ai admiré dans cette famille la chaleur du sentiment et l'éloquence qu'elle engendre ! Rien de convenu, pas de pastiche, tout plein de naturel, de la franchise même brutale, et de la parole véhémente, vraie, coulant à déborder. On est mâle, on le reste.

Coyteux est bien de la lignée, allez !

Mais ce que j'admire surtout dans cette famille puissante, c'est l'esprit de solidarité, c'est le dévouement de l'un pour l'autre, c'est le prêt de l'épaule à la roue du parent. En anglais, cela se dit *clannishness ;* en français, c'est de la fraternité.

La force est là.

Transporté de la famille à la nation, ce sentiment conquiert le monde.

Excellente franc-maçonnerie, je vous le jure !

Coyteux est le fils aîné du Dr Jules Prévost, de Saint-Jérôme, un vrai médecin, non seulement par la science, mais par l'humanité, Gallien doublé du Bon Samaritain. Un médecin de campagne qui

reçoit et lit toutes les publications spéciales du jour ; qui porte à ses malades pauvres, avec des médicaments, des vivres et des douceurs ; qui se tient au courant des découvertes et des progrès de la science et pratique en même temps la charité ; un père qui ne vit que pour sa famille, écrit chaque semaine à ses enfants éloignés, sur des feuilles qui ont cet en-tête imprimé : " *Le journal de la famille, Saint-Jérôme, le.....*" des lettres délicieuses où le plus profond amour paternel bout ; un homme droit et probe, que l'estime entoure,—voilà celui que Coyteux vénère comme un père, aime comme un ami, et consulte comme un professeur.

Une fête aux huîtres, c'est bien commun, n'est-ce pas ? Ça ne signifie rien : on boit, on mange, on chante, on s'en va, c'est tout. Il n'y a que du temps de perdu..... et quelquefois des cheveux malades.

A l'Institut, c'est autre chose. Notre fête à un caractère national. Ils étaient neuf, les fondateurs de la fête, il y a quinze ans. Cette année, nous sommes cent trente. Je vous parlais du flot qui monte : me croyez vous ?

Si nous étions plus nombreux, c'est que nous avons Prévost à notre tête : il est cette année le président de l'Institut. En sa personne la nationalité s'accuse, s'affirme, nous courons lui prêter main-forte.

Comme elle est amusante, cette fête !

On mange, mais pas silencieusement, tout le monde parle ; on boit, mais en trinquant, et au son du piano et des chansons ; on danse sur des airs canadiens ; on discourt,—sur la note nationale ; on joue au billard, et l'on fait bien des fausses queues. L'aube paraît... mais il ne faut pas rappeler cela à nos femmes !

Quel plaisir, dans Ottawa, cette nécropole, où le tramway repose le dimanche, où la police arrête l'enfant qui joue à la balle ou au cerceau le jour du Seigneur, où les voitures de place sont remisées pendant le sabbat, dans cette ville anglaise où l'on dépense plus d'empois que de froment, quel plaisir de faire tache et de rire à la bonne franquette, c'est-à-dire de tenir tout une nuit les échos anglais en éveil !

Si nous nous en sommes donné... sous Prévost !

Sous Prévost qui est toujours le premier au plaisir comme le premier au travail.

Au travail surtout.

Prévost est à la tête d'une des plus importantes clientèles de la capitale qu'il a acquise en six ans.

Il a fait son cours classique au collège de Montréal, et suivi ses cours de médécine au collège Victoria. Admis à la profession, il est allé compléter

ses études à Dublin, à Londres, surtout à Paris, sous des professeurs qui ne sont pas des mazettes croyez-m'en. Il arrivait à Ottawa en 1877, après avoir exercé pendant quelques mois à Saint-Jérôme. Au bout d'un an, il était le président de la société médico-chirurgicale d'Ottawa. Quelle enjambée ! surtout si l'on songe qu'il était le seul membre français de cette association. Le mérite s'imposait. La loi de l'Ontario est sévère, on n'y devient plus médecin qu'avec une licence du collége des médecins et chirurgiens ; les médecins étrangers n'y sont plus reçus à exercer que s'ils ont pris une licence du collége provincial ; Prévost prend la sienne, et le voici gradué en 1881.

Le voici également médecin de l'hôpital, du collège Saint-Joseph, de la maison mère des sœur grises, du couvent de la rue Rideau, et de plusieurs autres institutions de charité : maternités, asiles, refuges.

Les patients abondent, le jour est tout employé, la soirée largement entamée ; Prévost étudie encore, à deux heures du matin, les cas en voie, ou il prépare des articles pour les journaux de médecine. C'est ainsi qu'il écrit : " *De l'alcool dans le traitement de la pneumonie.*" C'est ainsi qu'il prépare la conférence qu'il lira devant l'assemblée des médecins du Dominion à Toronto. Il est là le seul médecin français ; pièce pathologique en mains, il disserte sur la tumeur cancéreuse des os du crâne, il est applaudi à outrance. Le *Medical Record* et l'*Union médicale* publient ce travail. C'est

ainsi qu'il écrit cet article sur le croup et la diphthérie, dont les conclusions sont adoptées par la *Revue de thérapeutique*, de Paris, qui les publie avec éloges. C'est ainsi qu'il trouve le temps de collaborer à l'*Union médicale*, d'écrire ces lettres *Aux deux Wilfrid*, dans lesquelles, sous couleur d'enseigner à ses deux élèves à surmonter les difficultés des commencements de la pratique, il donne des conseils dont les vieux médecins pourraient profiter comme les jeunes.

La plupart de ces travaux sont écrits en anglais, langue que Prévost manie comme sa langue maternelle.

Outre que sa vaste clientèle est là pour attester ses succès professionnels, le public a confiance en Prévost, parce qu'on sait qu'il étudie sans cesse, observe toujours et consigne régulièrement le résultat de ses observations. Ses tiroirs regorgent de manuscrits qui sont l'histoire, jour par jour, de toutes les maladies sérieuses qu'il traite.

Mon histoire y est, celle d'une pleurésie qui a failli m'emporter.

Prévost adore sa profession ; il ne lui reproche que ceci : qu'elle lui prend tout son temps et ne lui permet pas d'étudier ses auteurs comme il le voudrait.

Il ne faut pas croire que c'est la reconnaissance seule pour un médecin qui m'a sauvé la vie, ou mon amitié pour un homme de cœur rempli d'esprit, qui me dicte cet article : ces deux sentiments y sont pour beaucoup sans doute, mais il y a au-

dessus le désir patriotique de rendre hommage à ceux de notre race qui, dans une province anglaise, se recommandent à l'admiration et à la sympathie françaises.

UNE TOMBÉE DE NUIT NATURALISTE

PARODIE

Le soleil descend se cacher sous l'horizon jusqu'à demain ; c'est une course au tonneau qu'il fait chaque jour : entrer par un bout, sortir par l'autre.

C'est si bien pour moi comme un cancan, qui m'entre par l'oreille gauche et me sort par la droite.

Se coucher de si bonne heure, c'est avoir honte. Rien de surprenant : lui si rouge ce matin, il est gris ce soir !

Quelles jolies choses il laisse derrière lui !

Les crapauds "à l'œil doux" vont à leurs rendez-vous dans l'herbe-à-dinde, les maringouins, ces sveltes et déhanchés oiseaux des rivages inondés, nous bourdonnent leur piquante chansonnette de l'occiput au sinciput, entre le sterno-cléido-mastoïdien et le sapingo-maxillaire ; les vers de terre que brusque la main indélicate du pêcheur à la ligne se tord, s'effile et s'allonge comme pour protester, et se recommander à la société protectrice des animaux. C'est l'heure où la chenille arpenteuse rentre à son gîte. Le héron songeur, le butor mé-

lancolique, ces échassiers qui ont tant de jugement qu'ils se gouvernent avec leurs pattes, et tant de pudeur qu'ils se dispensent de queue ; l'orfraie, l'engoulevent, la corneille, la chouette et le hibou, ces chantres rauques et ces chasseurs de la nuit,— tous, les oiseaux de proie comme les veilleurs solitaires, pêcheurs de grenouilles ou mangeurs de taupes, sous l'œil unique de la lune pâlie, commencent leurs courses ou leurs chansons.

Il y a belle lurette que l'inoffensive couleuvre rayée de vert dort sur sa portée de couleuvreaux. Les rats préludent à leurs courses nocturnes entre plafond et plancher, la souris grignote la plinthe qui la sépare de nos armoires de linge et de nos buffets. Le marais grouille de vie et ce que croasse la grenouille en *fa* dièse ou en *si* bémol, nul ne le sait : demande-t-elle à Jupin un roi ou chante-t-elle ses amours ? les loches, ses filles, l'entourent-elles pendant le concert et prennent-elles des leçons de musique ?

La barbotte mord à plein hameçon, ce n'est pas encore l'heure de la barbue. La laquaîche happe les mannes qui flottent à la surface de l'eau, et l'estugeon saute au dessus, toute la longueur de son corps, pour retomber sur le côté, dans les attitudes penchées qui distinguent le cocodès de l'onde. L'araignée a pris sa retraite en sa toile et laisse en paix la mouche endormie.

Le bruit tombe davantage et l'activité cesse. Seuls, les astres, comme des lanternes sourdes, ne rayonnant que sur un point, s'allument, et la

chauve-souris vole en zigzag dans le soir brun; la femme et l'enfant, en l'apercevant, poussent de petits cris et se défendent avec leur mouchoir de ses attouchements.

La lune brille maintenant comme un fond de chaudron chauffé à blanc, et à mesure qu'elle monte à pic perdent de l'éclat.

> Le ver luisant, cette étoile de l'herbe,
> L'étoile d'or, ce ver luisant des cieux.

Le canard domestique au large bec plat cesse de brouter l'herbe à cochon et s'en va, repu, la falle pleine, rejoindre sa cane sous le four ; les dindons, plantés sur une patte, oubliant la beauté de leur roupie, depuis longtemps dorment.

La lune monte toujours, et j'entends le ouaouaron qui pince les cordes de son violoncelle et fait concurrence aux meuglements de la vache, qui, debout près de la clôture du parc, cesse de songer au bœuf de ses amours.

Les nuages jouent à cache-cache avec la lune souvent écornée, mais pas jalouse, des nuages qui changent de forme à tout bout de champ, tantôt béliers floconneux, chameaux à quatre bosses, hippogriffes assis sur le train de derrière, veaux efflanqués, singes suspendus à des branches d'arbre, toute une ménagerie que l'on peut contempler sans frais dans le jardin d'acclimatation de là-haut, éclairés par les célestes quinquets.

La mouche à patates, cette convexe chrysomèle, épargnée par le vert de Paris, a fini pour aujour-

d'hui ses ravages et remet à demain de pondre ses visqueux œufs jaunes. L'escargot est rentré dans sa coquille, les larves reposent sous les feuilles du chou. Le grillon, qui chantait au foyer, s'est tu. Seuls, peut-être, se continuent dans l'ombre :

Les guerres du volvox contre le vibrion,

et l'engendrement du choléra des poules par les baccéries.

C'est décidément la nuit.

Eh bien ! je m'en vas me coucher.

LA PRESSE POLITIQUE

Un vieil ami qui est encore dans la mêlée politique, m'écrivait tout dernièrement :

" Dis-moi donc, est-tu ramolli ? D'où te viennent cette mansuétude envers les hommes que tu as si rudement combattus dans le passé, cette soudaine tendresse pour des adversaires naturels dans tous les ordres ? "

J'ai répondu à cet ami :

" Dans tous les ordres, non ! De ce que sur le terrain politique, ne nous entendant pas, nous nous sommes fouaillés, faut-il qu'à tout jamais nous nous regardions en chiens de faïence ? Chaque homme a, selon moi, du bon. L'un a une politique peut-être fausse, mais il est ardent patriote. Celui-ci professe une autre religion que moi, ce qui ne l'empêche pas, le progrès de la science aidant, de pouvoir en remontrer à Leibnitz en mathématiques. Toi et moi sommes aux antipodes en philosophie, dois-je pour cela méconnaître ta science, tes talents, tes succès, ton mérite ? Il y a tel de mes amis avec qui je n'entreprendrais pas une discussion en matière de théâtre parce que nous nous froisserions inévitablement l'un l'autre, cependant je serais désolé de faire croire qu'il n'est pas un fin critique et un écrivain de goût.

" J'ai dépassé l'âge des haines, surtout des haines stériles allumées pour le compte d'autrui. S'il y a ramollissement, c'est chez elles. Je ne me bats plus pour des gens qui ne me tiennent que par des côtés de convention. Je tiens à mes principes, je défends mes opinions, mais quant aux hommes, merci ! àmoins qu'ils ne soient de mes amis. Parce que René, Jean, Jacques et moi nous sommes chanté pouilles,—et pas pour notre plus grande gloire,—parce que nous nous sommes houspillés sans merci ; parce que nous avons gaspillé le temps que l'étude aurait dû prendre et dépensé nos années les plus actives en polémiques sans résultat, —faudra-t-il que, tout en nous estimant, nous ne puissions que dire du mal les uns des autres ? Un homme a du mérite, sinon en ceci, au moins en cela,—eh bien je le dis.

" Après ?

" Nous sommes fous de nous déchirer pour des ombres. Chaque parcelle de réputation que nous enlevons aux nôtres avec nos ongles de journalistes, qui sont plutôt des griffes, avec nos plumes qui sont trop souvent des crocs de fauves ou des crochets de chiffonniers, c'est autant de force perdue pour notre race, c'est un retard à son empire inéluctable sur le continent d'Amérique. Les Américains vont recevoir de la France la statue de la Liberté éclairant le monde, et aucun peuple n'est aussi digne qu'eux d'accepter un cadeau plus sublime d'une nation plus généreuse ; nous, ici, dans notre modeste sphère, si nous pouvions apporter

notre pierre au monument de la fraternité ! C'est une ambition chrétienne, va ! Nous jouissons déjà de la liberté politique et de la liberté de conscience, comme de l'égalité devant la loi : il ne nous manque que de préparer le règne de l'amour fraternel pour réaliser le rêve de la France révolutionnaire.

" Je sais bien que c'est là le hic, le point difficile entre tous. On permet que son voisin soit aussi libre que soi, on souffre que la loi le traite comme soi, mais quant à l'aimer c'est autre chose. Et pourtant ce doit être possible puisque Jésus l'ordonne.

" Vous autres les journalistes politiques, vous êtes les bêtes de somme des partis. Vous êtes jeunes et vaillants, vous avez du talent et de l'avenir, mais de fausses notions de ce qu'est la vie : vous courez vous faire enharnacher et monter par des écuyers politiques qui ne valent certes pas toujours ceux du cirque. Vous fournissez une carrière brillante, mais toujours improductive, et quand vous êtes fourbus, morfondus, rendus, on vous laisse crever, et plus tard s'il entend parler de vous le jockey dit : " Oui, c'était une bonne bête ! "

" Bête est bien le mot.

" Le journalisme politique n'a de sens, au point de vue des affaires, que si on le fait à son compte : le faire à gages, c'est passer avec la misère un bail emphythéotique.

" Mon cher, que j'ai hâte de te voir enfin sortir de cette arène dont le sable brille mais brûle, fascine mais aveugle ! On y perd temps, science, pei-

nes, argent. On est l'athlète dont les convulsions réjouissent le cœur de nos romains ; on se bat, sous les yeux des badauds de l'amphithéâtre, à qui encore le spectacle ne coûte rien, pour la gloire et le profit de quelques douzaines d'habiles ; les naïfs font l'affaire des fins. Les niais, c'est-à-dire nous, les sincères, ayant usé leurs forces vives, leur jeunesse, leur santé,—aigris, desséchés, désillusionnés, pauvres à grabat, endettés, sans espoir de surnager, pourrissent dans l'obscurité, heureux quand ils peuvent apporter au logis l'os que suceront les petits. Et un jour ils ils meurent, jeunes, sous l'œil indifférent de leurs exploiteurs qui ne manquent pas de dire, en manière d'éloge funèbre: "Cet homme avait un certain talent." *Ave, gazetta, pourriruri te salutant.*

"Laisse donc là ce journalisme à pointes, hérissé, barbelé, cette greffe à *gracchias* qui arrache à l'agneau sa toison et à l'homme sa réputation. Vous êtes, tes confrères et toi, des oiseaux de marais, des putrivores ; vous ne vous repaissez que de scannales et de choses véreuses, malsaines, puantes ; c'est votre joie de mettre la main sur une infamie.

" Et, ce qui est bien plus grave, mon cher, c'est votre tort de vous créer des ennemis. Il y en aura qui seront de bonne pâte et ne demanderont qu'à faire la paix. Mais il y en aura de fécoces qui n'oublieront rien, ne pardonneront rien, vous poursuivront, vous harcèleront jusqu'à extinction de chaleur animale. Il y a malbêtes partout, surtout dans la politique.

" Votre damnée presse politique ne rend justice à aucun adversaire. J'en suis sorti, Dieu merci, et c'est pour cela qu'aujourd'hui, sans avoir varié d'un iota dans mes opinions, encore moins dans mes principes, je suis rentré dans le calme et le serein ; j'ai atteint ce degré d'équité auquel je puis sans faiblesse et sans compromission, dire de mes anciens adversaires tout le bien que je pense d'eux que tu penses d'eux, que pensent d'eux, dans le for intérieur, au fond de la conscience, les hommes les moins intéressés à les détruire."

A PROPOS D'ENSEIGNES

C'est bon pour lui !

Il fallait apprendre le français.

L'idée d'un Anglais de voyager en France sans savoir un traître mot de notre langue ! Mon Anglais s'est exposé à une mésaventure, et il l'a eue.

Quand je dis Anglais, je me trompe, je devrais dire Américain ;—mais c'est tout comme.

Oyez le détail de l'affaire.

Un riche négociant de la Nouvelle-Orléans est à l'hôtel de Mars. Il sort pour aller chercher des cigares... et s'égare. Il arrive place Moncey.

Là, il s'arrêta épuisé et s'adressant à un passant, il lui demanda son chemin, mais comme il ne parle et ne comprend que l'anglais, le passant ne comprit pas un mot et poursuivit sa route.

Une seconde et une troisième tentative n'eurent pour résultat que de grouper autour du malade une douzaine de badauds, qui riaient à se tordre.

Deux gardiens de la paix s'approchèrent, et n'entendant rien aux explications de H.... jugèrent que ce malheureux était fou et l'emmenèrent au poste. Là le brigadier, jugeant à son tour que l'inconnu était bien évidemment fou, le fit conduire à l'infirmerie du dépôt de la préfecture, d'où il fut envoyé à Ste-Anne.

Là, enfin, des papiers trouvés sur lui permirent d'établir son identité. Un interprète arriva, et Mme H...., dont l'inquiétude depuis deux jours (car les pérégrinations du malade avaient

duré deux jours entiers) était à son comble, fut prévenue de la présence de son mari à l'asile des fous.

Mme H.... s'est empressée d'aller retirer son mari et de le ramener à l'hôtel.

Si je trouve imprudent mon Américain, je trouve idiote la tenue des badauds, et cent fois bête la conduite des gardiens de la paix.

Se peut-il que le Français, qui sait tout, ne sache pas l'anglais, et que ce ne soit qu'au bout de deux jours qu'on ait eu, dans une ville comme Paris, l'idée de chercher un interprète ? Après tout, John Bull ou Jonathan n'a pas l'air de venir de Tombouctou, et les Français qui ont si souvent rencontré les Anglais sur les champs de bataille depuis Azincourt et Crécy jusqu'à l'Alma, devraient un peu, ce me semble, connaître le langage de leurs voisins, juste assez pour le distinguer de l'allemand.

Il est évident qu'on ne lisait pas à la devanture du poste : *English spoken here.*

Ça n'empêche pas que je suis loin de déplorer outre mesure le quiproquo. Quand on habite la Nouvelle-Orléans, encore si française, on devrait pouvoir prononcer quelques mots français tant bien que mal. Et quand on est un riche négociant, on devrait se payer les services d'un interprète en pays étranger.

C'est bon pour mon Américain ! " Fallait pas qu'y aille."

Cette ignorance du français par un Américain est peut-être, après tout, indépendante de sa volonté.

Mais nous avons ici, se remuant au milieu de nous, nous ayant opprimés et cherchant à nous primer, des Anglais qui ignorent le premier mot de notre langue ;

Qui l'ignorent de parti pris ;

Dont cette ignorance est le premier article du credo national.

Qui rougiraient de paraître faire cas de notre idiome ;

Qui, comme ces stupides grands seigneurs français qui se glorifiaient de ne savoir signer, étant nobles, tiennent à honneur, étant anglais, de ne rien savoir de la plus belle des langues.

Lord Durham a fait école, savez-vous !

Lord Durham, en gallophobe qu'il était, avait recommandé à l'Angleterre, dans le célèbre rapport qui a fait les frais de tant de discours lors de la discussion du projet de confédération, de s'absentir d'apprendre le français. Forçons les Canadiens à se faire comprendre de nous, disait-il en substance, nous saurons bien nous faire comprendre d'eux.

Et il a eu grandement raison.

Et c'est pour cela que j'aurais préféré que l'aventure fut arrivée à un Anglais du Bas-Canada, à un adepte de lord Durham, plutôt qu'à un Américain peut-être après tout plongé dans le coton et la canne à sucre.

Je plains, malgré moi, l'Américain quiproqué,

mais, nom d'un gabarot ! je n'aurais eu aucune pitié pour un chauvin anglais couché dans les mêmes draps.

Un petit bout d'examen de conscience.

Ne leur donnons-nous pas trop raison à nos compatriotes d'origine britannique, et ne sommes nous pas les instruments aveugles de la politique de lord Durham ?

Je m'adresse à la bonne foi de tout venant. Vous êtes dans un village de la province de Québec, n'importe lequel. La population est toute française. Sur cinq cents chefs de famille, il n'y a pas cinq Anglais. On y compte un seul tailleur, un seul barbier, un seul bottier, tous français. Parcourez les rues du village, et dites-moi au retour si vous n'avez pas lu sur l'enseigne de ces messieurs : *hair-dresser*, *tailor* ou *shoemaker*. Ils sont, je le répète, les seuls de leur état, l'enseigne porte tous leurs attributs—ciseaux, bottes ou rasoirs, fers à repasser, souliers ou perruques,—chaque villageois sait où les trouver ; cependant, soit peur de perdre une pratique anglaise, soit aplatissement devant " la race supérieure."—agenouillement du vaincu devant le vainqueur,—l'enseigne mendie une clientèle impayante.

Est-ce digne ? je le demande.

Maintenant transportez-vous dans la province d'Ontario. Parcourez, examinez, furetez, et trou-

vez-moi une enseigne française, même dans les localités où la majorité est française !

Nous avons les genoux trop faibles, mes compatriotes !

Pourquoi céder, quémander, bonneter ?

Nous nous souffletons, et quand il arrive qu'un Anglais veut essayer du procédé, nous nous récrions.

C'est-à-dire que nous nous mettons à ses genoux, et quand il veut nous y tenir nous pestons contre lui et sa manie de subjuguer.

En d'autres termes encore, nous nous passons le nœud coulant au cou, nous lui tendons l'autre bout de la corde, et s'il fait mine de tirer nous crions comme des oies que l'on plume vivantes.

Debout, mes frères, debout !

Connaissez-vous dans la province de Québec, dans un endroit quelconque où les Anglais ne comptent même pas, où ils sont deux contre les nôtres mille, connaissez-vous un seul Anglais qui expose une enseigne française, une affiche française ? qui condescende à faire ses affaires en-français ? Se soucie-t-il seulement de nous, autrement que pour s'enrichir de notre substance, jusqu'au point de se plier un instant à nos exigences et de nous parler dans notre langue ?

Son dédain est superbe et suprême.

Lui ne nous parle qu'anglais et nous force le comprendre ; nous, c'est en anglais que nous lui adressons la parole.

Sursum corda!

Forçons ces Messieurs à apprendre le français, déjouons les projets de lord Durham, soyons dignes, dans l'ordre social, de nos devanciers qui ont arraché dans l'ordre politique de si importantes concessions à nos conquérants.

De grâce pas d'enseignes anglaises aux portes des nôtres, dans les centres français!

DE CERTAINES ANNONCES

L'intention vaut le fait.

C'est bien là tout ce qu'il y a de plus irréprochable comme axiome théologique. Exemple,—le baptême de feu, le désir du sacrement de pénitence, qui effacent les péchés comme le meilleur baptême d'eau et la plus auriculaire de toutes les confessions.

Mais il n'y a pas que ce terrain où souhaiter fasse arriver, plutôt, où souhaiter et arriver coïncident. Les amoureux et les superstitieux—les deux classes de gens qui renoncent le moins vite à leurs idées pourraient vous en dire long à l'appui de ma thèse. Le pépin de pomme collé à la tempe droite à l'intention de la plus brune des blondes ne s'en est pas détaché, et le mariage a eu lieu. Donc! Madame a rencontré un loucheur, il y a un désappointement dans l'air ; en effet, le mari ne peut ce soir conduire Madame à l'opéra : il est talonné par un Anglais qui lui tire à boulets rouges et de qui il ne voudrait pas se faire voir aux premières loges. Donc encore !

J'ai d'autres faits que cela, moi, et des plus authentiques, et qui montrent clairement que vouloir trouver c'est trouver, pourvu qu'on en prenne le moyen.

Or, ce moyen c'est l'annonce dans les gazettes.

Je ne parlerai pas des gens—filles ou garçons—qui trouvent un parti par le canal des agences matrimoniales ou des annonces en quatrième page : je les ai toujours trop plaints pour les insulter dans leur malheur en les appelant en témoignage.

Ils m'en signaleraient, eux, de belles réussites !

Je parle de ce que j'ai vu. On peut me croire.

Il y a donc à Montréal un riche marchand à qui ça ne coûte pas les yeux de la tête de s'offrir un crayon d'or à manche de nacre serti de diamants. Je lui en ai encore vu un le mois dernier, justement celui qu'un jour il perdit.

C'est lui-même qui m'a conté l'histoire : c'est donc bien vrai.

Il s'en était servi, un matin, pour écrire un mémoire dans son agenda avant de gagner son magasin. Ici, il en a besoin, se fouille, et ne le trouve pas. Il téléphone à sa femme ; recherches sans fin et sans résultat chez lui. Son parti est vite pris ; il aura perdu le crayon dans le trajet, il faut courir au journal le plus lu — la *Patrie* évidemment — et annoncer le petit malheur. Il rédige donc l'annonce, et il va sortir, quand son premier commis lui dit :

—Si vous permettez, patron, je vous conseillerai de mettre dans votre poche le crayon que vous avez derrière l'oreille, vous pourriez le perdre !

La *Patrie* perdit un écu ce jour-là, mais mon marchand le gagna et retrouva son bijou.

Allez-vous me dire que sans son intention d'annoncer il n'aurait pas pour de bon perdu son crayon ? Moi je soutiens que s'il eût vagué tout le jour dans son magasin, le commis n'aurait pas trouvé étrange qu'il eût un crayon sous les cheveux, que le crayon serait tout probablement tombé dans une caisse de marchandises ou dans le panier au papier,—et qu'on ne l'aurait jamais retrouvé.

C'est donc une salutaire pensée que d'annoncer !

Un autre exemple aussi frappant.

Un de mes amis déménageait le premier du courant, et le lendemain constatait la disparition d'une douzaine de cuillers d'argent. Grand émoi, chez la femme surtout. On repasse en mémoire les incidents de la journée.

—Il y avait tel des charretiers dont la figure n'était pas honnête.

—Le panier à l'argenterie avait été renversé.

—Peut-être avait on oublié quelque paquet dans l'ancienne maison !

—Annonce, lui dis-je, annonce ! Si tu ne trouves pas, avertis la police pour le cas où l'on t'aurait volé. Mais auparavant cherche partout.

Il ne voulut rien entendre, et porta sur le champ une annonce à un journal anglais, paya d'avance pour deux insertions, et s'en revint confiant mettre ses effets en ordre.

A un quart d'heure de là on retrouvait les cuillers dans je ne sais plus quel ustensile de cuisine.

L'annonce n'avait pas même encore paru ! Je lui conseillai d'aller la décommander, mais en vain. Il espérait, peut-être, l'insatiable, si l'annonce paraissait, trouver une autre douzaine de cuillers.

De ces deux faits il y a une morale à tirer :

Pour avoir annoncé dans un journal anglais, mon ami a payé une piastre ; pour avoir eu l'intention d'annoncer dans un journal français, mon marchand n'a rien payé :

Et tous deux ont obtenu le même résultat.

Vous n'allez pas faire, de ce train-là, me dira-t-on, l'affaire des journaux français !

Mais si !

Quand on aura perdu quelque chose, on aura l'intentien d'annoncer ; si on ne retrouve pas aussitôt, on mettra l'annonce, et tout le monde y gagnera.

Est-il besoin, pour prouver l'efficacité de l'annonce, de citer le cas des objets trouvés ? Je parle de la bonne annonce, bien étalée, bien en vue.

Vous avez trouvé une piastre, on va vous en réclamer cent. Pour un perdant il y aura dix réclamants. Il y a bien la description de la trouvaille qui gêne un peu, mais qui ne risque rien n'a rien. Vous pouvez être à peu près sûr, dix fois sur douze, après avoir trouvé l'article, de retrouver le maître.

Hormis d'employer le vieux truc :

On trouve quelque chose, on s'abstient de lire les journaux pendant une semaine, de peur d'y voir une malencontreuse annonce ; puis, quand le danger est passé, on risque une ligne furtive, cachée dans un coin obscur du journal ou entre une boîte de pilules d'Ayer et une fiole de lotion *persienne*, et on apprend de la sorte *urbi et orbi* qu'on est un honnête homme, se mourant d'envie de découvrir le propriétaire d'un objet perdu.

Et surtout on n'oublie pas de signer son nom en toutes lettres.

Sans cela, ce serait de l'argent mal employé.

Donc l'annonce est bonne à faire trouver ce qu'on a perdu comme à empêcher qu'on réclame ce qui a été trouvé, tout en créant à l'annonceur une bonne réputation.

PLUTÔT MOURIR !

Eternel biais de l'esprit humain !

Le mal que l'on puise en soi paraît meilleur que le bien proposé par autrui ; il suffit que vous m'offriez bon pour que je mange mauvais avec délices ; ma ratatouille me semble plus savoureuse que votre terrine de foie gras, mon harang fumé que votre brandade de morue.

Quisquis amat ranam ranam putat esse Dianam.

En français, ma grenouille vaut votre perdrix aux choux.

Il y a des gens qui préfèreraient mourir à prendre de la main d'un homme qui ne leur revient pas le remède qui les guérirait.

C'est en politique et en religion que l'on est surtout témoin de cette aberration.

En politique...

Mais je ne me mêle pas de politique et n'ai pas à dire ici combien de fois les partis se sont déjugés, acceptant aujourd'hui des leurs comme excellent ce qu'ils repoussaient hier de leurs adversaires comme abominable.

Cela dépend de la cuiller et de qui la présente.

Les remèdes ne sont bons à prendre que dans les cuillers d'argent.

En religion, par exemple, ah ! en religion... c'est comme en politique !

Pas de salut plutôt que venant de telle source !

Ne croyez pas que je plaisante, Je traduis d'un journal anglais :

" Hier, à la séance du synode presbytérien de New-York, le professeur Hopkins, d'Auburn, a émis un vœu d'approbation en faveur des sentiments contenus dans la récente lettre pastorale du concile provinciale romain. La discussion fut chaude sur le rapport de la commission déclarant que " bien que la substance de la lettre se recommandât à l'approbation du synode, il ne convenait que celui-ci s'en occupât." Le professeur Hopkins lut à l'appui de sa proposition, des extraits de la lettre pastorale relatifs au divorce et aux excursions du dimanche et que toute l'assistance approuva. Il prétendit qu'il était on ne peut plus opportun de prendre connaissance de l'esprit de de progrès de l'église catholique romaine. Le révérend D. Hall, d'un avis contraire, soutint que tout éloge fait par le synode serait considéré comme une concession du protestantisme au romanisme. Le rapport fut enfin adopté, mais après avoir été amendé de façon à dire que le synode refusait de se mêler des affaires des autres dénominations."

Ainsi :

" Ce que ce concile catholique a décrété, ce que la lettre pastorale des pères du concile a promulgué, est bon, excellent,—mais je n'y puis goûter, n'étant pas de la paroisse.

" J'admets volontiers que ce que vous proclamez, c'est la vérité,—que nous avons les mèmes vues sur le sujet,—mais comment voulez-vous que je le reconnaisse publiquement, moi dont c'est le gagne-pain de prêcher contre vous ? Entre nous, c'est bien cela, et la congrégation elle-même y concourt ;—mais de quel front oserais-je demander à celle-ci son adhésion à une déclaration de principes formulée par vous autres, nos adversaires nés, qui avez pris les devants ?

" Périsse le principe plutôt que la dignité ! "

Hé oui ! il en est ainsi.

On sait ce qu'en matière religieuse la dignité prend de préséance sur le bon sens et la vérité.

Ne jamais paraître céder, c'est la loi et les prophètes, y compris Habacuc.

Ecolier, votre professeur vous bat injustement, vous vous plaignez aux supérieurs ; on vous rebat, parce que l'autorité est infaillible et doit garder son prestige : vous avez nécessairement tort.

Vous appartenez à une secte religieuse ; cette secte, cela va de soi, est dans le vrai absolu ; une autre secte pense comme vous sur ce point, le déclare : n'allez pas vous joindre à elle, vous compromettriez votre dignité et l'honneur de votre église.

Plutôt renoncer à votre croyance que de croire comme autrui,—ou plutôt d'admettre cette communauté de vues !

Plutôt mourir !

Vous êtes égaré dans la forêt et depuis le matin vous tournez dans le même cercle ; vous aviez un poteau qui vous indique votre voie, mais c'est un ennemi qui l'a planté : rentrez sous bois et recommencez la course.

Plutôt la nuit noire sur la tête et le froid humide vous perçant aux os, et l'inquiétude au logis, et la maladie dont vous prenez le germe, que de suivre l'indication du poteau du carrefour, du poteau de l'ennemi qui vous offre le salut !

Il faut sauver les principes, que diable !

Je joue à la bourse et le télégraphe m'apprend que mes fonds sont à la hausse ; mais cette ligne télégraphique appartient à une compagnie que je déteste : je me croise les bras. Je perds cent mille francs, mais aussi cela apprendra à cette compagnie combien peu je m'occupe d'elle !

La fille de Pierre est malade, se meurt ; un médecin spécialiste pourrait la sauver,—mais c'est un républicain ; Pierre se répète le fameux *Timeo Danaos*, et laisse l'enfant crever.

Tant pis pour la clintèle de ce médecin !

Quels grands fous sont les hommes de parti, de coterie, de secte, de faction, de clique,—les internés les emmuraillés, les claquemurés, les emprisonnés, les embastillés du préjugé !

Mais le 89 du dix-neuvième siècle avance, il est en vue, la délivrance approche !

Au revoir, à l'aube prochaine !

PATRIOTE

SOUVENIR D'ENFANCE

Je venais d'être porté à l'ordre du jour. Le vieux maître d'école me fit signe du doigt de l'aller trouver à sa place. J'ignorais pourquoi. Je montai, grave, soucieux, les deux degrés de l'estrade où s'appuyaient sa chaise empaillée et son pupitre branlant. L'émotion me suffoquait. Je craignais d'être grondé. Mais non. Nous venions de donner notre leçon d'anglais, et il faut croire que j'avais bien prononcé *dog*, *cat*, *bird*, ou quelque autre mot aussi difficile, car le bonhomme, déposant le morceau de sucre d'érable qu'il grugeait, dit aux élèves surpris de cette cérémonie inaccoutumée : "Voilà l'homme qui apprend bien l'anglais !" Le vieux savait l'anglais comme je sais le grec. Le plus ébahi des élèves, ce fut moi. Cependant je ne tardai pas à reprendre mes sens, je devins radieux, et il me semble que je regagnai mon siège d'un pas un peu insolent.

Mais l'après-midi, pendant la leçon de géographie, je me sentis malade. J'avais le regard voilé, mes tempes battaient, mes joues brûlaient, ma gorge était sèche, comme remplie de poussière. Le maître vit ma figure rouge et me fit reconduire à la maison par un grand.

J'avais sept ans.

Et pendant qu'on allait quérir le médecin, que ma mère préparait des flanelles et faisait chauffer de l'eau, mon père me berçait entre ses bras. J'étais dévoré par la fièvre, je toussais de cette toux rauque et creuse qui effraie toujours tant les parents.

—Il ne faut pas que tu sois malade, mon homme, dit mon père ; il faut que tu vives pour faire un brave patriote.

—Un patriote, papa, qu'est-ce que c'est ?

—Un patriote, c'est un homme qui ne se laisse maltraiter, ni lui ni ses gens, par personne, et qui garde tous ses droits et tout ce qui lui appartient, même au risque de se faire tuer, surtout quand ce sont les Anglais qui veulent les voler. Ton grand-père était un vrai patriote. A propos, ma femme, il y aura douze ans demain que mon père a été tué au feu de Saint-Denis, dans la maison de ma tante Saint-Germain.

—Par qui, papa ?

—Par une balle anglaise, par un soldat anglais.

—Pourquoi ça ? Je n'apprendrai plus l'anglais, à présent.

—Au contraire, reprit mon père ; tâche de l'apprendre comme il faut. Tu pourras plus tard te défendre contre les Anglais dans leur langue. Je te dirai quand tu seras plus vieux pourquoi ils ont tué ton grand-père. Mais souviens-toi toujours qu'il faut être patriote avant tout.